

Hitchcock Présente
- 04 - Histoires à
Lire Toutes
Lumières Allumées

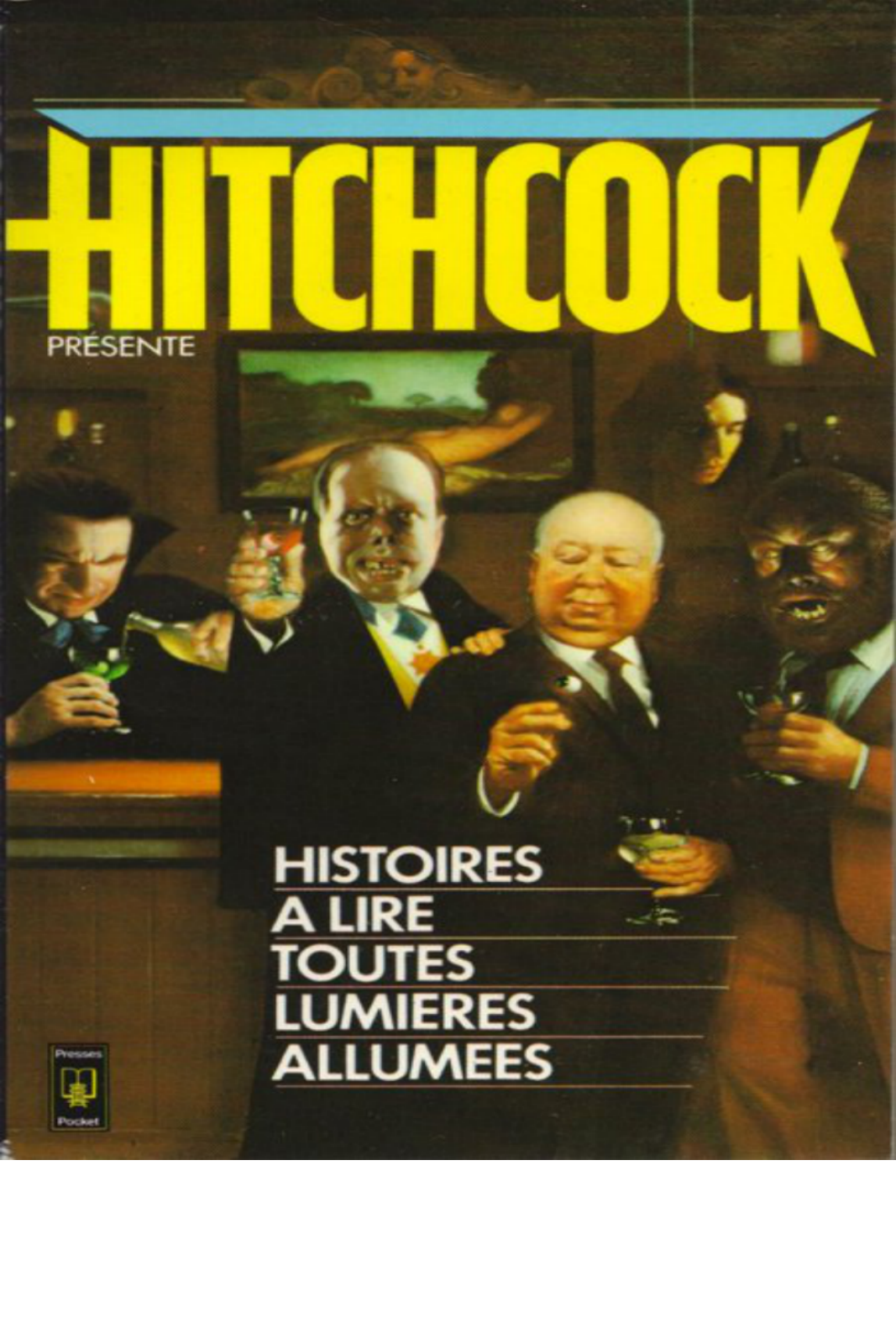
Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK

PRÉSENTE



**HISTOIRES
A LIRE
TOUTES
LUMIERES
ALLUMÉES**



**HISTOIRES A LIRE
TOUTES LUMIÈRES
ALLUMÉES**

RECUEILS

D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET

HISTOIRES TERRIFIANTES
HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'CEIL DE LA NUIT

HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS

NERVEUX

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

ALFRED HITCHCOCK

présente

**HISTOIRES A LIRE
TOUTES LUMIÈRES
ALLUMÉES**

Le titre original de cet ouvrage est:

**STORIES TO BE READ WITH THE
LIGHTS ON**

DEMANDE DE RANÇON

(*Ransom Demand*)

par JEFFREY M. WALLMANN

Auburn, potelée, proche de la quarantaine, ses grandes mains posées sur ses genoux, une robe de chambre ouatinée par-dessus sa chemise de nuit rose, Frances Bartlett était assise dans le fauteuil de son mari. Après avoir expédié les enfants à l'école, elle regardait l'émission *Bonjour, madame* à la télévision, mais, ce matin-là, elle ne se sentait pas aussi détendue que d'ordinaire.

Elle était préoccupée.

Elle souhaitait savoir ce qui était arrivé à Paul. Rentrant de Chicago par un vol de nuit, son mari aurait dû réintégrer le domicile conjugal aux alentours de deux heures du matin. L'instinct développé par son subconscient, depuis dix ans qu'elle était mariée à un chef de vente, l'avait réveillée à trois heures et demie ; elle avait passé une heure à se tourner et se retourner dans l'obscurité avant d'appeler l'aéroport. Un employé l'avait informée que le vol 'en question était arrivé à l'heure, mais qu'elle devrait attendre l'ouverture du bureau des compagnies pour savoir si le nom de son mari figurait bien sur la liste des passagers, ou s'il avait été transféré sur un autre vol. Désolé. Frôlant la crise de nerfs, Frances avait appelé l'hôtel de Chicago où Paul avait l'habitude de descendre. Il était parti la veille au soir, sans laisser de message. Désolé ...

Après ça, elle avait été incapable de se rendormir.

Tout en regardant la télévision, elle se rassurait à l'idée que, du moins, ce n'était pas dû à un accident d'avion, sans quoi il y aurait eu un flash. Et si Paul avait été hospitalisé, parce qu'une voiture l'avait renversé ou Dieu sait quoi, on l'eût sûrement contactée à l'heure présente. Il n'était donc probablement rien arrivé de grave, simplement une complication de dernière heure. Mais cela ne ressemblait pas à Paul de ne pas l'avoir prévenue. Où était-il ? Oh ! Mon Dieu, où est Paul ?

Frances consulta sa montre-bracelet. Encore une heure et elle pourrait appeler les bureaux de l'aéroport. S'ils ne savaient rien de spécial, elle attendrait le prochain vol en provenance de Chicago et si Paul n'était

pas à bord ... Frances frissonna, ne voulant pas penser à ce qu'il lui faudrait alors faire. La police, le patron de Paul, les questions, les complications de toute sorte ... Oh ! Rien qu'à seulement l'imaginer !

Une publicité commençant, Frances s'en fut dans la cuisine pour une autre tasse de café. Elle tournait d'un air absent la petite cuiller dans la tasse lorsque le téléphone sonna. Libérant vivement ses mains, elle décrocha le combiné du poste qui se trouvait dans la cuisine.

— A ... Allô ?

— Madame Bartlett ? Madame Paul Bartlett ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Nous détenons votre mari, madame Bartlett.

— Quoi ? fit-elle sans comprendre, Quoi ?

— Nous détenons votre mari, répéta la voix.

— Vous détenez Paul ? Comment ça ? Qu'est-ce que ?...

— Il s'agit d'une demande de rançon. À présent, vous comprenez ?

— Oh ! Mon Dieu ...

Le souffle coupé, chancelante, Frances, de sa main libre, chercha un support à tâtons, culbuta la tasse, répandant le café sur la table.

— Paul ... Il n'a rien ?

— Non, non, il se porte comme un charme. Et il ne lui arrivera rien de fâcheux si vous faites tout ce que je vous dis.

— Laissez-moi lui parler. Je vous en prie, laissez-moi ...

— Non. Écoutez-moi, madame Bartlett, écoutez-moi bien ...

La voix de l'homme était sourde et neutre.

— Nous voulons dix mille dollars en billets usagés, des coupures de vingt au maximum. Est-ce clair ?

— Oui, mais je n'ai pas ...

— S'il le faut, mettez vos bijoux au clou, mais procurez-vous ces dix mille dollars avant midi, sans quoi vous ne reverrez pas votre mari vivant. Vous mettrez cet argent dans un panier-repas ... de ceux que

l'on vend dans les gares ... et vous irez à McKinley Park. Vous savez où c'est ?

— Dans un quartier populeux, vers la sortie sud du périphérique, répondit-elle vivement.

— C'est ça, oui. Il y a une statue de McKinley au milieu. À midi et demi très exactement, vous remonterez l'allée nord et vous déposerez le panier contre le troisième banc après la statue. C'est noté ? Allée nord, troisième banc après la statue.

— Je ... J'ai peur de ne pas savoir quelle est l'allée nord ...

— Celle qui est proche de chez *Woolworth*. Déposez le panier à côté du banc et continuez de marcher sans vous retourner. Ne vous retournez surtout pas !

— Non, non ! Je ne n'en retournerai pas ! Midi et demi... troisième banc après la statue ... du côté de chez *Woolworth*, répéta-t-elle d'une voix d'automate. Quand est-ce que ... que je verrai Paul ?

— Demain soir.

— Il me faudra attendre tout ce temps ? Ne pouvez-vous ...

— Ne prévenez pas la police, madame Bartlett, Nous vous surveillerons et si vous cherchiez à nous jouer quelque tour, vous n'auriez pas l'occasion de recommencer.

— Non, je comprends bien. Mais ne pourriez-vous me le rendre plus vite ? Je vous en supplie ! Dites ?

Frances eut alors conscience qu'elle parlait dans le vide : l'homme avait raccroché. Elle demeura un moment le combiné à la main, comme assommée par le coup qu'elle venait de recevoir, puis, lentement, elle raccrocha aussi.

Depuis son retour de McKinley Park, Frances n'arrivait pas tenir en place. Maintenant que les enfants étaient rentrés de l'école et jouaient dans la cour ; elle allait et venait sans cesse à l'intérieur de la maison. Elle marchait jusqu'à la fenêtre du living-room, écartait le rideau pour regarder dehors puis, le laissant retomber, elle gagnait le vestibule, gravissait l'escalier, jetait un regard absent dans sa chambre ... leur chambre. Redescendue au rez-de-chaussée, elle fumait une cigarette ou buvait une tasse de café, sans achever ni l'une ni l'autre, dans

l'attente de la sonnerie du téléphone.

Elle se disait que cette journée resterait pour elle comme une plaie n'arrivant pas à se cicatriser. Elle n'oublierait pas de sitôt sa panique initiale, lorsqu'elle avait été à deux doigts d'appeler la police. Elle tremblait encore à l'idée du terrible risque qu'elle avait alors failli prendre. Elle se rappellerait toujours la hâte avec laquelle elle était allée à la banque vider leurs deux comptes, vendre presque tous leurs bons du Trésor ... Et la force de volonté qu'il lui avait fallu pour continuer de marcher sans se retourner, après avoir déposé le panier près du banc. Maintenant, partagée entre l'espoir et le désespoir, elle priait le Ciel de lui rendre Paul sain et sauf. Et une question revenait l'obséder : *pourquoi* ? Ils n'étaient ni riches ni célèbres, simplement des gens de la classe moyenne, comme des millions d'autres couples. Pourquoi s'en était-on pris à eux ?

Le téléphone sonna. Elle courut vers le poste le plus proche, agrippa le combiné.

— Allô ? Allô ?

— C'est toi, ma chérie ?

— Paul !

Des larmes de soulagement lui emplirent les yeux, faussant sa vision.

— Oh ! Paul ... Tu vas bien ?

— Je suis un peu fatigué, mais à part ça je vais très bien. Qu'as-tu, ma chérie ?

— Où es-tu ?

— À Philadelphie.

— À Philadelphie ?

— Bien sûr. La réunion vient juste de se terminer. Elle s'est prolongée plus longtemps que je ne le pensais.

— La réunion ? répéta Frances, déconcertée. Paul, je ... Je ne comprends pas ... Quelle réunion ?

— Au sujet du nouveau secteur que nous allons prospecter. Le patron a décidé ça à la dernière minute. J'ai essayé de te téléphoner hier soir pour te prévenir que j'étais obligé d'aller à Philadelphie mais, comme d'habitude, la ligne était toujours occupée. Tu n'as pas reçu mon

télégramme ?

— Non. Tu n'as rien ? Tu vas bien ?

— Mais oui, je te le répète, très bien. Qu'as-tu donc à t'inquiéter ainsi de ma santé ?

— Tu veux dire ... Tu ... Tu n'as pas été enlevé ?

— Enlevé ! (Son mari éclata de rire.) Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qui a pu te donner à croire que j'avais été enlevé ?

Frances pensa au coup de téléphone, à la demande de rançon, puis aux dix mille dollars, et elle s'évanouit.

Vautré dans son fauteuil à pivot, Lew Sieberts pianotait sur le vieux bureau de chêne, impatient d'arriver à la fin de son service. Il demeurait encore stupéfait de la façon dont tout avait baigné dans l'huile, et il lui fallait regarder de temps à autre dans le troisième tiroir de son bureau pour se convaincre que le panier-repas plein d'argent, qu'il était allé récupérer pendant l'heure du déjeuner, ne relevait pas de sa seule imagination. Puisqu'il lui fallait quitter son emploi, voilà le genre d'indemnités de congédiement qu'il se souhaitait ! Jamais il n'avait gagné autant d'argent et en aussi peu de temps. Demain matin, il devrait rester encore là pour encaisser son indemnité officielle, mais ensuite il s'empresserait de ficher le camp avant le retour de ce Bartlett. Il irait peut-être à New York ... Dans une ville pareille, ça n'était pas les bonnes occasions qui devaient manquer et l'on avait toute facilité pour s'y noyer dans la masse des gens, de façon à ne pas se faire prendre. Oui, New York lui semblait vraiment très riche de possibilités ...

Le téléscrip-teur se mit à crépiter de l'autre côté de la pièce. Quand retentit la sonnerie annonçant la fin du message, Sieberts s'en fut arracher la feuille. Il lut :

BLTMR XLTI960 JS DL PD KANSAS CITY MO 6/21340P
XXX CAROLE WILSON 424 MAXWELL ST BLTMR MD 467 9073
XXXX OBLIGE ALLER SPRINGFIELD DEUX JOURS STOP AFFAIRE
INATIENDUE DESOLE STOP TENDREMENT PETER STOP TERMINE
XXXX

Sieberts se rassit en étudiant ce message, qui ressemblait beaucoup au télégramme expédié la veille par Bartlett. Sieberts fit basculer son fauteuil en arrière de façon à laisser son regard plonger à travers les

vitres sales du bureau du télégraphe, et ses lèvres esquissèrent un sourire tandis qu'il se demandait s'il n'y avait pas moyen de réussir le même coup deux fois de suite. Vingt mille dollars, c'était encore mieux que dix mille ...

Redressant son siège, il saisit le combiné du téléphone, composa le numéro imprimé sur le télégramme.

La sonnerie retentit, puis une voix de femme répondit.

— Madame Wilson ? Madame Peter Wilson ? dit-il alors. Nous détenons votre mari ...

HÉ ! VOUS ... LÀ EN-BAS !

(Hey You Down There)

par HAROLD ROLSETH

Calvin Spender but le restant de son café et s'essuya les lèvres d'un revers de main. Il émit un renvoi sonore, puis entreprit de garnir avec du gros tabac sa pipe en épi de maïs. Il frotta une allumette sur le dessus de la table et tint la flammé près du fourneau de sa pipe, tétant cette dernière jusqu'à ce qu'il en tire des bouffées d'âcre fumée.

Assise de l'autre côté de la table, en face de son mari, Dora Spender n'avait qu'à peine touché à son petit déjeuner. Elle eut une toux discrète et, ayant constaté qu'il n'en résultait aucun froncement de sourcils chez Calvin, elle demanda :

— Vas-tu creuser dans le puits ?

Calvin riva sur elle le regard de ses petits yeux aux bords rougis et dit, comme si elle n'avait pas parlé :

— Grouille-toi pour le ménage. Je te passerai les seaux de terre.

— Oui, Calvin.

Il s'éclaircit la gorge, ce qui fit s'agiter convulsivement sa pomme d'Adam derrière la chair lâche et rouge de son cou. Se levant de table, il alla jusqu'à la porte de la cuisine, où il décocha un coup de pied au chat tigré étendu sur le seuil.

Dora l'avait suivi du regard en se demandant pour la millième fois à quoi lui faisait penser Calvin. Ça n'était pas à une autre personne, non ... à quelque chose de différent. .. À certains moments, comme lorsque Calvin s'était raclé la gorge, la réponse lui semblait sur le point de fulgurer dans son esprit, mais elle retombait dans le noir avant que cela se fût produit. C'était agaçant de savoir, avec une telle certitude, que Calvin ressemblait à quelque chose d'autre que lui-même sans arriver à déterminer ce que c'était. Mais Dora était sûre qu'un jour viendrait où elle connaîtrait enfin la réponse ; elle se leva donc de table et se mit aussitôt à faire le ménage.

À mi-chemin entre la maison et la grange, un monticule de terre

entourait un trou, que Calvin considéra d'un air écoeuré. C'était vraiment contraint et forcé qu'il avait entrepris ce travail, n'ayant le choix qu'entre creuser le puits ou coltiner des barils d'eau à longueur de journée depuis la ferme de Nord Fisher, située à près d'un kilomètre.

Le cheptel vif de Calvin n'était pas nombreux, mais ces bêtes absorbaient une quantité d'eau incroyable. Depuis deux semaines environ que son puits s'était tari, Calvin trimbalait les tonneaux d'eau et cette pénible corvée était rendue encore plus odieuse depuis que Nord lui laissait maladroitement entendre qu'il aimerait bien recevoir quelque chose en retour de son eau.

À deux mètres du bord du trou, Calvin avait enfoncé dans le sol un robuste piquet de fer auquel était attachée une échelle de corde rudimentaire. Cette dernière était devenue nécessaire quand la profondeur du trou avait dépassé la hauteur de n'importe laquelle des échelles de bois que possédait Calvin. Le fermier espérait de tout son cœur n'avoir pas à creuser encore beaucoup. Il devait être maintenant à près de dix-huit mètres, profondeur moyenne de la plupart des puits aux alentours. Il redoutait de se heurter à de la roche, ce qui l'obligerait à faire appel à une équipe spécialisée. Or cela coûterait cher, et son crédit était aussi bas que ses disponibilités.

Calvin se saisit d'un seau auquel était attachée une longue corde et le descendit dans le puits. C'était Dora qui se cassait les feins pour remonter ce seau après que Calvin l'avait rempli au fond du trou.

En mâchonnant un juron, Calvin vida sa pipe et se mit à descendre le long de l'échelle de corde. Le temps qu'il arrive en bas et remplisse le seau, Dora devrait être à pied d'œuvre. Sinon, elle n'aurait pas fini d'en entendre !

Depuis la maison, Dora vit Calvin se préparer à descendre et se hâta désespérément pour terminer ce qu'elle faisait. Elle atteignit le bord du trou juste au moment où un appel étouffé annonçait que le seau était plein. Rassemblant toutes ses forces, Dora le remonta, le vida et le fit redescendre. En attendant le nouveau chargement, elle considéra le premier et fut navrée de constater qu'il présentait seulement l'humidité propre à la terre des profondeurs qu'aucun filet d'eau n'avait détrempée.

À sa façon, Dora était très croyante et à chaque dixième seau qu'elle tirait du trou, elle priait pour qu'il contienne davantage d'eau. Elle ne faisait cela que tous les dix seaux, estimant que ça n'eût pas été bien d'importuner Dieu à chaque seau. Elle prenait soin aussi de varier son

imploration, ayant l'idée que Dieu devait se lasser d'entendre répéter toujours les mêmes mots.

Ce matin-là, quand elle fit descendre le seau pour son dixième chargement, elle supplia : « Je vous en prie, mon Dieu, faites que quelque chose se produise ... que je ne sois plus obligée de m'esquinter ainsi ! »

Et quelque chose se produisit presque aussitôt.

Comme la corde mollissait entre ses mains, indiquant que le seau avait atteint le fond, un cri de terreur jaillit du trou et la corde s'agita violemment. Tandis que des gémissements apeurés parvenaient aux oreilles de Dora, l'échelle de corde se tendit.

Tombée à genoux, Dora scruta l'obscurité en appelant :

— Calvin ? Qu'y a-t-il ? Ça va ?

Avec une soudaineté saisissante, Calvin lui parut bondir hors du trou. Tout d'abord, Dora eut presque peine à croire que ce fût Calvin. Son visage n'était plus rubicond, mais d'un jaune verdâtre ; il tremblait violemment et avait peine à respirer.

Ce doit être une crise cardiaque, pensa Dora en essayant de dompter la joie qui la submergeait.

Calvin gisait sur le sol, haletant. Il parvint enfin à reprendre le contrôle de soi. En temps ordinaire, Calvin ne conversait pas avec Dora, mais là, il semblait brûler de parler à quelqu'un.

— Sais-tu ce qui est arrivé ? demanda-t-il d'une voix chevrotante. Le fond du trou s'est effondré ! D'un seul coup ! Si je n'avais pas eu le réflexe d'agripper le bas de l'échelle de corde ... À en juger par la façon dont ça s'est produit, ce doit être un trou d'au moins trois cents mètres !

Calvin continuait de parler, mais Dora n'écoutait plus. Elle n'en revenait pas de voir ainsi exaucer sa prière. Car si le trou n'avait plus de fond, il n'y aurait plus de terre à extraire.

Lorsque Calvin eut recouvré ses forces, il rampa jusqu'au bord de l'excavation et regarda au fond.

— Que veux-tu faire, Calvin ? s'enquit timidement Dora.

— Ce que je veux faire ? Voir jusqu'où descend ce trou. Va me

chercher la torche électrique qui est dans la cuisine.

Dora se hâta d'obéir. Quand elle revint, Calvin avait été quérir dans la resserre aux outils un gros rouleau de corde. Il attacha solidement la torche électrique à la corde, l'alluma et la fit descendre dans le vide. Lorsqu'il eut dévidé la corde pendant une trentaine de mètres, il s'arrêta et regarda. Faible clarté au-dessous de lui, la torche ne révélait rien. Encore une trentaine de mètres ; cette fois, la torche n'était plus qu'un point lumineux au bout de la corde. Calvin continua de dérouler cette dernière, jusqu'à ce que le gros rouleau ne fût quasi plus qu'un mince écheveau. À présent, la lumière de la torche ne se voyait plus du tout.

— Presque trois cents mètres, murmura-t-il avec une sorte de révérence craintive, et je n'ai pas encore atteint le fond. Autant la remonter.

Mais lorsque Calvin tira, la corde résista. Elle se tendit sans qu'il pût la faire bouger.

— Elle a dû s'accrocher quelque part, marmonna-t-il en donnant un coup sec pour la libérer. Comme en réponse, la corde fut tirée vers le bas, au point qu'il faillit la lâcher.

— Hé ! s'exclama-t-il. La corde ... On l'a tirée !

— Mais, Calvin ..., protesta Dora ...

— Il n'y a pas de « Mais, Calvin ! » la rabroua-t-il. Je te dis qu'on a tiré dessus.

Il renouvela l'expérience et cette fois encore la corde lui fut presque arrachée des mains. Alors il l'attacha solidement au piquet de fer et s'assit par terre pour réfléchir.

— C'est incompréhensible, dit-il, se parlant à lui-même plus qu'à Dora. Qu'est-ce qu'il pourrait y avoir à trois cents mètres sous terre ?...

Étendant la main, il opéra de nouveau une légère traction sur la corde. Cette fois, il n'y eut pas de réaction ; alors Calvin se hâta de la remonter à larges brassées. Quand l'extrémité s'offrit à ses yeux, la torche n'y était plus attachée. Elle avait été remplacée par un petit sac blanc, confectionné dans une matière ressemblant au cuir.

Les doigts de Calvin tremblaient pour l'ouvrir ; lorsqu'il le retourna au-dessus de sa main, il en tomba une barre de métal jaune et un morceau de parchemin plié en quatre. La barre n'était pas grande,

mais Calvin la trouva pesante pour sa taille. Sortant de sa poche son couteau pliant, il en frotta la pointe sur la barre. La lame raya aisément le métal.

— De l'or, dit-il d'une voix chavirée. Cette barre doit peser au moins une livre ... et ça, juste pour une vieille torche électrique. Ils doivent être dingues là en bas !

Fourrant la barre d'or dans sa poche, il déplia le parchemin, qui se révéla couvert d'une écriture serrée. Calvin le tourna dans un sens, dans l'autre puis le jeta par terre.

— Des étrangers ... Pas étonnant, qu'ils soient dépourvus du moindre bon sens ! En tout cas, une chose est claire et c'est qu'ils manquent de torches électriques.

— Mais, Calvin, dit Dora, comment ont-ils pu descendre si bas ? Il n'y a pas de mines dans ce coin du pays ?

— N'as-tu jamais entendu parler de réalisations « top secret » du gouvernement ? lui rétorqua Calvin avec dédain. Ce doit être l'une d'elles. Je vais aller en ville acheter un tas de torches électriques, car ils doivent en avoir rudement besoin. Toi, surveille bien ce trou et ne laisse personne s'en approcher.

Calvin se dirigea vers la vieille fourgonnette garée près de la grange, et une minute plus tard il roulait vers Harmony Junction.

Dora ramassa le morceau de parchemin jeté par Calvin. Elle ne put déchiffrer l'écriture dont il était couvert. C'était vraiment très étrange ... S'il s'agissait de quelque entreprise secrète du gouvernement, pourquoi des étrangers y étaient-ils mêlés ? Et pourquoi avaient-ils tant besoin de torches électriques, qu'ils n'hésitaient pas à donner une fortune pour l'une d'elles ?

Il lui vint soudain à l'esprit que ceux d'en bas ignoraient que les gens se trouvant au-dessus d'eux parlaient l'anglais. Regagnant en hâte la maison, Dora chercha le vieux petit dictionnaire de Calvin et s'installa avec lui à la table de la cuisine, car elle n'était pas très bonne en orthographe.

Son message ne fut qu'une série de questions. Pourquoi se trouvaient-ils là en bas ? Qui étaient-ils ? Pourquoi payaient-ils si cher une torche électrique même pas neuve ?

Sur le point de s'en retourner près du puits, Dora s'avisa que ces gens avaient peut-être faim. Elle enveloppa donc une miche de pain et un

gros morceau de jambon dans un torchon propre. Elle ajouta un post-scriptum au message pour s'excuser de n'avoir rien de mieux à leur offrir : Puis l'idée lui vint que ces gens, étant des étrangers, ne parlaient peut-être pas bien l'anglais, auquel cas le petit dictionnaire leur serait très utile pour répondre à sa note. Elle enveloppa donc le dictionnaire dans le torchon, avec le pain et le jambon.

Il fallut à Dora un long moment pour descendre le seau, mais enfin la corde mollit entre ses doigts et elle sut que le chargement était arrivé à destination. Elle laissa passer un moment, puis tira doucement. La corde résista. Alors Dora s'assit sur le tas de terre pour attendre.

Le soleil lui chauffait agréablement le dos, et c'était bien plaisant d'être assise à ne rien faire. Elle se doutait que Calvin ne rentrerait pas de sitôt ; lorsqu'il était en ville, rien ne pouvait le retenir de faire le tour des bars et, à chaque bar qu'il visitait ainsi, la notion du temps devenait pour lui de plus en plus vague. Elle eût été étonnée de le voir revenir avant le lendemain matin.

Au bout d'une demi-heure, Dora opéra de nouveau une légère traction sur la corde, qui continua de résister. Aucune importance. Ça n'était pas si souvent que Dora pouvait savourer l'oisiveté. Lorsqu'il allait en ville, Calvin lui donnait d'ordinaire un tas de choses à faire en son absence, assortissant chaque ordre d'une menace si jamais le travail n'était pas convenablement exécuté.

Dora attendit encore une demi-heure avant de tirer à nouveau sur la corde. Cette fois, une traction contraire lui répondit et elle entreprit aussitôt de remonter le seau. Il lui parut beaucoup plus lourd et, à deux reprises, elle dut s'arrêter pour se reposer un peu. Quand le seau émergea du trou, elle vit ce qui l'alourdissait.

— Seigneur ! murmura-t-elle en regardant la douzaine de barres de métal jaune qui s'y trouvaient. Ils doivent être véritablement affamés !

Un morceau de parchemin accompagnait le chargement et Dora le prit, s'attendant à y voir la même étrange écriture que précédemment.

— Ça, alors ! fit-elle en constatant que le message était rédigé en anglais. Les caractères étaient les mêmes que ceux du dictionnaire, chaque lettre dessinée avec un soin méticuleux. Elle lut lentement, ses lèvres formant les mots à mesure.

Vous parlez une langue barbare, mais l'espèce de code que vous nous avez envoyé en a facilité la traduction pour nos savants. Nous nous posons aussi beaucoup de questions à votre sujet. Comment avez-vous réussi à survivre

dans cette mortelle clarté ? Nos légendes racontent qu'une race peuple la surface, mais le raisonnement nous avait amenés jusqu'à maintenant à considérer ces vieux contes comme stupides. Nous douterions même que vous soyez véritablement des habitants de la surface, si nos instruments ne nous confirmaient, sans erreur possible, que cette ouverture au-dessus de nous débouche bien dans la clarté mortelle.

Le rudimentaire rayon de la mort que vous nous avez envoyé indique que votre niveau scientifique doit être extrêmement bas. Il n'a d'intérêt pour nous que comme produit ouvré par une autre race. C'est uniquement par courtoisie que nous vous l'avons payé d'une barre d'or. Ce que vous appelez pain ne convient pas à notre système digestif, mais le jambon est chose délectable. De toute évidence, il s'agit de la chair de quelque créature, et pour tout ce que vous pourrez nous en faire descendre, nous vous enverrons le double de son poids en or. Envoyez-nous le immédiatement. Joignez-y une histoire concise de votre race et entendez-vous avec vos meilleurs savants pour qu'ils entrent en communication avec nous.

GLAR, le Maître.

— Ben alors, en v'là de drôles de façons ! Ils *commandent*, ma parole ! se dit Dora. Ils mériteraient que je ne leur envoie plus rien. En tout cas, le jambon, ça n'est pas possible. Si j'en reprenais, Calvin s'en apercevrait.

Emportant les barres d'or, Dora alla les enfouir dans la terre meuble de sa planche de pétunias, sur le côté de la maison. Elle ne prêta pas attention au bruit d'une voiture dévalant la route à toute vitesse avant que, le véhicule dépassant la maison, des cris rauques de volaille affolée se mêlent au vrombissement du moteur. En courant vers le devant de la maison, Dora savait déjà ce qui l'attendait. Elle regarda avec consternation les quatre Leghorns blanches gisant sur la route. Calvin allait la taxer de négligence et lui flanquer une de ces raclées dont il avait le secret.

Stimulée par la peur, Dora eut une idée. Si elle faisait disparaître les poules mortes, Calvin penserait peut-être qu'elles avaient été emportées par des renards. Elle se mit en devoir de ramasser les volailles ainsi que les plumes éparses sur la route. Quand elle eut terminé, il ne subsistait plus aucune trace du drame.

Dora emportait les poules en se demandant quel était le plus sûr moyen de s'en débarrasser, lorsque la réponse lui fut donnée par la vue du trou.

Une heure plus tard, les quatre volailles étaient préparées et découpées. Ignorant les autres instructions du message, elle en fit un gros paquet qu'elle tassa dans le seau avant d'expédier celui-ci au fond du trou.

Après quoi, elle s'assit pour savourer à nouveau le plaisir de ne rien faire. Lorsqu'elle reprit la corde en main, une traction lui répondit aussitôt. Cette fois, le seau était extrêmement lourd, au point que Dora craignit une rupture de la corde. Elle était à bout de force quand, enfin, elle tira le seau hors du trou. Il contenait plusieurs douzaines de barres d'or ainsi qu'un bref message, de la même écriture dessinée.

Nos savants estiment que la chair que vous nous avez envoyée provient d'un animal appelé « poulet ». C'est une nourriture absolument exquise. Jamais nous n'avions mangé quelque chose d'aussi délectable. Pour vous témoigner notre satisfaction nous avons ajouté une prime au paiement convenu. Dans votre code, nous avons vu qu'il existe un animal, ressemblant au poulet mais en plus gros, appelée « dinde ». Envoyez-nous immédiatement de la dinde. Je répète : envoyez-nous immédiatement de la dinde.

GLAR, le Maître.

— Seigneur ! s'exclama Dora. Ils ont dû manger ces poulets tout crus. Et maintenant, où diable que je vais leur trouver une dinde ?

Elle enterra l'or dans un autre coin de sa planche de pétunias.

Calvin revint le lendemain matin, aux environs de dix heures. Il avait le visage congestionné, les yeux injectés de sang. La peau de son cou pendait plus que jamais et une fois encore, Dora n'arriva pas à préciser ce que sa vue lui rappelait.

Lorsque Calvin descendit de la fourgonnette, Dora se recroquevilla instinctivement, s'attendant au pire. Mais il semblait trop las et préoccupé pour s'inquiéter d'elle. Il jeta un morne regard au trou, puis remonta dans la fourgonnette à laquelle il fit exécuter une marche arrière jusqu'au tas de terre environnant le puits. En ouvrant le fond du véhicule, Calvin révéla un treuil avec un câble d'acier.

— Va me faire quelque chose à bouffer ! commanda-t-il à sa femme.

Regagnant en hâte la maison, Dora lui prépara des œufs au jambon, s'attendant sans cesse à le voir surgir pour lui administrer quelques baffes parce qu'elle mettait trop longtemps. Mais Calvin semblait très affairé près du trou et, quand elle lui cria que c'était prêt, Dora

s'aperçut qu'il avait beaucoup travaillé. À l'aide de piquets fichés de chaque côté de l'ouverture du puits, il avait placé une poulie au-dessus de celle-ci, poulie dans laquelle passait le câble d'acier.

— Ton petit déjeuner est prêt, Calvin.

— Fous-moi la paix ! répondit-il.

Le treuil était actionné par un moteur électrique et, grâce à une rallonge ainsi qu'une douille voleuse, Calvin brancha celui-ci à la lampe éclairant la cour. Le filin d'acier se terminait par un crochet, auquel il suspendit un grand panier métallique où il entassa des boîtes qu'il prenait dans la fourgonnette.

— Cent, qu'il y en a ! gloussa-t-il mais sans s'adresser à Dora. À 59 cents la pièce ! Avec une barre d'or, y a de quoi en acheter des milliers !

Calvin actionna la commande du treuil et, l'estomac serré, Dora appréhenda de terribles conséquences, les créatures d'en bas n'ayant aucun besoin de torches électriques.

Le panier métallique descendit, tandis que le câble sifflait sur la poulie. Prenant une burette dans la fourgonnette, Calvin huila généreusement la poulie.

Très vite, le câble mollit et Calvin arrêta le fonctionnement du treuil.

— Je leur donne une heure pour charger l'or, dit-il alors en gagnant la cuisine pour y prendre enfin son petit déjeuner.

Dora était comme en état de choc. Que se produirait-il quand les torches électriques remonteraient avec une note insultante rédigée en anglais ? Calvin apprendrait sans doute ainsi qu'elle avait reçu de l'or, et n'aurait de cesse qu'il lui ait fait dire où elle l'avait caché, dût-il la laisser pour morte !

Calvin mangeait posément son petit déjeuner. Dora s'affaira aux soins du ménage, en s'efforçant de ne pas penser à ce qui allait suivre.

Enfin Calvin jeta un coup d'œil à la pendule, bâilla longuement, puis débourra sa pipe en la cognant contre son talon. Ignorant Dora, il retourna près du trou. En dépit de la peur atroce qui la tenaillait, Dora ne put se retenir de l'imiter, comme si quelque invisible force l'y contraignait.

Quand elle arriva près du trou, le filin s'enroulait déjà autour du treuil

et, très vite, le panier métallique remonta à la surface. En se penchant pour le tirer au bord du puits, Calvin arborait un large sourire, mais celui-ci se mua soudain en une grimace incrédule, cependant que s'activait sa pomme d'Adam et, une fois de plus, une partie du cerveau de Dora s'efforça de préciser à quoi Calvin la faisait penser.

Émettant des sons articulés, il décrocha le panier et en déversa par terre le contenu. Les torches électriques, dont beaucoup étaient cabossées ou avaient le verre brisé, s'entassèrent devant lui. Alors, d'un violent coup de pied, Calvin en fit voler dans toutes les directions. Dora en vit échouer une à ses pieds, à laquelle un message était attaché. Aveuglé par la colère, Calvin n'avait pas dû s'en apercevoir, ou bien il l'avait supposé couvert de la même écriture indéchiffrable que celui accompagnant la première barre d'or.

- Hé ! Vous, là en bas ! hurla-t-il dans le trou. Bande de salopards ! Vous allez me le payer, c'est moi qui vous le dis ! Je ... Je ...

Il se rua vers la maison et Dora en profita pour se saisir vivement du message.

Vous êtes encore plus stupides que nous le pensions, lut-elle. Vos piètres rayons de la mort ne nous sont d'aucune utilité, nous vous l'avons déjà dit. Ce que nous voulons, c'est de la dinde. Envoyez-nous immédiatement de la dinde.

GLAR, le Maître.

Dora roula vivement le message en boule, au moment même où Calvin ressortait de la maison, son fusil de chasse à la main. L'espace d'un instant, elle crut qu'il avait tout découvert et allait la tuer.

— Je t'en supplie, Calvin !

— La ferme ! Tu m'as vu manœuvrer le treuil ... Es-tu foutue d'en faire autant ?

— Euh ... oui, mais pourquoi ?...

— Écoute, idiote ! Je m'en vais régler leur compte à ces salauds. Tu vas me descendre et me remonter. (Saisissant Dora par les épaules, il la secoua.) Et si tu t'y prends mal, je te réglerai ton compte à toi aussi, tu m'entends ?

Dora acquiesça en silence.

Calvin déposa son fusil dans le grand panier métallique, qu'il

suspendit de nouveau au crochet du câble. Puis, se tenant aux supports de la poulie, il prit place dans cette sorte de nacelle.

— Tu me laisseras une heure pour en finir avec ces putains de mecs, et tu me remonteras.

Dora actionna la commande du treuil et le panier descendit. Quand le câble mollit, elle coupa le courant. Elle passa la majeure partie de l'heure à prier le Ciel que Calvin ne trouve pas les gens d'en bas, afin qu'il ne devienne point un assassin.

Une heure plus tard très exactement, Dora enclencha la commande dans le sens de la remontée. Le moteur peinait et le câble d'acier était tendu à l'extrême.

Lorsque le panier d'acier atteignit le haut du puits, Dora constata avec stupeur que Calvin n'était pas dedans. Elle coupa le moteur et se hâta vers le puits, comptant trouver Calvin à demi couché dans le panier. Mais non ! Il n'y avait là que des barres d'or en quantité avec, sur le dessus, une feuille de l'habituel parchemin.

— Seigneur ! balbutia Dora en prenant conscience de tout ce que contenait le panier.

Elle n'avait aucune idée de la valeur d'un tel chargement d'or. Elle savait seulement que cela représentait une somme fantastique. Elle se saisit de la note, qu'elle lut avec son application coutumière.

Même l'exquise saveur du poulet ne se peut comparer à celle de la dinde vivante que vous nous avez envoyée. Nous devons avouer que nous nous représentions cet animal, assez différemment, mais c'est là un détail sans importance. Nous avons trouvé sa chair si délectable que nous ajoutons de nouveau une prime au prix dont nous étions convenus. Nous vous supplions de nous en envoyer une autre immédiatement.

GLAR, le Maître.

Dora lut une seconde fois le message, pour être certaine d'avoir bien tout compris.

— Eh bien, ça alors ..., fit-elle avec une sorte d'émerveillement incrédule. Ça alors !...

L'HOMME À LA DÉCAPOTABLE

(The One Who Got Away)

par AL NUSSBAUM

C'était samedi soir et je me tenais près de la file de voitures qui venaient de Tijuana. L'une après l'autre, elles s'arrêtaient devant moi et je posais aux occupants les habituelles questions : « Où êtes-vous né ? » et « Avez-vous quelque chose à déclarer ? »

De temps à autre, je jetais un coup d'œil au contenu d'une camionnette ou disais au conducteur de se ranger pour que je me livre à une inspection plus approfondie, mais je ne le faisais pas souvent : uniquement quand nous avions été prévenus par un « indic » ou lorsque les gens me semblaient vraiment trop débordants d'amabilité, ou bien encore quand j'avais une sorte de pressentiment. Il n'était pas fréquent que j'aie des pressentiments, mais comme ils s'étaient presque toujours trouvés justifiés, j'y prêtais attention.

Quand je vis Jack Wilmer, j'eus le pressentiment qu'il manigançait quelque chose. Il se trouvait dans une des files de l'autre côté ; se rendant au Mexique au volant d'une belle décapotable jaune. La capote était baissée et, branchée sur une station de San Diego qui diffusait du rock, la radio faisait grand vacarme. L'ensemble avait quelque chose d'un peu trop voyant ... un peu comme les agissements d'un prestidigitateur lorsqu'il veut détourner l'attention du public.

Je venais de prendre mon service — qui va de huit heures du soir à quatre heures du matin — et je notai son numéro minéralogique avec l'intention de l'inspecter bien à fond quand il reviendrait.

Je guettaï la voiture jaune, mais j'arrivai au terme de mon service avant qu'elle eût reparu. Je communiquai son numéro et son signalement à l'équipe qui venait nous relever et je rentrai chez moi.

Le lendemain soir, j'avais pour ainsi dire oublié la décapotable jaune. Mais je la revis le samedi suivant. Capote baissée, radio tonitruante, elle s'en allait comme précédemment à Tijuana. J'eus la même impression que la première fois. Je courus au téléphone et appelai l'*aduanas*, la douane mexicaine, pour leur demander d'inspecter cette bagnole. .

Quand je regagnai mon poste, je pus voir au loin que les Mexicains étaient déjà au travail sur la décapotable. Des hommes en uniforme kaki l'environnaient, dont deux étaient occupés à démonter une portière tandis que d'autres regardaient dans le coffre et sous le capot. Jack Wilmer — à l'époque, bien sûr, je ne connaissais pas son nom — se tenait légèrement à l'écart, fumant une cigarette d'un air nonchalant. Grand, mince, je me rendais compte, même à cette distance, qu'il affichait dans ses vêtements un non-conformisme très juvénile.

J'eus beaucoup à faire avec les voitures qui rentraient, si bien qu'il s'écoula près d'une heure avant que je regarde à nouveau de l'autre côté. Je le fis juste à temps pour voir la décapotable jaune quitter l'*aduan*a. Wilmer se retourna et salua de la main les douaniers mexicains qui observaient son départ, puis il prit de la vitesse.

Ainsi donc, ils n'avaient rien trouvé. Dans ce cas, raisonnai-je, ce doit être aux États-Unis qu'il introduit quelque chose en fraude, et je guettai son retour. Je m'attardai même un peu après la fin de mon service, et communiquai de nouveau aux collègues le signalement de la voiture ainsi que son numéro, en leur recommandant de passer la consigne aux gars de l'autre équipe si la voiture ne se présentait pas avant leur propre départ.

Le lundi et le mardi, j'avais repos, mais chaque soir je téléphonai au poste de douane pour savoir si la décapotable était revenue. On ne l'avait pas vue et il en alla de même le restant de la semaine. La décapotable ne se présenta pas à notre poste de contrôle.

Mais le samedi soir, je la vis qui, de nouveau, se dirigeait vers le Mexique.

J'en demeurai bouche bée, puis me reprochai mentalement ma stupidité. Ce n'était pas parce que le gars passait la frontière à un endroit qu'il revenait obligatoirement par le même chemin. Le Mexique et la Californie ont une frontière commune de plus de cent soixante kilomètres, si bien qu'on pouvait la franchir en de nombreux points.

Jusqu'alors, les activités du conducteur de la décapotable jaune n'avaient été que *mon* affaire. À présent, ça n'était plus suffisant. J'allai trouver mon supérieur, lui fis part de mon impression, et il diffusa mes renseignements à tous les autres postes le long de la frontière entre la Californie et le Mexique. Un douanier est obligé de s'en remettre aux « indics » et à son instinct. Quatre-vingt-dix pour cent des arrestations proviennent des « indics », mais les dix pour cent qui restent sont le

fait de pressentiments comme celui que j'avais eu en apercevant la décapotable jaune.

Je repris ma faction et attendis. On était censé nous informer dès que la voiture aurait été fouillée, mais on ne nous donna pas signe de vie. Rien.

Puis, le samedi soir, à l'heure de pointe, je vis une fois de plus la décapotable jaune roulant en direction du Mexique.

Notre première idée fut qu'elle avait bien été fouillée, mais que les douaniers du poste par où elle était rentrée avaient négligé de nous tenir au courant. Mon chef décida néanmoins de s'en assurer, et envoya un appel général pour savoir par quel endroit la bagnole avait réintégré les États-Unis.

Une demi-heure plus tard, il avait la réponse : nulle-part. Aucun douanier d'aucun des postes n'avait vu la voiture.

Au long des cent soixante et quelques kilomètres de frontière, Wilmer avait trouvé le moyen de franchir cette dernière sans passer par un poste de douane. Il avait ainsi la possibilité, de se rendre au Mexique, de charger dans sa voiture ce qui faisait l'objet de sa contrebande, et de regagner les États-Unis sans avoir à se soucier de payer des droits ou craindre d'être arrêté. Notre boulot était de trouver le « trou » et de le colmater ...

Un coup de fil au bureau d'enregistrement des véhicules nous apprit le nom de Jack Wilmer et son adresse à San Diego. Son appartement fut surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et nous attendîmes. Wilmer fut absent jusqu'au mercredi, puis il rentra la décapotable jaune dans son garage et monta chez lui. Sauf d'inévitables sorties pour le ravitaillement, il demeura dans son appartement jusqu'au samedi soir.

Là, il franchit de nouveau la frontière pour gagner le Mexique, suivi à cinquante mètres par une voiture pleine d'agents des douanes. J'observai ça de mon poste et j'en fus tout réjoui. Je ne doutais pas qu'ils le harponnent.

Mais je me trompais. Une heure plus tard, les gars étaient de retour. Ils avaient été coincés dans un embouteillage, *Avenida Revolución*, lorsque Wilmer avait tourné brusquement à proximité du Jai Alai Frontón.

Ils l'avaient perdu.

Ma déception n'avait d'égale que leur fureur. Ils étaient convaincus, que Wilmer avait effectué cette manœuvre dans le seul but de les semer, aussi avaient-ils demandé un mandat de perquisition pour fouiller sa voiture quand il reviendrait. S'ils y trouvaient ne fût-ce qu'une graine de marihuana, l'homme pouvait s'attendre à de sérieux ennuis.

J'obtins la permission d'accompagner les agents et me trouvai donc sur les lieux lorsque Wilmer regagna son appartement le mercredi. Rien qu'à voir son air stupéfait lorsqu'on lui présenta le mandat de perquisition, il était clair que sa manœuvre du samedi n'avait rien eu d'intentionnel. Jusqu'à ce qu'on lui brandisse, ce mandat sous le nez, il ne pensait pas être soupçonné de quoi que ce fût.

Nous inspectâmes sa voiture et la trouvâmes nickel, absolument nickel. Elle avait dû être nettoyée récemment, tant au-dehors qu'au-dedans, car même le cendrier était propre. Wilmer nous regarda démonter et remonter sa voiture, mais il ne paraissait pas aussi à son aise que l'autre fois, à la frontière. Pour ce qu'il en savait, la fouille à la frontière ne relevait que de la routine habituelle, ce qui n'était certainement pas le cas de celle-ci. Nous devons être sur la piste de quelque chose, et il se doutait bien que nous ne lui laisserions pas de répit avant d'avoir trouvé ce que nous cherchions.

C'est pourquoi je fus vraiment ahuri quand, le samedi soir, je le vis de nouveau en route pour le Mexique. Je fus encore plus surpris quand il s'arrêta de lui-même à l'*aduanas* et pénétra à l'intérieur du poste. Nous apprîmes ensuite, par les agents qui le filaient, qu'il avait déposé une demande pour un permis de séjour et rempli toutes les formalités pour que ce permis fût de longue durée. Il ne reviendrait pas de sitôt ; j'en conclus qu'il avait eu encore plus la trouille que je ne le supposais.

Je repensai souvent à Wilmer au cours des mois suivants. Pour moi, il était « celui qui avait réussi à passer au travers ». Depuis que j'appartenais au service des douanes, il était le premier à avoir esquivé l'arrestation alors que sa culpabilité semblait ne faire aucun doute.

Plus d'un an s'écoula sans que je revoie Jack Wilmer, et pour que cela se produise, il fallut que je me rende au Mexique. Chaque printemps, une course de yachts a lieu de Newport Beach à Ensenada. Il y a toujours entre trois et quatre cents participants, si bien que la foule se presse pour assister à l'arrivée. Je pris ma voiture afin d'aller voir ça et c'est ainsi que j'aperçus Jack Wilmer à quelque trois mètres de moi.

Je le rejoignis et lui touchai le bras en disant :

— Salut ! Vous vous souvenez de moi ?

Il eut un sourire hésitant, qui s'effaça, brusquement quand la mémoire lui revint. Je le vis sonder la foule du regard, à la recherche d'autres « connaissances ».

— Je suis simplement venu pour la course, lui dis-je. Notre rencontre n'était pas prévue.

Cela calma sa nervosité et je le vis se détendre. Côte à côte, nous regardâmes les bateaux. À mesure que la journée s'avavançait, il devenait plus amical et il me parla un peu de lui. Il était propriétaire d'un petit hôtel avec marina, à quarante kilomètres au sud de Tijuana, et il était venu à Ensenada pour observer les bateaux, parce qu'il envisageait d'en acheter un. Il m'invita à descendre chez lui lorsque je serais dans les parages.

— C'est avec ce que vous a rapporté la contrebande que vous vous êtes offert cet hôtel ? lui demandai-je carrément.

Je voulais l'amener à me parler de ça, et j'étais sûr de n'y point réussir si j'essayais de faire le malin en tournant autour du pot.

Il eut un sourire de surprise devant ma franchise.

— J' veux pas signer de déposition ! dit-il en empruntant le ton des truands de la télé. Puis, après quelques instants, il hocha la tête : Oui, c'est comme ça que je me suis procuré l'argent.

— Vous ne faites plus de contrebande ?

— Non.

— J'ai peine à le croire, dis-je, car vous avez dû faire de bonnes affaires à ce que je comprends, et bien rares ont les contrebandiers professionnels qui se retirent avant qu'on les coince.

— J'avais décidé de m'arrêter si jamais on se montrait trop curieux à mon égard. C'est ce qui s'est produit avec vous autres, alors j'ai laissé tomber.

Nous achetâmes des *tacos* à un marchand ambulant et les mangeâmes debout. .

— Dans ce cas, repris-je, vous ne devriez pas voir d'inconvénient à me raconter comment vous vous débrouilliez pour regagner la Californie en passant inaperçu, alors que tous les postes de la frontière vous

guettaient ?

— Non, absolument aucun inconvénient. C'était facile. Je fourrais simplement mes plaques minéralogiques sous mon veston et franchissais le poste-frontière à pied, me répondit-il avec un large sourire. C'était des décapotables jaunes que je passais en fraude, une neuve chaque semaine.

UN TUEUR SUR L'AUTOROUTE

(Killer On The Turnpike)

par WILLIAM P. McGLIVERN

I

Les phares dardaient sur lui leurs longues lances jaunes. Ils filaient sur sa gauche par trois paires à la fois, chaque paire suivant sa propre voie ; mais ils pouvaient changer de direction à tout instant, songeait-il, et foncer droit sur sa voiture. Restait toujours à craindre l'ennemi inconnu ...

Il se dirigeait vers le sud par l'autoroute : New York était à une vingtaine de kilomètres derrière lui. À présent, il se sentait en sécurité, unité innocente et anonyme au sein d'une multitude de véhicules en mouvement. La portion de route qu'il voyait s'étirer dans son rétroviseur était vide sur quelques centaines de mètres. Et devant lui, à moins d'un kilomètre, il y avait un « restoroute » Howard Johnson et une station-service, étincelants comme un collier de diamants dans l'obscurité.

Il appuya sur le frein tout en obliquant vers la droite, et alla se ranger sur le bas-côté gravillonné de l'autoroute. Le restaurant se trouvait maintenant à deux cents mètres environ.

Des voitures le dépassèrent en rugissant, l'éclat de leurs phares se réfléchissant sur ses lunettes épaisses. Ses grands yeux cillèrent. Le bruit et le mouvement le déroutaient — crissements de pneus, lumières aveuglantes, gaz d'échappement et fracas de la circulation. Mais il y avait en lui quelque chose que l'étonnante effervescence de l'autoroute ne pouvait troubler — à savoir ses projets. Ceux-ci restaient inébranlables, comme un roc au milieu d'une mer agitée.

Il descendit de sa voiture, ôta son chapeau et son pardessus de tweed, les jeta sur la banquette arrière. Puis il éteignit les phares, prit la clé de contact et la lança de toutes ses forces dans les champs noirs qui bordaient l'autoroute. Qu'ils se débrouillent avec ça, se dit-il en souriant de plaisir.

Il était petit et trapu, bâti en force, avec des cheveux gris acier coupés en brosse et des traits durs, nettement dessinés. Quand il souriait, ses dents blanches et bien plantées luisaient dans le noir. Tout en lui disait la volonté, la détermination. Tout, à l'exception de ses yeux ; ils étaient doux et clairs, et quand quelque chose l'excitait, ils brillaient de malice et de plaisir anticipé, comme ceux d'un enfant.

Tandis qu'il s'éloignait à grands pas de l'automobile, les épaules courbées dans le vent, il se découvrit deux besoins immédiats. Le premier, c'était de trouver une autre voiture. Cela comptait beaucoup, il lui en fallait une absolument. Le deuxième, tout aussi important, c'était la nécessité d'avaloir quelque chose de chaud et de sucré. Après ce qu'il venait de faire, tout son corps aspirait au réconfort d'une tasse de café fumant et sirupeux.

Il était 19 h 15.

L'agent de patrouille Dan O'Leary, qui s'était mêlé au trafic routier remontant vers le nord, remarqua la voiture abandonnée cinq minutes plus tard. Il accéléra pour se ménager l'espace d'un demi-tour, puis s'élança sur la large bande de gazon qui séparait les deux flots de circulation roulant en sens inverse. Quand l'autoroute lui parut assez dégagée, il redescendit côté sud et alla se ranger derrière le véhicule apparemment vide, que les phares de sa voiture de patrouille baignaient de leur rayonnement. O'Leary saisit son radiotéléphone, à droite du tableau de bord, et fit son rapport au dispatcher du quartier général de l'autoroute, la station Riverhead, située à vingt kilomètres au sud.

« Patrouille deux, O'Leary. Je m'apprête à vérifier une Buick immobilisée, une conduite intérieure 51. Immatriculée à New York. » Il répéta les numéros deux fois, puis repéra une borne numérotée à une dizaine de mètres derrière la Buick. L'autoroute en était jalonnée de la première sortie à la dernière, et O'Leary s'était arrêté à la borne numéro 14. Il communiqua cette information au dispatcher, et sortit de sa voiture, la main posée sur la crosse de son revolver.

Ce geste était un réflexe, le résultat d'un entraînement conçu pour provoquer en lui des réactions presque instinctives dans certaines circonstances. Son travail obéissait rarement à des règles fortuites ou improvisées. Il s'était arrêté derrière cette voiture pour de bonnes raisons : il pouvait l'approcher sous la protection de ses propres phares, et ne courait pas le danger d'être écrasé. Son rapport au dispatcher était également question d'entraînement et de bon sens : si on lui tirait dessus, ou si la voiture démarrait brusquement, sa

description serait transmise à une centaine de patrouilles en quelques secondes. Même chose pour le revolver ; la voiture semblait vide, mais O'Leary devait être prêt à toute éventualité en s'en approchant. Il promena sa torche électrique sur les banquettes avant et arrière, remarqua le pardessus de tweed et le chapeau de feutre gris. La clé de contact était absente du tableau de bord. Il toucha le capot, et le trouva encore chaud. Probablement une panne d'essence. Il fit le tour du véhicule pour aller jeter un coup d'œil sur le coffre.

Tandis qu'O'Leary se livrait à cette petite investigation, le sergent Tonelli, dispatcher à la station Riverhead, cherchait le numéro minéralogique de la voiture dans le dossier courant des automobiles volées ...

Tonelli, un grand homme aux cheveux grisonnants et aux épais sourcils blancs, était assis derrière son bureau semi-circulaire, dans les bâtiments du Quartier général. Une lumière puissante éclairait la pièce comme en plein jour, repoussant l'obscurité au-delà des grandes fenêtres. Au-dehors, on voyait l'autoroute clignoter de mille feux — six rubans lumineux s'écoulant doucement dans la nuit. Derrière Tonelli, une porte menait au bureau du capitaine Royce. Le capitaine était en train de revoir certaines dispositions qu'il avait soumises quelques semaines plus tôt au Service Secret. Ces dispositions ayant été approuvées, il se livrait à une ultime et méticuleuse vérification.

Le dossier courant des voitures volées était embroché sur un pivot à portée de la grande main droite de Tonelli, et il en feuilleta les listes avec une habileté automatique, tout en continuant de prêter attention aux rapports que crachotait le haut-parleur situé au-dessus de son standard. Le sergent Tonelli était responsable d'un tiers environ des cent soixante kilomètres de l'autoroute. Ce secteur était désigné sous le nom de Quartier général nord. Deux stations subsidiaires, la sous-station centrale et la sous-station sud, se partageaient le reste, à savoir une centaine de kilomètres. Leur responsabilité se limitait à la circulation ; pour toute autre affaire, elles recevaient leurs ordres du Quartier général et du capitaine Royce.

Le sergent Tonelli exerçait une autorité directe sur dix-huit voitures de patrouille, quelques ambulances, deux camions remorques, et les divers équipements utilisés en cas d'incendie ou d'émeute. En ce moment même, il avait en tête une représentation fidèle de l'autoroute ; il connaissait au kilomètre près la localisation de chaque voiture de patrouille ; il savait qu'on avait pris en chasse pour excès de vitesse une Mercedes-Benz à quinze kilomètres au nord ; il n'ignorait rien de l'accident qui venait de créer un bouchon sur deux voies au-delà de

l'échangeur n° 10 ; et il savait bien sûr que Dan O'Leary, voiture 21, examinait à cet instant précis une Buick arrêtée près de la borne 14.

Outre ces préoccupations, le sergent Tonelli réfléchissait à certains aspects du problème auquel était confronté le capitaine Royce. Le Président des États-Unis allait emprunter l'autoroute cette nuit même ; il y pénétrerait avec sa suite par l'échangeur n° 5, et voyagerait vers le sud jusqu'à la fin de l'autoroute, couvrant une distance d'environ cinquante kilomètres. Le sergent Tonelli devait, dans une heure environ, envoyer quelques voitures de service patrouiller le secteur et il se demandait quel serait le meilleur moyen de combler le trou résultant de leur départ.

Sa vérification du dossier courant des voitures volées se révéla infructueuse.

L'agent O'Leary revint à sa voiture de patrouille et rappela Tonelli, au Quartier général.

— Voiture 21. O'Leary. On dirait que la Buick est en panne d'essence. Le conducteur a dû se rendre au restoroute. Je vais aller voir s'il a besoin d'aide.

— Allez-y, 21.

O'Leary roula jusqu'à l'aire de service et s'arrêta près des pompes à essence. Un pompiste sec et décharné se précipita vers lui.

O'Leary baissa la vitre de sa portière :

— Quelqu'un vous a-t-il demandé un bidon d'essence, Tom ?

— Non, personne, Dan. Pas depuis ce matin, en tout cas.

— OK, merci, dit O'Leary, et il alla se garer dans le parking du restaurant. Le propriétaire de la voiture en panne y était peut-être entré pour manger quelque chose, songea-t-il. Il redressa les épaules et corrigea la tenue de sa veste vert sombre avant d'affronter la douce chaleur du restaurant. Une précaution du reste inutile, car il avait le dos aussi droit qu'une planche, et son uniforme était immaculé — depuis ses chaussures d'un noir luisant jusqu'au chapeau à large bord dont la jugulaire de cuir enserrait sa mâchoire carrée. O'Leary avait vingt-huit ans, une stature puissante et une démarche énergique. Il traitait son corps comme s'il s'agissait d'une machine, une machine qu'il comprenait bien et à laquelle il faisait entièrement confiance. Il

avait les cheveux noirs et courts, des yeux aussi durs et froids que du marbre ; mais il émanait quelque chose d'enfantin de son visage propre et sain, à l'air sérieux.

O'Leary disposait d'un indice pouvant l'aider à retrouver le conducteur : ce dernier ne portait probablement ni chapeau ni manteau. Il les avait laissés dans la voiture. Mais l'hôtesse chargée d'escorter les dîneurs à leur table déclara n'avoir rien remarquer.

— Pas depuis les quinze dernières minutes, Dan.

Elle promena son regard autour du restaurant, divisé en deux larges ailes de part et d'autre d'un long comptoir où l'on servait des boissons non alcoolisées et de la nourriture à emporter. L'endroit était surpeuplé ; l'air résonnait du brouhaha des conversations mêlé au fracas des couverts et des assiettes.

— Bien sûr, il peut être entré pendant que je prenais une commande.

— Est-ce qu'il se serait trouvé une table ?

— Pas avec tout ce monde. Mais il peut avoir acheté quelque chose au comptoir.

— Merci. Je vais vérifier.

O'Leary attendit patiemment près du comptoir, tandis que la serveuse enregistrerait une commande de hamburgers, frites, lait et café ; le client était un homme jeune et mince qui semblait vaguement embarrassé de lui donner tant de mal. Il adressa à O'Leary un sourire nerveux, en déclarant :

— Les enfants sont trop jeunes pour que je les assoie à une table. Ils joueraient avec les menus et les verres à eau au lieu de manger. Ma femme pense qu'il vaut mieux les nourrir dans la voiture.

— Elle sait probablement de quoi elle parle, dit O'Leary. De toute façon, manger dans la voiture sera plus amusant pour eux.

— Oh oui, ça les excite beaucoup !

L'air compréhensif d'O'Leary sembla soulager le jeune homme. Quand il fut parti avec son sac plein de nourriture, O'Leary demanda à la serveuse si elle avait récemment vu un homme sans chapeau ni pardessus.

— Je ne m'en souviens pas, Dan.

C'était une jeune femme potelée, aux doux yeux marrons. Elle s'appelait Millie.

— Comment se fait-il qu'il ne portait pas de pardessus ?

— Il l'a laissé dans sa voiture, laquelle est en panne d'essence à environ deux cents mètres. Il a dû se dire qu'il n'aurait pas le temps d'attraper froid.

Le travail normal d'O'Leary consistait à protéger la circulation le long de l'autoroute, rattraper les conducteurs en excès de vitesse, surveiller les chauffards harassés, arrêter les auto-stoppeurs ou aider les motards en proie à toutes sortes de problèmes. Aussi, cette petite enquête de routine n'était-elle pas dans ses habitudes. Une voiture en panne d'essence au propriétaire invisible, après tout, cela n'avait guère d'importance. Le conducteur était peut-être aux lavabos, à moins qu'il ne se soit arrêté au bureau de tabac de la station-service pour acheter des cigarettes, ou donner un coup de téléphone : Il n'y avait pas de loi l'empêchant d'agir de la sorte. Mais O'Leary avait envie de le retrouver, et de le voir repartir dans sa voiture. La sécurité de l'autoroute dépendait de la fluidité de la circulation ; tout véhicule bloqué représentait un danger.

— Voulez-vous une tasse de café ? demanda la serveuse.

— Non merci, Millie.

Cette nuit, il n'aurait sans doute pas beaucoup de temps pour les pauses-café. On sentait planer dans l'air humide et froid une menace de pluie, présageant une circulation embouteillée et difficile. Sans oublier le convoi présidentiel ; tous les patrouilleurs de service s'étaient vus rappeler leur responsabilité à ce sujet.

Il y eut soudain une interruption dans le train de pensées d'O'Leary : une jeune fille aux cheveux noirs venait de s'approcher de Millie.

— Dan t'a-t-il parlé de son rendez-vous de cette nuit ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Je t'en prie, Sheila, dit O'Leary en passant un de ses doigts derrière son col de chemise.

— Cette nuit et chaque nuit, reprit Sheila avec un soupir d'envie, dont O'Leary savait qu'il était à peu près aussi sincère que la contrition du conducteur moyen pris en excès de vitesse. Tu comprends, Millie, poursuivit-elle, Dan et moi sommes sortis ensemble jeudi dernier, et avant de me raccompagner, il m'a emmenée sur la colline. On pouvait

voir l'autoroute au-dessous de nous, brillant de mille feux dans la nuit. Et tu ne sais pas, ce qu'il m'a dit ?

— Je t'en prie, Sheila ! s'écria O'Leary au désespoir.

— Il m'a dit qu'il aimait l'autoroute. Une veine pour lui, non ? Ainsi, nuit après nuit, il est près de son grand amour — cent soixante kilomètres d'asphalte.

— C'est du béton, corrigea O'Leary d'un air misérable. Il savait que cette précision était inutile, mais il n'aimait pas entendre proférer d'erreur, grande ou petite, à propos de l'autoroute. En fait il *aimait* cette bande de béton de cent soixante kilomètres. Et l'autre nuit, assis dans le noir avec Sheila, il lui avait semblé tout naturel d'exprimer ce sentiment. Pourquoi s'était-il conduit comme un imbécile ? Et pourquoi, devant elle, se sentait-il tellement vulnérable ? La tête de la jeune fille lui arrivait à peine aux épaules, et il aurait pu la soulever en l'air aussi facilement qu'un enfant, mais cela ne faisait aucune différence. Elle avait le don de le rendre maladroit et inepte, grâce à ce quelque chose d'intangible, et de mystérieux qui émanait de sa personnalité. Ce n'était pas seulement sa beauté ; O'Leary était irlandais, donc également poète, et s'il appréciait les yeux verts et la minceur élégante de la jeune fille, son cœur et son âme obéissaient à quelque chose de plus puissant que ce simple attrait physique. Il émanait d'elle une grâce, une force, une aura quasi musicale à cause desquelles — *et aussi parce que je suis un imbécile*, songeait-il — il avait balbutié tout ce qu'il ressentait l'autre nuit en contemplant, la circulation de l'autoroute.

À ses yeux, l'autoroute était une création fascinante, une fabuleuse artère reliant trois États puissants, un complexe étonnant de voies de circulation, d'accès et de sorties, qui emportait chaque jour de l'année un quart de million de personnes vers leurs foyers ou leur travail. Regarde ! lui avait-il dit, sans se rendre compte qu'elle souriait en détaillant le contour juvénile de son profil. C'était leur quatrième rendez-vous. Sheila ne travaillait pas à temps complet comme serveuse, mais seulement le soir et pendant les week-ends, afin de financer sa dernière année à l'université. Leur quatrième rendez-vous et sans doute le dernier, se disait-il, car il n'avait rien trouvé de mieux pour clore la soirée que de discourir intarissablement sur les excès de vitesse.

En tant que corollaire logique de son affection pour l'autoroute, il y avait sa haine envers ceux qui abusaient de ses facilités, et les fous du volant venaient en tête de liste. O'Leary les imaginait toujours comme

de petits êtres aux yeux fuyants, bien que le dernier auquel il avait eu affaire eût tout du catcheur. Ils considéraient l'autoroute comme un défi, et les patrouilleurs comme des ennemis personnels. Ils étaient incapables de comprendre que les vérifications, les interdictions, le radar et les voitures de polices banalisées ne visaient qu'à assurer leur protection. Au lieu de quoi, ils agissaient comme des enfants boudeurs et sournois, qui ne se comportent raisonnablement que sous la surveillance parentale. O'Leary connaissait très bien leurs exploits ; il avait assisté à des douzaines d'accidents, avait entendu les gémissements des agonisants résonner à ses oreilles, observé les mouvements torturés de l'acier fracassé, les débris de verre, et les contorsions cauchemardesques que les corps humains pouvaient adopter après avoir heurté une butée de béton à plus de cent à l'heure.

Il ressentait profondément ces choses, et avait essayé de faire partager ses convictions à Sheila ; mais après avoir terminé son speech par l'énoncé passionnant de diverses statistiques, il s'était retourné vers elle et l'avait trouvée paisiblement endormie, avec sous les yeux des ombres semblables à des violettes, et une légère trace de sourire planant encore sur ses lèvres.

Millie alla s'occuper d'un autre client. Une femme accompagnée de deux enfants essayait de capter le regard de Sheila. O'Leary rajusta son chapeau et déclara d'un ton guindé :

— J'essayais seulement de te faire comprendre ...

Mais elle ne le laissa pas terminer.

— Je comprends, lui dit-elle en souriant. Je n'ai pas pu résister à l'envie de te taquiner un peu. Je suis désolée.

Elle saisit un sucrier, frôlant au passage la main d'O'Leary.

— Ce n'était pas très gentil de ma part, j'en ai peur.

— À samedi prochain ? s'enquit-il, heureux et soulagé. Même heure ?

— J'en serai ravie.

L'homme qui avait abandonné la Buick vingt minutes plus tôt se tenait dans l'ombre du parking, observant O'Leary et la serveuse brune. Il distinguait nettement leurs visages derrière le grand panneau vitré du restaurant. Comme dans un film, pensait-il. Un film muet, bien sûr. Il ne pouvait entendre leur propos, mais il voyait leurs changements

d'expressions et les sourires qui se jouaient sur leurs lèvres.

Ils ne parlent pas boulot, se dit-il en avalant une gorgée de café chaud et abondamment sucré. Le grand patrouilleur avait pourtant eu un comportement du genre officiel jusqu'à ce que la fille brune vienne le rejoindre. Il avait interrogé le pompiste de la station-service. Puis il était entré dans le restaurant, où il avait coincé l'hôtesse et la petite blonde à l'air stupide. Très sérieux et efficace. L'homme qui regardait à travers le panneau vitré avait vu tout cela. Mais l'attitude du patrouilleur s'était modifiée. Lui et la fille échangeaient des sourires impersonnels, essayant de masquer leurs sentiments ; des sentiments d'une évidence écœurante pour l'homme sirotant son café sucré dans le parking sombre. Malgré son irritation devant leurs sourires intimes et suggestifs, cet homme, qui s'appelait Harry Bogan, leur était reconnaissant de ne pas parler boulot. Le boulot du patrouilleur, bien sûr. Car c'était à cette fille brune que Bogan avait acheté son café et son hotdog. Mais, de toute évidence, le patrouilleur ne l'avait pas questionnée à ce propos.

Sans son pardessus, Bogan avait froid. Il resta cependant immobile dans le noir jusqu'à ce que le patrouilleur eût quitté le comptoir, après avoir adressé à la fille un dernier sourire et un petit salut. Il traversa alors le parking sur toute sa longueur, et se glissa silencieusement entre deux voitures. Il mangea son hot-dog à bouchées rapides et avides, savourant le goût piquant de la moutarde sur sa langue, puis jeta l'emballage de papier par terre. Il termina ensuite son café, inclinant le gobelet de façon qu'un mince filet de sucre liquéfié lui dégouline dans la bouche. Il laissa tomber le gobelet vide à ses pieds, et inspira profondément. Le goût du sucre ou du miel lui communiquait d'ordinaire une sensation de paix et de bien-être.

Il surveilla les portes du restaurant tout en enfilant une paire de gants de cuir noir sur ses mains épaisses et musclées. Ses yeux brillaient d'excitation. Il trembla de plaisir en découvrant sur sa lèvre une ultime miette de sucre, que sa langue ramena dans sa bouche avec dextérité.

Bogan n'eut pas à attendre longtemps. Quelques secondes plus tard, un homme corpulent et d'un certain âge arriva d'un pas pressé le long de la rangée de voitures, fourrageant dans ses poches à la recherche de ses clés. Bogan recula un peu, s'enfonçant davantage dans l'obscurité, où ne se distingua plus que le reflet de ses lunettes aux verres épais, aussi fixes et attentives que les yeux d'un chat aux aguets.

O'Leary regagna sa voiture de patrouille et fit son rapport au Quartier

général.

— Attendez, O'Leary. Le capitaine Royce veut vous parler, l'informa le sergent Tonelli.

La voix du capitaine, dure et métallique, claquait comme un fouet.

— O'Leary, avez-vous repéré l'homme qui a abandonné cette Buick ?

— Non, monsieur. Je n'ai rien tiré des pompistes, ni des serveuses du restaurant. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne portait probablement ni chapeau ni pardessus.

— Retournez à sa voiture. Ne laissez personne s'en approcher. Le lieutenant Trask et les hommes du labo sont en route. Cette Buick est mêlée à un double meurtre commis à New York voici moins d'une heure. Magnez-vous, O'Leary !

Le lieutenant Andy Trask, âgé de quarante-cinq ans, était petit et musclé, avec des épaules qui saillaient de façon impressionnante sous son pardessus noir. Tout en lui du reste était sombre — son visage tanné, ses yeux, et ses cheveux qui, depuis quelque temps, se nuançaient d'argent sur les tempes. Tandis que les techniciens du labo se mettaient au travail, fouillant le coffre et la boîte à gants de la voiture, relevant les empreintes et prenant des photos, Trask mit O'Leary au courant des renseignements que le Quartier général avait reçus de New York.

— Nous ne possédons pas de signalement du meurtrier, si ce n'est qu'il est grand, vêtu d'un pardessus de tweed clair avec un chapeau gris. Voici ce qu'il a fait : à six heures environ cet après-midi, il est entré dans une petite boutique de meubles en bois blanc, à Manhattan ; il a tiré sur les propriétaires, un jeune couple nommé Swanson, et les a tués. Ce n'était pas un cambriolage ; il a juste tiré sur eux, et s'est sauvé. La Buick appartient à un livreur qui l'avait garée à quelques mètres de la boutique de meubles, en laissant les clés sur le tableau de bord. Une vieille femme demeurant de l'autre côté de la rue a vu le tueur se sauver ; mais elle est impotente et n'a pas de téléphone. Il lui a fallu une demi-heure pour mettre la main sur sa concierge. Celle-ci, comme tout le monde dans le voisinage, était sortie dans la rue afin de commenter l'événement. C'est pourquoi l'invalidé n'a pu raconter son histoire que beaucoup plus tard. Elle a décrit les vêtements que le type portait et donné le numéro d'immatriculation de la Buick. Mais, à ce moment-là, le meurtrier avait déjà franchi le tunnel Lincoln, et se

trouvait sur l'autoroute. (Trask désigna la Buick du pouce.) Et maintenant qu'il a abandonné cette bagnole, il est sans doute en train d'en chercher une autre. Il faut que nous mettions la main sur lui avant qu'il ne fasse une autre victime.

— Sans signalement aucun ..., dit lentement Q'Leary. Il s'est débarrassé de son manteau de tweed et de son chapeau gris. Nous n'avons plus un seul indice. En ce moment, il est peut-être au volant d'un autre véhicule.

Il jeta un regard impuissant sur le flot de circulation qui s'écoulait doucement devant lui.

— N'importe quel véhicule, lieutenant. Avec son revolver, il a pu s'embarquer par la force dans un car plein d'écoliers. Ou monter dans une voiture avec une gentille petite famille, au sein de laquelle il a l'air d'être l'oncle Fred. Il peut être aussi dans un camion, ou une caravane, braquant son arme sur une brave femme pendant que le mari se charge de le sortir de l'autoroute ... C'est comme si l'on nous demandait de chercher un fantôme les yeux bandés !

La radio de la voiture noire banalisée de Trask émit un signal aigu. Trask se glissa sur le siège avant et saisit l'écouteur. Au bout de quelques secondes d'écoute, il dit, en fronçant les sourcils :

— Compris, je m'en occupe.

Il raccrocha l'écouteur et leva vers O'Leary un regard aigu.

—. Vous avez vu juste, Dan. Il a filé. Un homme vient d'être assassiné au restoroute Howard Johnson, et on lui a volé sa voiture. Allons-y.

Le cadavre de l'homme avait été découvert par un jeune couple qui regagnait sa voiture après avoir dîné.

La femme trébucha sur la forme allongée et faillit tomber. Le mari alluma son briquet afin de voir ce qui se passait. Elle se mit alors à crier, portant les deux mains à sa bouche, et le mari repartit en courant vers le restaurant illuminé pour appeler à l'aide.

Le sergent Tonelli apprit la nouvelle du meurtre par le directeur du restaurant, et la transmit immédiatement au lieutenant Trask. Après avoir dépêché Trask et O'Leary sur les lieux, il fit parvenir l'information au centre de communications du Quartier général de la police d'État, à Darmouth. Il s'agissait là d'un réseau de

communications embrassant toutes les voitures de patrouille et les postes de police de l'État. Ce centre avait en outre accès aux moyens d'action de six États voisins ; en cas de priorité ou d'urgence, Darmouth pouvait alerter tous les départements de police allant du Maine à la Caroline du Sud, et envoyer ses signaux d'un bout à l'autre de la côte nord-atlantique.

Le lieutenant Biersby était de service au centre de communications lorsqu'on apporta le message du sergent Tonelli sur son bureau. Trapu, grassouillet et méthodique, Biersby se dirigea sans hâte apparente vers une pièce où une douzaine d'employés civils travaillaient sur des batteries de télécriteurs et de transmetteurs radio.

Le grand atout du lieutenant Biersby, c'était son flair ; chaque message émanant de son bureau passait en priorité, et sa responsabilité consistait à donner un ordre chronologique d'importance aux milliers d'alertes et de rapports que son service recevait à longueur de journée. Cet ordre était essentiel ; la moindre erreur de jugement risquait de provoquer des encombrements inutiles, et d'empêtrer dans des détails insignifiants des forces de police déjà surchargées.

Tout en se dirigeant vers un télécriteur, le lieutenant Biersby considéra les faits : il y avait un tueur en liberté sur l'autoroute, un homme vaguement identifié qui avait assassiné deux personnes à New York et une autre dans le parking du restaurant Howard Johnson n° 1 sud. On pouvait raisonnablement en inférer qu'il avait assassiné la troisième pour prendre possession de sa voiture. Mais il existait encore une possibilité qui n'échappait pas au lieutenant : celle que le tueur ait quitté l'autoroute à pied. Cela lui aurait été difficile, car l'autoroute était protégée par une barrière de huit mètres de haut destinée notamment à empêcher les auto-stoppeurs d'y accéder entre deux échangeurs. Cependant, un homme fort et agile pouvait très bien s'en débrouiller.

La décision de Biersby — à laquelle il parvint en parcourant les quinze mètres qui séparaient son bureau du télécriteur — fut d'alerter tout officier de police à quatre-vingts kilomètres à la ronde autour de l'endroit où la Buick avait été abandonnée ; si le tueur avait quitté l'autoroute à pied, il devait encore être à l'intérieur de ce cercle. Tous les auto-stoppeurs, les rôdeurs et les individus douteux seraient arrêtés pour vérification. Il s'agissait là d'une précaution de routine, probablement sans effet, songea Biersby ; car son jugement basé sur l'expérience, l'instinct et de vagues pressentiments qu'il n'avait jamais réussi à analyser, lui disait que le tueur se trouvait encore sur l'autoroute. En train de rouler impunément dans la nuit, homme

anonyme dans une voiture anonyme, perdu dans le ruban lumineux de la circulation.

— Message spécial, annonça-t-il à l'opérateur du téléscrip-teur. Et que ça saute !

Le mort avait dans les soixante ans ; c'était un petit homme à cheveux gris, apparemment respectable ; ses vêtements étaient de bonne qualité, et un emblème maçonnique luisait sur le premier bouton de sa veste. Il avait été étranglé, son visage était hideux. Il gisait dans une position fœtale, au milieu d'une place de parking dont le vide, parmi la rangée des voitures enveloppées de nuit, semblait aussi incongru que celui d'une dent arrachée au milieu d'une mâchoire. Près de sa main ouverte, il y avait un gobelet à café vide, et un petit emballage de carton servant à emporter les frites ou les hot-dogs. Il ne fut pas possible de l'identifier en le fouillant ; ses poches avaient été vidées.

Une ambulance arriva, et deux internes examinèrent le corps à la lueur de la torche du lieutenant Trask. Trois voitures de patrouille blanches et bleues bloquaient le secteur immédiat, leur signal lumineux rougeoyant dans le noir, dont les occupants s'étaient postés ça et là dans le parking afin de faciliter l'écoulement de la circulation. Une foule s'était rassemblée devant le restaurant pour observer les activités de la police.

Derrière Trask, Dan O'Leary considérait d'un air songeur la place de parking vide. Il toucha le bras du lieutenant.

— J'ai une idée, dit-il. Le tueur s'est manifestement enfui au volant de la voiture qui était parquée à cet endroit. Nous pourrions peut-être savoir quel genre de voiture c'était, en interrogeant les gens qui se sont garés à côté. Ils sont probablement arrivés après la victime, puisque leurs voitures sont encore ici. Peut-être sauront-ils ...

— Oui, coupa sèchement Trask. Faites-moi venir ces gens. Vite !

O'Leary nota les numéros minéralogiques des voitures, de part et d'autre de la place de parking vide, puis courut vers le restaurant.

Le propriétaire de la voiture de gauche, une Plymouth, était un jeune homme mince aux lunettes à monture d'écaille, affligé d'un bégaiement nerveux. La voiture de droite appartenait à une femme entre deux âges, une personne d'apparence solide et paisible, dont le calme semblait inaltérable.

Le lieutenant Trask, réalisant que trop de hâte ou de tension risquait de troubler leur mémoire, prit le temps d'allumer longuement une cigarette. Puis il annonça :

— Nous essayons d'obtenir la description d'une voiture qui vient d'être volée ici même, il y a une quinzaine de minutes. Elle était là quand vous êtes arrivés, vous vous êtes garés à côté. Prenez votre temps ; à quoi ressemblait-elle ? Pouvez-vous nous donner quelques détails ?

— Je ... J'étais pressé, dit le jeune homme d'une voix aiguë. Je dois être à Cantonville pour huit heures trente. J'ai couru prendre une tasse de café. Je ne pensais à rien d'autre ...

— Ma foi, elle était *longue*, affirma la femme, hochant la tête avec assurance. L'arrière dépassait cette ligne blanche. Il m'a fallu deux manœuvres avant de réussir à me garer près d'elle.

Des détails leur revinrent peu à peu. Le jeune homme recouvra un reste de sang-froid et mentionna des particularités du pare-chocs ; la femme se rappela quelque chose à propos des phares et des ailes, tous deux établirent qu'il s'agissait d'une fourgonnette, et enfin, après un flottement qui parut interminable, ils tombèrent d'accord sur la couleur — soit blanche, soit jaune pâle. Trask regarda O'Leary :

— Eh bien ?

— S'ils disent vrai, c'est une fourgonnette Edsel, déclara O'Leary. Il ne peut s'agir d'autre chose.

— À quelle distance se trouve le prochain échangeur ?

— Trente-cinq kilomètres répondit O'Leary. Et notre homme n'est parti que depuis vingt minutes. Il ne peut l'avoir atteint. Dans une fourgonnette Edsel blanche, on devrait le repérer facilement. Avec une Ford, une Chevrolet ou une Plymouth, ce serait une autre affaire.

— Appelez votre dispatcher ! commanda Trask, mais O'Leary courait déjà vers sa voiture.

Au Quartier général, le capitaine Royce et le sergent Tonelli prêtaient l'oreille aux rapports qui affluaient des échangeurs et des patrouilles. Depuis une demi-heure, il régnait dans le bureau une agitation frénétique ; tout patrouilleur disponible, y compris ceux qui étaient de repos, avait reçu l'ordre de rejoindre l'autoroute, et l'on avait dirigé des équipes spéciales vers la sous-station centrale et la sous-station sud.

Le capitaine Royce, âgé d'environ cinquante ans, était grand et mince avec sur son visage aux traits burinés une légère touche de rudesse. En règle générale, son comportement ne suggérait jamais de tension ou d'impatience, mais à cet instant précis, tandis qu'il bourrait sa pipe et craquait une allumette, une ombre d'anxiété traversait ses yeux gris.

Le rapport du patrouilleur O'Leary était arrivé une demi-heure auparavant. En trente secondes, l'autoroute avait été transformée en un piège de cent soixante kilomètres de long ; chaque patrouille était alertée, chaque échangeur avait reçu l'ordre de guetter une fourgonnette Edsel blanche. Mais on n'avait pas encore trouvé trace du tueur. Les patrouilles avaient arrêté trois Edsel, et dans chaque cas, les passagers s'étaient révélés innocents — il s'agissait d'un groupe de collégiennes, d'un Texan accompagné de sa femme et de ses quatre enfants, de quatre carmélites voiturées à vitesse paisible par un chauffeur noir vieillissant.

Royce regarda la grande pendule murale au-dessus du bureau du régulateur. Elle marquait huit heures dix. Le convoi présidentiel devait emprunter l'autoroute à neuf heures quarante. Dans quatre-vingt-dix minutes exactement ...

— Le patrouilleur O'Leary demande la permission de vous parler, monsieur, lui dit soudain le sergent Tonelli.

— Où est-il ?

— À l'échangeur douze.

L'échangeur était situé à trente kilomètres du restoroute Howard Johnson n° 1. Le tueur pouvait l'avoir dépassé depuis longtemps, il avait quitté le restoroute depuis plus de quarante-cinq minutes.

— Je vais prendre la communication dans mon bureau, dit Royce, et il quitta la pièce à grands pas. En soulevant le combiné, il s'aperçut qu'il avait commencé à pleuvoir ; l'autoroute luisait sous ses fenêtres, et il pouvait voir les traces humides sur le béton, les faisceaux brouillés des phares des voitures.

— Ici le capitaine Royce. Qu'y a-t-il, O'Leary ?

— Seulement ceci, monsieur. Je pense que maintenant, il a eu le temps d'emprunter l'échangeur douze ou onze, s'il a l'intention de sortir de l'autoroute.

— Que voulez-vous dire, s'il en a l'intention ? À quoi d'autre pourrait-il penser ?

— Il a commis une erreur en volant une Edsel blanche. Peut-être s'en est-il avisé. Il l'a volée au milieu d'une rangée de voitures, ce qui nous a permis d'obtenir des indices. Peut-être s'en est-il rendu compte aussi. J'ai l'impression qu'il n'essaiera pas de sortir de l'autoroute dans cette fourgonnette. Je pense qu'il va essayer de s'en débarrasser.

— Attendez une minute.

Royce jeta un rapide regard sur la carte de l'autoroute qui couvrait une paroi de son bureau. Les échangeurs étaient marqués et numérotés en rouge, les restoroutes Howard Johnson en vert. Le capitaine vit instantanément ce que voulait dire O'Leary : avant la sortie 12, il y avait un autre restoroute Howard Johnson, flanqué d'une aire de service. Ce restoroute était désigné sous l'appellation d'Howard Johnson n° 2, il se trouvait à vingt kilomètres seulement du n° 1. Le tueur n'était peut-être allé que de l'un à l'autre de ces restoroutes avec une avance de quinze minutes, ça ne posait aucun problème — et sur l'aires du n° 2, il s'était emparé d'une autre voiture.

— O'Leary, filez immédiatement au restoroute numéro deux. Tonelli vous transmettra mes ordres.

Harry Bogan avait bien agi comme le supposait O'Leary : il avait roulé dans la fourgonnette blanche Edsel jusqu'au restoroute n° 2, puis il avait abandonné celle-ci dans le parking. À présent il observait dans l'ombre l'activité régnant autour des pompes à essence, silhouette puissante aux lunettes épaisses, ses cheveux en brosse mouillés par la pluie. Un sourire effleurait ses lèvres, ses grands yeux doux brillaient. Il savait que la police devait surveiller les sorties de l'autoroute, alignant ses longues voitures de patrouille bleues et blanches comme autant de chants affamés devant un trou de souris.

Bogan se rendait compte qu'il avait commis une erreur en s'emparant de la fourgonnette Edsel, mais il n'avait pas eu le temps de choisir. Il lui fallait s'éloigner au plus vite de l'endroit où il avait abandonné la Buick. Maintenant, il allait faire plus attention et attendre d'avoir trouvé exactement ce qui lui convenait. Le temps ne comptait plus. La police devait le croire terriblement pressé, prêt à prendre la fuite au premier signe de danger ; mais ce n'était pas le cas. La sensation d'être maître de la situation fit courir une onde de bien être à travers tout son corps.

Il entendit sur sa droite une sirène dont le bruit croissait et décroissait comme un hurlement animal. Sur l'autoroute, il vit une voiture de police avec un gyrophare rouge effectuer un magistral slalom entre les files, ordonnées de la circulation. Elle opéra un virage rapide et

pénétra dans l'aire de service du restaurant. Un pompiste sortit de la station d'essence, s'arrêta à quelques pas de Bogan pour observer la voiture de patrouille qui dépassait les pompes à toute allure, et allait se garer dans le parking par une manœuvre experte.

Bogan dit d'un ton amusé :

— Il a l'air drôlement pressé !

Le pompiste se tourna vers la voix de Bogan, mais ne distingua dans l'ombre qu'une silhouette trapue.

— En effet, oui.

Bogan reconnut le patrouilleur ; c'était celui qu'il avait vu faire le joli cœur auprès de la serveuse aux cheveux noirs à laquelle il avait acheté son café et son hot-dog. Il ressentit un curieux pincement de plaisir. Le pompiste déclara :

— De toute façon, il court moins de risque à cent vingt à l'heure que la plupart des gens à soixante. C'est Dan O'Leary, un as du volant.

Le pompiste retourna vers les pompes à essence, et Bogan continua de surveiller patiemment la file des voitures qui s'alignaient pour faire le plein. Il repéra bientôt ce qu'il cherchait, une Ford discrète, conduite par un jeune homme portant lunettes. Ce dernier avait de courts cheveux blonds et arborait un nœud papillon. Un étudiant, se dit Bogan. Voilà exactement ce qu'il lui fallait. La voiture ressemblait à mille autres, et le garçon avait l'air intelligent. C'était important. Il voulait lui parler de certaines choses, des choses qu'il serait fastidieux d'expliquer à un imbécile.

Dans l'intervalle, deux autres voitures de police venaient d'arriver sur les lieux. Deux patrouilleurs en sortirent et rejoignirent le dénommé O'Leary — lequel était en train d'inspecter l'Edsel blanche à la lueur de sa torche. Bogan rit à part soi. Ils se croyaient intelligents, ces idiots pompeux qui se pavanaient dans leurs uniformes, revolver au côté ! Mais la fourgonnette blanche ne leur révélerait rien. Il l'avait garée à l'écart, personne ne l'avait donc vu quitter le volant. Ils étaient incapables de l'identifier, incapables de deviner dans quel genre de voiture il allait à présent s'éloigner.

Après que le Jeune homme eut payé son essence, Bogan sortit de l'ombre, prêt à agir au moment opportun. Le pompiste rendit la monnaie et se dirigea vers la voiture suivante. Le jeune homme remonta sa vitre et fit tourner le moteur.

Bogan ouvrit la portière juste comme la voiture démarrait. Il se glissa sur le siège avant et sortit son revolver.

— Allons-y, mon vieux, dit-il doucement. Nous allons faire une bonne petite balade.

II

— Je n'avais pas vraiment l'intention de les tuer ..., expliquait Bogan quelques instants plus tard, tandis qu'ils roulaient paisiblement sur l'autoroute. Le jeune homme s'appelait Alan Perkins, Bogan lui avait ordonné de prendre la voie de droite, réservée aux véhicules lents, et de ne pas dépasser le soixante-dix à l'heure. Au-dehors, on entendait souffler le vent et on voyait tomber la pluie dans la clarté des phares, mais à l'intérieur de la voiture, il faisait bon et chaud. Bogan, détendu, scrutait de temps à autre le reflet de ses dents et de ses lunettes dans le pare-brise. Ce jeune homme, Perkins, serait d'agréable compagnie. Il avait un visage sympathique d'adolescent et était vêtu proprement. Poli et obéissant, songeait Bogan, avec son nœud papillon et ses lunettes, sa veste de tweed, ses mains blanches agrippées au volant. Il conduisait avec attention, légèrement penché en avant, sans jamais laisser dériver son regard vers le revolver qui brillait à la lueur du tableau de bord.

Le jeune homme dit soudain d'une voix blanche :

— Si vous n'aviez pas l'intention de les tuer, le mieux serait peut-être d'en parler à la police.

Bogan sourit, admirant dans la vitre la soudaine apparition de ses grandes dents blanches.

— Non, je ne le pense pas. Il n'y a pas besoin de dire quoi que ce soit à la police.

Mais il avait envie de parler, de raconter la chaleur lourde de l'été, et la surveillance qu'il avait exercée sur eux, nuit après nuit, dans l'obscurité moite de sa chambre. Oui, c'était cela qu'il fallait expliquer à tout prix.

— Ils n'étaient pas mariés depuis longtemps, reprit-il d'un ton impartial. Naturellement, ils étaient égoïstes, c'est quelque chose dont

les jeunes ne peuvent s'empêcher, je sais. Mais c'est méchant de leur part de rejeter tous les autres.

Il prit un temps, sentant sa respiration haleter. C'était si simple, si évident en réalité, mais quand il essayait d'emprisonner sa pensée avec des mots, ceux-ci se dispersaient comme des souris.

Le couple possédait un petit magasin de meubles sur la Troisième Avenue, près de la Quarante-Huitième rue. Bogan les observait depuis sa chambre, de l'autre côté de la rue. La fille était mince et blonde, l'homme un grand rouquin. Tous deux riaient beaucoup, mais s'appliquaient à leur travail. Ils vendaient des éléments bruts de tables et de chaises pouvant être assemblés avec de la colle et quelques clous. Ils travaillaient souvent la nuit, et l'homme apportait alors des sandwiches qu'ils mangeaient en buvant de la bière, assis sur le comptoir, la fille en short, exhibant ses jambes nues et dorées tandis que l'homme lui souriait.

La gorge de Bogan se contracta brusquement. Le couple qu'il avait tué lui rappelait celui formé par le patrouilleur et la fille brune du restoroute Howard Johnson. Ils appartenaient à la même catégorie de gens, égoïstes et avides, écartant tout intrus du rayonnement de leur amour. Ils s'entouraient d'un cercle magique que personne ne pouvait pénétrer.

— Vous avez une petite amie ? demanda-t-il soudain, les yeux fixés sur le jeune profil de Perkins.

— Non, répondit celui-ci en cherchant quelque chose à dire pour diminuer la tension qu'il sentait couvrir dans l'homme assis près de lui. Les filles, ça peut vous faire perdre beaucoup de temps. Je m'en soucierai plus tard, je suppose.

Bogan approuva d'un hochement de tête. Si tout le monde avait eu autant de sagesse, au lieu de se précipiter pour s'enfermer à deux dans le cercle enchanté ! Le souvenir du couple du magasin de meubles le rendait fou. Il était entré dans la boutique à plusieurs reprises pour acheter une brouille, et ils lui avaient fait sentir chaque fois qu'il était un intrus, quelqu'un de grossier et de laid profanant leur heureux tête-à-tête. En surface, ils s'étaient montrés assez polis, prompts à sourire et à parler du temps, mais ils ne lui avaient donné ni chaleur ni affection. Ces sentiments leur étaient trop précieux pour être gaspillés en dehors d'eux-mêmes. Il ne se souvenait pas du moment exact où il avait décidé de les tuer ; sans doute y avait-il pensé dès le début.

La préparation du meurtre avait été un travail morne et confus ; il

avait acheté un revolver chez un prêteur sur gages d'humeur facétieuse, puis s'était mis en quête d'une voiture, ce qui représentait le problème le plus délicat. En fin de compte, il avait trouvé ce qu'il voulait : la Buick utilisée par le livreur de la droguerie du coin. Le livreur obéissait de toute évidence à un emploi du temps précis, car il n'emportait jamais la clé de contact quand il pénétrait dans le magasin pour prendre ses paquets. La voiture restait garée le long du trottoir, la clé toujours sur le tableau de bord ; Bogan s'en était assuré au cours d'une semaine de surveillance patiente. Ainsi, l'instant choisi pour commettre son acte avait été subordonné à l'horaire d'un livreur. Pour quelque obscure raison, cette idée avait plu à Bogan ; cela donnait une touche de fantaisie, d'improvisation à ses plans.

Bogan fouilla ses poches à la recherche d'une barre de chocolat, et se souvint qu'il avait laissé son petit stock de sucreries dans son pardessus. La déception lui fit presque venir les larmes aux yeux. Il se redressa sur son siège, et songea soudain à la serveuse brune du restaurant — celle à laquelle il avait commandé son café. Pourquoi avoir commis une telle bétise ? L'envie de café sucré avait été puissante, mais il aurait dû y résister ; car la fille donnerait son signalement à la police et le ferait volontiers. Elle prendrait plaisir à le dénoncer, le mettre dans l'embarras. On devinait cela à son visage et ses yeux ; ils n'exprimaient aucune chaleur, juste une politesse de commande ...

Ne t'emballe pas, se dit-il. Le patrouilleur ne lui a rien demandé à ton sujet, tu as encore tout le temps.

— Il va falloir que nous fassions demi-tour, annonça-t-il tranquillement à Perkins.

— Mais c'est défendu. On va nous arrêter.

— Nous nous arrangerons pour qu'il n'y ait pas de voiture de patrouille devant ou derrière nous, dit Bogan. Tout le monde croira que nous roulons dans une voiture de police banalisée.

Il pointa le canon de son revolver sur les côtes de Perkins.

— Vous êtes un brave garçon. Je ne veux pas vous faire de mal. Prenez la file de gauche, et nous tâcherons de repérer une de ces ouvertures qu'utilise la police.

De nouveau, il se sentait soudain excité, presque joyeux devant la tournure que prenaient les événements. Ce serait très agréable d'avoir entre les mains cette fille arrogante. Et il venait de réaliser qu'il

disposait d'un appât pour l'attirer à lui — le nom qu'il avait entendu prononcer au pompiste : « Dan O'Leary ».

Le lieutenant Trask et O'Leary ne tirèrent rien de la fourgonnette blanche Edsel ; elle avait effectué un trajet d'une vingtaine de kilomètres entre les restoroutes Howard Johnson n° 1 et n° 2, puis son conducteur l'avait abandonnée, disparaissant comme un fantôme. Le lieutenant Trask interrogea le personnel du restaurant, pendant qu'O'Leary et une équipe de patrouilleurs inspectaient les lieux environnants et les camions alignés comme de gigantesques animaux sur leur aire de parking. Ils réveillèrent les chauffeurs, examinèrent bâches et chargements à la recherche de signes d'intrusion.

O'Leary s'en alla ensuite parler aux pompistes. Aucun d'eux ne put lui être utile. Il obtint cependant un petit renseignement apparemment sans rapport ; un des pompistes mentionna qu'un homme dissimulé dans l'ombre avait fait un commentaire sur la vitesse avec laquelle O'Leary conduisait sa voiture lorsqu'il était arrivé dans l'aire de service, dix ou quinze minutes plus tôt. Le pompiste avait répondu à l'inconnu qu'O'Leary était un conducteur de premier ordre ou quelque chose de ce genre. Il ne se souvenait pas de ses propos exacts, et O'Leary jugea de toute façon ce détail sans importance.

Il rejoignit Trask près de la fourgonnette Edsel. Trask avait pris contact avec le capitaine Royce. Ils avaient à présent l'identité du propriétaire de l'Edsel, l'homme d'un certain âge assassiné devant le restoroute Howard Johnson n° 1.

— Il habitait Watertown, déclara Trask, en jetant sa cigarette dans l'obscurité. Il s'appelait Nelson, Adam Nelson ; c'était un veuf, un cadre retraité d'une usine de peinture. Ils l'ont identifié grâce à une marque de blanchisserie sur sa chemise.

Cette marque — un triangle surmontant le numéro 356 — avait été transmise au Quartier général de la police d'État par radio, puis vérifiée sur la liste principale de toutes les marques de blanchisserie de l'État. Le sergent de service avait localisé la bonne blanchisserie grâce au triangle ; un coup de téléphone au propriétaire avait permis d'établir l'identité du client d'après le numéro 356.

— Il s'apprêtait à aller passer quelques jours chez une de ses filles, à Camden, ajouta Trask, Mais rien de tout cela ne nous aide beaucoup.

Une ombre passa sur le visage d'O'Leary. Il essayait d'imaginer l'aspect

du meurtrier, et se sentait troublé pour des raisons obscures ; il avait le sentiment irritant qu'un détail significatif se cachait quelque part derrière l'image brouillée qu'il s'en faisait.

Que diable était-ce ? O'Leary tenta d'analyser la conduite du meurtrier. Cet homme était à la fois impulsif et résolu. Il avait tué brutalement, sans signe de panique ... Il s'était enfui au volant d'une voiture repérable, mais avait corrigé cette erreur — ce qui signifiait qu'il raisonnait clairement, même sous la tension. Et il n'avait pas renouvelé l'erreur ; il s'était débarrassé de l'Edsel sans être vu, et l'on pouvait penser qu'il avait de nouveau pris le large dans une voiture moins voyante. Il semblait agir selon un plan délibéré ; le temps ne comptait guère pour lui, sans quoi il aurait essayé de quitter l'autoroute au volant de l'Edsel par le premier échangeur venu. Après tout, il ne pouvait pas savoir de façon certaine que la police reconnaîtrait la voiture volée. Mais il n'avait pas tenté cette chance : C'était donc le portrait d'un homme rusé et sans scrupules. Un homme qui mesurait ses chances avec perspicacité. Et cependant, quelque part, persistait une incongruité. Quelque chose n'était pas à sa place, une bévue, un acte irréfléchi ...

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Trask.

O'Leary se boucha les oreilles des deux mains ; la circulation de l'autoroute enflait comme un torrent de bruit et de lumière, et il voulait s'y soustraire, découvrir, à tout prix ce détail important dissimulé dans l'imbroglio de ses pensées. Et la lumière jaillit soudain dans son esprit, il trouva ce qu'il cherchait.

Il saisit Trask par le bras.

— La troisième victime, Nelson, il avait dîné, non ? Il venait de quitter le restaurant, et se dirigeait vers sa voiture. Mais on a trouvé un gobelet vide près de son corps. Et une de ces petites boîtes en carton dans lesquelles ils mettent les hot-dogs. Vous vous souvenez ?

— Bien sûr, (Une lueur d'intérêt traversa le visage impassible de Trask.) Continuez.

— Ces deux choses appartenaient au tueur, poursuivit O'Leary. Il a bu et il a mangé à côté de la voiture de Nelson. Puis il a jeté les récipients par terre.

— Ce qui signifie qu'il est bien entré dans le restaurant, en fin de compte, conclut Trask d'une voix dure. Mais vous me dites que vous avez vérifié auprès des serveuses. Par une nuit pareille, elles se

seraient certainement rappelé un type sans chapeau ni manteau.

— Je ne les ai pas toutes interrogées, déclara O'Leary. Il se sentait soudain malade de culpabilité et d'appréhension. J'ai parlé à l'hôtesse. Elle aurait remarqué quelqu'un demandant une table. Puis je suis allé au comptoir, mais je n'ai questionné qu'une des filles de service. J'ai oublié d'en parler à l'autre.

— Comment cela, oublié ? s'enquit sèchement Trask.

— Il s'agit d'une de mes amies, Sheila Leslie. (O'Leary prit une profonde inspiration.) Je me suis intéressé davantage à elle qu'à mon travail, lieutenant. Mais à ce moment-là, je ne courais pas après un assassin. Je recherchais le propriétaire d'une voiture en panne. Bien sûr, ce n'est pas une excuse ...

— Je ne le pense pas, en effet, dit Trask. Mais vous nous avez remis sur la bonne voie. Allons voir cette fille qui lui a servi son café. Lorsque nous saurons à quoi il ressemble, nous transformerons cette sacrée autoroute en un véritable piège à rats. Partons, en route j'appellerai le capitaine Royce.

O'Leary courut vers sa voiture, songeant que le meurtrier avait probablement demandé son café à Sheila ; sans cet acte impulsif, qui leur permettrait peut-être d'obtenir des indices sur lui, il aurait pu passer à travers leur filet comme un nuage de fumée. Mais le patrouilleur se rappela soudain quelque chose qui lui fit étrangement froid au creux de l'estomac ; le tueur avait corrigé sa première erreur en se débarrassant de l'Edsel. Essaierait-il de corriger la seconde ... en se débarrassant du seul témoin capable de l'identifier ?

O'Leary déclencha son gyrophare rouge et son pied écrasa l'accélérateur.

Harry Bogan était assis sur le siège arrière de la voiture d'Alan Perkins, garée près de l'entrée du restoroute Howard Johnson n° 1. Il souriait ; leur demi-tour sur l'autoroute n'avait pas attiré plus d'attention que s'ils avaient paresseusement traversé un village endormi un dimanche après-midi. Il tenait son revolver pointé sur la nuque de Perkins.

— Nous allons attendre qu'une voiture s'arrête près de nous, annonça-t-il. Vous vous souvenez de ce que vous devez dire au conducteur ?

— Oui, je m'en souviens, dit Perkins.

— Vous êtes un brave garçon. Je ne veux pas vous faire de mal ...

Ils étaient assez près du restaurant pour que Bogan puisse apercevoir la fille brune derrière son comptoir. Elle était mince et vive dans son uniforme blanc, sa peau douce caressée par la lumière, ses dents étincelant de temps à autre en sourires vifs. Des sourires dénués de sens, se dit-il, et une bouffée de colère accéléra les battements de son cœur. Un os jeté à un chien affamé, rien de plus. Elle n'allait pas gaspiller de sourire exprimant ses sentiments réels pour les pauvres minables alignés le long du comptoir. Elle garderait cela pour son patrouilleur, l'invitant des yeux et des lèvres à pénétrer dans le cercle égoïste et chaud de son amour.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps. Un petit homme d'âge moyen, portant une veste de cuir, se gara à côté d'eux et descendit de sa voiture.

— Allez-y, dit Bogan en appuyant le canon de son revolver sur la nuque de Perkins.

Le jeune homme abaissa sa vitre et appela l'homme à la veste de cuir.

— Excusez-moi, monsieur ... Pourriez-vous me rendre un service ?

L'homme se retourna, scrutant l'obscurité. L'ombre brouillait le visage de Perkins et dissimulait complètement Bogan. Il approcha d'un pas, penchant légèrement la tête.

— Ma foi, si vous ne demandez pas l'impossible, je veux bien, dit-il d'une voix à l'accent traînant.

— Je voudrais envoyer un message à une serveuse, à l'intérieur du restaurant, poursuivit Perkins. Vous pouvez la voir d'ici — c'est celle qui a les cheveux noirs, derrière le comptoir.

L'homme jeta un regard vers le restaurant, hocha doucement la tête.

— Je la vois. Quel genre de message ?

— Dites-lui seulement que l'agent O'Leary veut lui parler une seconde, et qu'il l'attend à l'extérieur.

Bogan sourit dans le noir ; une mystérieuse confluence d'événements avait œuvré en sa faveur. Le nom du patrouilleur était un cadeau, une chance inestimable, un talisman porte-bonheur.

— L'agent O'Leary, c'est bien ça ? demanda l'homme. D'accord, j'y vais,

comptez sur moi.

Il eut un petit rire et ajouta :

— Un homme qui transmet un message à une jolie fille court parfois de gros risques. J'espère que ça n'est pas le cas !

Perkins le regarda s'éloigner d'un pas décontracté.

— Écoutez-moi, pour l'amour du Ciel ! dit-il à Bogan. Ça ne va pas marcher. Elle aura peur, elle se mettra à crier.

Il tourna la tête avec précaution jusqu'à percevoir l'éclat des lunettes de Bogan.

— Je vous en prie ! Il n'est pas nécessaire que ... que vous blessiez qui que ce soit. Je vous emmènerai où vous voudrez. Vous pourrez vous cacher dans le coffre. Je vous donne ma parole d'honneur ...

— Je n'ai pas besoin de votre aide pour sortir de l'autoroute, répliqua Bogan en riant doucement. Faites exactement ce que je vous ai dit de faire. Quand elle recevra ce message, démarrez et arrêtez-vous devant l'entrée. Laissez le moteur en marche. C'est tout ce dont vous avez à vous soucier. .

Il frappa cruellement la pommette du jeune homme avec son revolver.

— Vous saisissez ?

— D'accord, d'accord, réussit à murmurer Perkins.

Ils virent l'homme à la veste de cuir pénétrer dans le restaurant surpeuplé et se diriger vers le comptoir de nourriture à emporter. Il ôta son chapeau et fit un geste de la main pour attirer l'attention de la fille brune.

Elle sourit et se pencha vers lui afin de l'écouter parler. Puis elle tourna la tête vers le panneau vitré ; l'homme lui avait indiqué cette direction, montrant visiblement d'où venait le message. La fille le gratifia d'un sourire chaleureux, fit rapidement le tour du comptoir et se dirigea vers la porte tournante du restaurant, repoussant de la main une boucle sur son front. Elle s'arrêta un instant pour parler à l'hôtesse qui se tenait près de la caisse. Elle lui demande sans doute la permission de sortir un moment, pensa Bogan. Une jeune fille bien élevée, obéissante et responsable. À présent, elle se dirigeait vers la sortie.

— Allons-y, dit-il.

Perkins effectua une manœuvre de recul, puis roula vers l'entrée du restaurant, marquée d'une interdiction de stationner. La porte tourna dans un étincellement de métal, et la fille apparut sur le trottoir. Un auvent la protégeait de la pluie, mais le vent froid plaqua sur ses jambes minces la jupe de son uniforme blanc.

La voiture s'arrêta. Bogan se pencha et ouvrit la portière avant. La fille s'approcha, scrutant l'intérieur obscur.

— Tu es là, Dan ? demanda-t-elle d'une voix claire.

Bogan jeta un regard par la vitre arrière. Une famille se hâtait vers le restaurant — la mère, le père et quatre gosses. Mais les parents se préoccupaient d'abriter leur progéniture, et ne prêtèrent aucune attention à la voiture arrêtée ni à la fille debout près d'elle.

— J'ai un message de la part de Dan, dit Bogan.

— Quel message ?

Elle avança la tête dans la voiture, s'appuyant du genou contre le siège avant. La famille aux quatre enfants était hors de vue, et lorsqu'elle répéta « Quel message ? », un peu plus sèchement cette fois, Bogan la saisit par le bras et l'attira sur le siège.

— Démarrez ! ordonna-t-il à Perkins, et, avant que la fille puisse crier, il lui braqua son revolver sur le visage.

La voiture fit un bond en avant, et la portière se referma avec un claquement.

Elle ouvrit la bouche pour hurler, sans se soucier du revolver, mais la voix de Perkins lui parvint à travers sa terreur.

— Non, ne faites pas ça ! supplia-t-il. Je vous en prie, obéissez-lui. Il est capable de tirer !

— Tout à fait exact, confirma Bogan, ravi de la réaction du jeune homme. Et maintenant, conduisez-nous dans le parking réservé aux camions.

Il tenait toujours la fille par le bras, et la sentait trembler de tout son corps.

— Que voulez-vous de moi ? articula-t-elle d'une voix blanche.

— Ce que je veux peut attendre. Nous aurons le temps d'en parler plus tard.

La peur qu'il venait de lire dans ses yeux, sur son visage, comblait en lui quelque chose de profond ; il se remémora l'expression de la fille du magasin de meubles quand il lui avait montré le revolver, son visage figé par la panique, ses yeux pleins d'horreur. Une fois, enfant, il avait vu un cheval emprisonné dans une grange en flammes, et les yeux de la fille étaient comme ceux du pauvre cheval, fous et impuissants. Le spectacle de sa peur avait provoqué en lui une excitation presque insupportable.

L'aire de parking réservée aux camions était située à une centaine de mètres au-delà des pompes à essence ; c'était une étendue de béton obscure, de la dimension d'un terrain de football, et les places de parking y étaient délimitées à la peinture blanche. Bogan fit arrêter Perkins tout au bout du parking. La voiture se fonda lentement dans l'obscurité, devint une ombre quasi invisible contre les champs marécageux s'étirant au lointain.

Dans le silence qui s'installa entre eux lorsque Perkins coupa le moteur, Bogan entendit la respiration précipitée de la fille. Il se réjouit intérieurement. Finis, les sourires automatiques, se dit-il. Envolée, l'assurance. À présent, il allait exister réellement à ses yeux.

D'une voix calme, il expliqua aux deux jeunes gens ce qu'il voulait, et ils lui obéirent sans protester, comme des enfants essayant d'apaiser un adulte redoutable aux réactions imprévisibles. Le revolver les effrayait moins que la tension qu'ils devinaient chez Bogan. Leur intuition les avertissait qu'il ne demandait qu'à perdre son sang-froid au premier prétexte venu.

Il les fit sortir de la voiture. Puis, sous la menace, la fille monta derrière et s'étendit à plat ventre sur le plancher. Bogan avait déjà ôté sa cravate et sa ceinture, qu'il remit à Perkins. Celui-ci, de ses doigts tremblants, noua la cravate autour des poignets de la fille, et la ceinture autour de ses chevilles. Quand il se redressa, Bogan inspecta son travail, puis referma la portière.

— Montez devant, ordonna-t-il. Et comme le jeune homme allait s'exécuter, il le frappa lourdement avec la crosse de son revolver, juste au-dessus de l'oreille droite. Perkins trébucha en avant, gémissant de douleur, mais Bogan le rattrapa au moment où il touchait le sol et il le traîna vers le champ qui bordait l'aire de parking. Il fit rouler le corps inerte dans un fossé boueux, et retourna vers la voiture en sifflotant doucement entre ses dents.

La foi en son étoile l'enveloppait comme un baume.

Perkins ne reprendrait pas ses esprits avant des heures, s'il les reprenait jamais, et le seul autre témoin capable de l'identifier gisait, ligoté et impuissant, à l'arrière de sa voiture. Il ne lui restait plus qu'à sortir de l'autoroute, et il savait comment résoudre ce problème.

Il fit démarrer la voiture, emprunta la grande voie courbe menant à l'autoroute, et se mêla aisément à la circulation rapide qui s'écoulait vers le sud. La pluie tombait dru, crépitant sur le béton, et la Ford se perdit au milieu des voitures, telle une brindille tourbillonnante emportée par le flot d'un torrent.

— Ça va comme vous voulez ? s'écria-t-il d'une voix joyeuse. Vous êtes bien installée ?

La fille gisait sur le plancher, les poignets liés derrière le dos, une joue contre le tapis de sol. Elle tremblait de froid et de peur.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien encore, répondit Bogan.

C'était la vérité, mais quand il quitterait l'autoroute, il déciderait de la chose. Il trouverait bien un coin tranquille. Un champ ou le bord d'un ruisseau, un endroit où se reposer tout en bavardant un moment avec elle.

Il lui jeta de nouveau un regard par-dessus son épaule ; sa position, genoux pliés, la forçait à relever les pieds en l'air, et il voyait les semelles de ses petites chaussures blanches, ainsi que la boucle brillante de la ceinture autour de ses chevilles. Tout allait bien pour l'instant.

— Ne vous inquiétez de rien, dit-il en souriant.

Dans le bureau du propriétaire du restoroute Howard-Johnson n° 1, Trask et O'Leary questionnait l'homme à la veste de cuir qui avait délivré le message à Sheila Leslie. Ils avaient vérifié son identité, savaient que c'était un citoyen responsable, un père de famille travaillant pour une compagnie de construction de Philadelphie. Dans son portefeuille, il y avait une carte de crédit, des photographies de sa femme et de ses enfants. L'homme était assis sur une chaise à dossier droit. Il avait environ cinquante ans, des cheveux clairsemés, des mains alourdies par le travail ; il portait un blue-jean, et une chemise

de lainage sous sa veste de cuir.

— Eh bien, comme je vous l'ai déjà expliqué, déclara-t-il en clignant nerveusement des yeux, ce type m'a appelé et demandé poliment de lui rendre un service. Il conduisait une voiture de marque courante, mais je ne me souviens plus exactement laquelle. En tout cas, elle n'était pas neuve et sa couleur était foncée. Il m'a prié d'aller dire à cette fille que l'agent O'Leary voulait lui parler.

O'Leary ferma les yeux et se passa la main sur le visage. Sheila avait disparu, enlevée par un tueur, et c'était sa faute. Il n'avait pas fait son travail ; au lieu de lui poser des questions pertinentes, il avait rougi et balbutié comme un imbécile, incapable de maîtriser les sentiments qu'il éprouvait à son égard.

— Donc, je suis entré dans le restaurant et je suis allé la voir, poursuivit l'homme. Elle m'a fait un joli sourire, m'a remercié, et elle est sortie. Je me suis assis à une table pour dîner, et c'est là que vous m'avez trouvé.

Une des serveuses s'était souvenue que quelqu'un avait abordé Sheila juste avant sa disparition ; Trask et O'Leary avaient demandé le silence dans le restaurant, et quand ils avaient expliqué ce qu'ils voulaient, l'homme à la veste de cuir s'était levé maladroitement.

— Je ne pensais pas avoir fait quelque chose de mal, reprit ce dernier, ses yeux allant de Trask à O'Leary. Je me suis seulement montré serviable.

— Vous êtes sûr qu'il a prononcé mon nom ? demanda sèchement O'Leary.

— Oui, j'en suis absolument certain.

— Et vous dites que cet homme était jeune ? intervint Trask.

— D'après ce que j'ai pu voir, oui.

— Et qu'il était seul dans la voiture ?

— Je ne saurais l'affirmer. Il semblait y avoir une ombre derrière lui, mais je ne distinguais rien dans le noir.

L'homme hésita, puis ajouta :

— Ce jeune type avait l'air bizarre, il parlait vite, comme s'il répétait quelque chose qu'il avait appris par cœur.

O'Leary s'obligea à réfléchir, faisant les cent pas dans le petit bureau, sous la, lumière du plafonnier qui accentuait sa pâleur. L'émotion se déchaînait en lui, émuissant son jugement. Il réussit à se contrôler au prix d'un effort conscient. Une fois encore, la conduite du tueur suggérait un certain mépris du temps ; à deux reprises, il aurait pu sortir de l'autoroute, d'abord au volant de l'Edsel blanche, ensuite dans la voiture dont il s'était emparé pour kidnapper Sheila. Mais il n'avait pas saisi ces occasions. Cela pouvait signifier qu'il avait son plan pour sortir de l'autoroute, qu'il avait trouvé une fissure dans les défenses de celle-ci. Mais comment expliquer qu'il se soit servi du nom d'O'Leary pour attirer Sheila ? Comment connaissait-il ce nom ? C'est alors qu'O'Leary se rappela l'information apparemment sans rapport glanée auprès d'un des pompistes du restoroute Howard Johnson n° 2. Quelqu'un avait fait un commentaire sur sa façon de conduire, et le pompiste lui avait répondu en mentionnant son, nom. O'Leary fit part de ce détail à Trask dès que celui-ci eut fini de questionner l'homme à la veste de cuir, l'autorisant à rentrer chez lui. Trask jura doucement entre ses dents.

— Nous allons y retourner, dit-il. Il nous faut trouver un indice, et vite.

— Il a la fille dans sa voiture, répliqua O'Leary. C'est un indice, non ? Nous devrions fouiller chaque saleté de voiture sur cette autoroute.

Trask se détourna, gêné par l'expression qu'il venait de surprendre sur le visage du grand patrouilleur. Il désigna d'un geste impatient les flots de la circulation que l'on apercevait à travers les fenêtres.

— Il y a vingt-cinq ou trente mille voitures en train de rouler là-dehors cette nuit. Des docteurs appelés d'urgence, des femmes enceintes, des hommes d'affaires qui s'en vont prendre une correspondance d'avion ou de train, des parents se précipitant au chevet de leur enfant malade. Pouvons-nous paralyser toute cette circulation ? Où trouverions-nous suffisamment d'hommes pour fouiller les voitures ? En l'espace de quelques minutes, l'autoroute ne serait plus qu'un immense embouteillage. Nous bloquerions les allées et venues de voyageurs provenant de trois États. Peut-être pourrions-nous arrêter des voitures d'un certain type — comme nous avons arrêté cette Edsel. Ou repérer les hommes répondant plus ou moins au vague signalement que nous avons. Mais nous ne pouvons embêter tous ces gens sans un motif sérieux, Dan. Retournons plutôt au restoroute n° 2. Peut-être que ce pompiste nous fournira l'indice que nous cherchons.

O'Leary parcourut les vingt kilomètres de trajet en huit minutes,

faisant hurler sa sirène. Le pompiste auquel il avait parlé un peu plus tôt, un jeune homme aux cheveux roux et au teint avivé par le vent, se souvenait encore de l'incident.

— Je venais de sortir de la station. L'homme a dit que vous aviez l'air drôlement pressé, ou quelque chose comme ça. Je lui ai répondu que vous conduisiez ce tas de ferraille mieux que personne, c'est tout.

— Avez-vous prononcé mon nom ? demanda O'Leary.

— Bien sûr. Je croyais vous l'avoir dit. J'ai parlé du patrouilleur O'Leary, ou peut-être de Dan O'Leary ; en tout cas, je suis sûr d'avoir mentionné votre nom.

— À quoi ressemblait l'homme ?

— Il était assez dissimulé dans l'ombre. Je lui ai seulement jeté un regard par-dessus mon épaule. Je dirais qu'il était plutôt grand ... et portait des lunettes. Je les ai vues briller quand il a tourné la tête.

Un grand type porteur de lunettes, songea O'Leary avec désespoir, un signalement pouvant s'appliquer à la moitié des conducteurs sur l'autoroute cette nuit. Il interrogea ensuite les autres pompistes, n'en tirant rien de plus. Aucun d'eux n'avait remarqué quoi que ce fût d'inhabituel autour des pompes.

O'Leary regagna sa voiture de patrouille et appela le sergent Tonelli, au Quartier général. Il lui rapporta ce qu'il venait d'apprendre, et son cœur se serra quand il répéta sa maigre description du tueur — un grand type avec des lunettes. Il aurait pu aussi bien préciser qu'il était nanti de bras et de jambes ...

— Noté, dit Tonelli de sa voix dure et impersonnelle. À présent, foncez vers le sud, O'Leary. Présentez-vous au sergent Brannon, à l'échangeur cinq. Il vous donnera des ordres. Vous devez accompagner le convoi présidentiel.

O'Leary se sentit envahir par un amer sentiment de culpabilité et de désespoir. Il n'était pas inclus dans les dispositifs mis en œuvre pour retrouver le tueur. Il n'aurait même pas la maigre consolation d'essayer de sauver Sheila. Sa main se crispa sur le volant.

— Un petit instant, sergent. Avez-vous remarqué que le tueur n'a pas du tout l'air pressé de quitter l'autoroute ?

La question était imprévue, mais le sergent Tonelli ne montra aucune surprise.

— Nous l'avons remarqué, Dan, répondit-il tranquillement. Mais nous ne savons pas encore ce que ça peut vouloir dire. En attendant, mettez-vous en route.

— Compris ! lança O'Leary. Et il redémarra en direction de l'autoroute, conscient de son impuissance face au tueur anonyme, il avait de plus en plus peur pour Sheila et se sentait terriblement malheureux.

Sheila s'efforçait de maîtriser sa peur, qui lui rappelait par son intensité une de ses frayeurs d'enfant : lorsqu'elle était petite, son frère et des amis l'avaient enfermée dans un coffre au cours d'un jeu, et l'y avaient oubliée. Après cela, pendant des années, elle avait toujours peur d'étouffer si elle nageait sous l'eau ou si le dentiste lui introduisait un tampon de coton dans la bouche. Même la légère pression d'un médaillon sur sa gorge suffisait à lui donner des palpitations. Mais elle avait fini par avoir raison de cette hantise en l'analysant froidement, avec bon sens, en refusant de se laisser anéantir par ces craintes morbides.

À présent, gisant à l'arrière de la voiture de Bogan, elle tentait de soumettre ses nerfs tendus à la même thérapie. Pour le moment, rien de grave ne lui était arrivé ; son corps était engourdi, elle avait froid, et la poussière du tapis de sol faisait pleurer ses yeux, mais c'était tout. Elle savait qu'elle ne risquait rien tant qu'ils rouleraient sur l'autoroute, après, elle serait complètement à la merci du conducteur. Il pourrait l'emmener n'importe où, faire d'elle ce qu'il voudrait. Elle envisageait cette perspective avec lucidité et en tirait la conclusion qu'elle devait s'échapper avant qu'il n'emprunte une sortie quelconque. Il fallait l'amener à s'arrêter. Dan lui avait dit que lorsqu'un véhicule était immobilisé sur l'autoroute, la police venait aussitôt voir ce qui provoquait l'arrêt.

Elle se rappela comme elle avait été amusée par l'exposé de Dan — pour ne pas dire irritée devant son enthousiasme — sur les diverses pratiques de la police de l'autoroute. La situation lui parut d'une ironie atroce, et elle résolut de chasser Dan' O'Leary de ses pensées. Cela la ferait inévitablement pleurer, et ce n'était pas le moment de se laisser aller à la sensiblerie.

Elle penserait à lui plus tard ; à sa démarche virile, sa haute stature, ses grandes mains nettes, et cette façon qu'il avait de comprendre une plaisanterie juste une seconde après elle et de sourire alors d'un air penaud, comme pour s'excuser.

Pour le moment, il fallait amener ce fou à s'arrêter.

— S'il vous plaît ..., dit-elle d'une voix faible. Je sens que je vais être malade. J'ai la nausée.

— Vraiment? Désolé. Mais nous n'en avons plus pour longtemps maintenant.

Bogan consulta sa montre, en croisant une borne numérotée. Il était légèrement en retard, la pluie lui avait fait perdre du temps. Mais il n'y avait pas de quoi s'affoler. Tout en conduisant, il étudiait le reflet fuyant de son visage sur le pare-brise embué. Les gouttes de pluie brouillaient ses traits à intervalles réguliers, puis ceux-ci renaissaient à travers le mouvement des essuie-glaces chaque fois qu'une voiture surgissait en sens inverse. Ces apparitions successives avaient quelque chose de fascinant.

— S'il vous plaît ! insista Sheila. Je suis gelée. Le sang ne circule plus dans mes bras et mes jambes. Je vous en prie, arrêtez-vous et détachez mes chevilles.

— Vous êtes la petite amie du patrouilleur O'Leary, dit-il hors de propos. Je le sais. J'ai vu comment vous lui souriez. Est-ce que vous allez l'épouser ?

Tout en parlant, il souriait lui-même à l'apparition de son visage dans le pare-brise.

— Est-ce que vous allez l'épouser ? répéta-t-il. Répondez-moi !

Elle resta silencieuse, le changement de ton fit courir un frisson glacial à travers son corps engourdi. Elle tenta de deviner ses pensées, de se faire quelque idée de ses besoins et de ses impulsions, mais c'était aussi difficile que d'essayer d'assembler un puzzle les yeux fermés.

— Je n'en suis pas sûre, déclara-t-elle enfin.

— Oh, vous n'en êtes pas sûre ! fit-il en l'imitant sur un ton haut perché.

La sale petite menteuse. Ils allaient se marier pour de bon, et acheter une petite maison dont ils baisseraient tous les stores pour que personne ne puisse les voir. Et ils resteraient enfermés dans leur petit cercle de plaisir, à l'écart du monde extérieur.

Il se remémora comment les choses s'étaient passées dans son propre foyer : son enfance, les longues nuits qui n'appartenaient qu'à ses

parents, et finalement son bonheur, son soulagement coupable à la mort de son père. Quand il n'avait plus eu que sa mère et son frère, la vie était devenue agréable. Sa mère leur préparait des gâteaux et leur racontait des histoires. Cela avait continué longtemps, des années, jusqu'à ce que son frère amène une fille à la maison. Bogan l'avait mis en garde contre la chose terrible qu'il s'appropriait à faire, mais son frère s'était marié quand même, le laissant seul avec sa mère, et cela avait été la période la plus heureuse de toutes. Il travaillait comme veilleur de nuit parce que ses yeux faibles craignaient le soleil. Sa mère obscurcissait l'appartement dans la journée, tous deux regardaient la télévision, elle lui préparait ses repas et prenait soin de ses vêtements. Quand elle était morte, il avait demandé à son frère la permission de venir s'installer chez lui, mais son frère n'avait pu accepter, car il avait eu des enfants entre-temps. C'était à ce moment que Bogan avait pris le petit appartement dans la Troisième avenue, et qu'il avait commencé à surveiller le couple du magasin d'en face ...

Bogan secoua vivement la tête ; il ne devait pas se laisser distraire par ce cortège de pensées qui semblaient clignoter dans la tranquille obscurité de son esprit. Il entendit la fille supplier de nouveau :

— Je vous en prie ! Les gaz d'échappement s'insinuent à travers le plancher. Je ne peux plus respirer !

— Je vais baisser la vitre, concéda-t-il. Mais je n'ai aucunement l'intention de m'arrêter, alors vous feriez aussi bien de cesser vos simagrées.

Sheila sentit une bouffée d'air humide envelopper son corps glacé. Elle éprouva soudain un sentiment proche de la panique ; ce qui amusait cet homme, ce qui l'excitait, c'était jouer avec elle, jouir de son impuissance. Si elle ne réussissait pas à le faire s'arrêter, elle perdrait tout espoir — à moins qu'une voiture de patrouille ne s'en mêle. Mais la police ne devait avoir aucun moyen de l'identifier. Sans quoi il n'aurait pas conduit avec tant d'assurance. Comment attirer l'attention de la police ? Sur elle-même ou sur la voiture, peu importait.

Elle se mit à tirer sur la cravate qui lui liait les poignets, se tordant les mains jusqu'à en avoir la peau écorchée, exerçant toute sa force contre le tissu de soie. Le jeune Perkins n'avait pas accompli un travail très efficace, et elle l'en bénit. Peut-être lui avait-il délibérément accordé cette chance. Les nœuds n'étaient pas serrés, et ses efforts aboutirent à un relâchement de quelques précieux centimètres. C'était presque assez, car elle avait de petites mains. Elle essaya encore, agitant ses poignets désespérément jusqu'à sentir le tissu glisser de nouveau. Cela

suffisait. Elle libéra ses mains et les ramena sur sa bouche pour étouffer le souffle saccadé de sa respiration.

Et maintenant, que pouvait-elle faire d'autre ? Déverrouiller la porte arrière sans doute, mais l'ouvrir contre le sens du vent lui était presque impossible dans sa position. Et cela ne servirait à rien, à moins qu'elle n'ait l'intention de se jeter sur la route. Cette pensée en amena instantanément une autre — à défaut d'elle-même, que pouvait-elle jeter hors de la voiture ? En utilisant la fenêtre ouverte près du siège du conducteur ?

La cravate de soie froissée qui avait attaché ses poignets n'attirerait probablement l'attention de personne. Elle palpa avec précaution le plancher de la voiture, mais ne trouva qu'un journal plié et ce qui semblait être un paquet de cigarettes vides. Rien de ce côté-là. Il fallait que ce fût quelque chose se rattachant à elle, permettant de l'identifier

...

Elle pensa ôter un de ses souliers, mais après un effort douloureux, réalisa que ce n'était pas possible. En arquant le dos, elle arrivait à agripper ses chevilles mais, dans cette posture, elle était incapable de déboucler la ceinture ou de défaire les lacets de ses souliers. Elle ne pouvait pas davantage prendre le risque de se retourner et de s'asseoir. Son ravisseur percevrait sûrement le mouvement dans le rétroviseur. Mais la pensée de ses souliers la poussa à se livrer à un inventaire personnel. Bague, petit peigné, un ruban dans ses cheveux, un crayon attaché à la poche de son uniforme. C'était tout, et aucun de ces objets n'avait de signification spéciale. Ils ne diraient rien à quiconque les trouverait.

— Vous avez eu assez d'air comme ça ! dit Bogan. Et il se mit à remonter la vitre de sa fenêtre.

— Non, je vous en prie !

Le cœur de Sheila battait à se rompre ; elle venait de penser à son tablier, le tablier court et amidonné portant le nom « Howard Johnson » brodé en rouge au-dessus de sa poche unique.

— De grâce, j'étouffe !

La terreur qui perçait dans sa voix était authentique ; s'il fermait cette fenêtre, sa seule chance s'évanouissait.

— D'accord, d'accord, fit-il en baissant de nouveau la vitre. Nous ne voulons pas vous voir suffoquer. Nous voulons vous conserver

appétissante et en bonne santé pour votre beau patrouilleur. Si vous mouriez étouffée, vous ne seriez pas jolie à regarder.

III

Elle défit rapidement le nœud qui lui ceignait le tablier autour de la taille, ôta celui-ci, et se souleva avec précaution sur un coude pour regarder la fenêtre à la glace baissée, tout en ayant soin de garder la tête au-dessous du niveau du siège avant. Impossible, se dit-elle avec désespoir ; l'épaule massive du conducteur lui masquait complètement le secteur de la fenêtre ouverte. Si elle essayait de jeter le tablier au-dehors, l'homme sentirait le frôlement de sa main, et devinerait qu'elle bougeait derrière son dos.

— Je suis un peu en retard, dit-il soudain. Je vais être obligé d'accélérer. Mais ne vous inquiétez pas, je ne me ferai pas prendre pour excès de vitesse !

La voiture effectua un brusque écart sur la gauche, changea de voie, et au même moment, la tête et les épaules du conducteur s'éloignèrent de son champ de vision. Il s'était penché contre le pare-brise afin de voir plus clairement tandis qu'il doublait une voiture. Une seconde plus tard, elle le vit reprendre sa position coutumière ...

Elle murmura une prière silencieuse. En se penchant, il avait dégagé l'accès à la fenêtre ouverte. S'il doublait un autre véhicule, sans doute recommencerait-il ce manège. Elle roula le tablier en boule dans sa main droite, et leva le bras avec précaution. Il lui faudrait tenter sa chance à la première occasion, jeter le tablier par la fenêtre, et prier pour ne pas effleurer son épaule.

Ils roulèrent pendant plusieurs minutes sur la voie médiane.

— Assez d'air comme ça ! aboya-t-il soudain. Dès que j'aurai dépassé ce camion, je remonte la glace et la laisse remontée. Pourquoi me soucieraient-ils de votre confort ? Vous souciez-vous de moi ? Éprouvez-vous la moindre sympathie pour moi ?

La voiture tangua de nouveau vers la gauche et gagna de la vitesse, ses pneus crissant sur le béton mouillé. Sheila compta lentement jusqu'à trois, essayant de contrôler la peur paralysante qui lui envahissait le corps. C'est le moment, pensa-t-elle, mais elle ne put forcer sa main à

bouger. Elle se mordit cruellement la lèvre inférieure et, tandis que la voiture se redressait sur la voie médiane, elle se répéta « c'est le moment ! » dans un petit murmure désespéré.

Elle projeta sa main vers la fenêtre, terrifiée à l'idée de frôler l'homme, mais elle ne sentit que le vent glacé contre ses doigts. Un repli du tablier fit entendre un léger bruissement. Elle le tenait entre le pouce et l'index, le sentait se gonfler et s'agiter par saccades. Alors elle le lâcha, et comme elle ramenait sa main en arrière, Bogan se cala sur son siège, si bien qu'elle effleura le tissu de sa veste.

Mais il ne sembla rien remarquer.

— Si vous voulez suffoquer, allez-y, dit-il en remontant complètement la vitre. Je m'en fous.

Il y avait maintenant une note vengeresse dans sa voix :

— Je me fous que votre visage devienne tout noir et que vos poumons éclatent.

Il tourna rageusement le bouton de la radio.

Elle resta absolument immobile, épuisée par la peur et la tension nerveuse, une main plaquée sur sa bouche pour étouffer un sanglot.

Le voyageur de commerce nommé Harry Mills jura longuement, rageusement, tandis que sa voiture effectuait un bruyant tête-à-queue et dérapait vers le bas-côté de l'autoroute. Sa femme, Muriel, était en larmes, elle murmura d'une voix tremblante :

— On a failli se tuer, Harry !

Harry Mills lui jeta un regard furieux.

— Bien sûr ! s'écria-t-il. Je ne voyais plus la route. Ce machin est venu se plaquer contre les essuie-glaces. Je vais porter plainte !

Il descendit de sa voiture, le visage rouge de colère, et alla inspecter le pare-brise.

— Un flic va bien s'arrêter, continu a-t-il en relevant le col de son manteau. Enfin, on est vivants, chérie. On peut dire qu'on a eu de la chance !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle de la même voix effrayée.

Qu'est-ce que ces imbéciles ont jeté par la portière ?

— Ben, c'est encore tout emmêlé dans l'essuie-glace ...

Il entreprit de dégager le vêtement trempé qui s'était envolé de la voiture qui le précédait pour venir obstruer son pare-brise. Il l'éjala sur le capot.

— Ça par exemple ! fit-il en repoussant légèrement son chapeau.

Le gyrophare rouge d'une voiture de patrouille fonçait déjà sur lui, évoluant de façon experte entre les files de la circulation. Il était 21 h 45.

Au Quartier général, en compagnie du sergent Tonelli et du lieutenant Trask, le capitaine Royce étudiait la grande carte de l'autoroute couvrant une paroi de son bureau. On n'avait repéré aucune trace du tueur au cours des dernières quarante-cinq minutes. Le capitaine Royce savait que l'homme avait quitté le restoroute Howard Johnson n° 1 vers 20 h 50, emmenant la fille avec lui. Quarante-cinq minutes, cela représentait soixante-dix kilomètres au moins, et en soixante-dix kilomètres, le tueur avait eu l'occasion de quitter l'autoroute n'importe où entre l'échangeur 12 et l'échangeur 5. Toutes ces sorties étaient sous surveillance, bien sûr ; une perquisition générale des voitures n'était pas possible, mais on s'intéressait de très près aux Ford, Plymouth et Chevrolet, en particulier celles qui étaient conduites par des hommes corpulents portant des lunettes. Le tueur pouvait s'être échappé, mais Royce était à peu près convaincu qu'il se trouvait toujours sur l'autoroute.

Le sergent Tonelli vérifia l'heure à sa montre. Dans deux minutes, le convoi présidentiel allait pénétrer sur l'autoroute par l'échangeur 5. Il s'éclaircit la gorge.

— Les reporters sont toujours dehors, capitaine, dit-il.

— Grand bien leur fasse, répondit Royce.

Les journalistes, les reporters de TV et de radio, avaient afflué au Quartier général pendant la dernière heure. Royce les savait capables de lui faire passer un mauvais quart d'heure s'il ne leur révélait pas ce qui se passait, et quelle stratégie avait été adoptée pour piéger le tueur, mais il était prêt à les affronter. Tous les patrouilleurs disponibles avaient été dépêchés sur l'autoroute au volant de toute voiture officielle ou banalisée en bon état de marche. Trois équipes

spéciales patrouillaient à trente kilomètres d'intervalle, prêtes à converger vers le même endroit en cas d'alarme, avec armes à feu et gaz lacrymogènes. Le lieutenant Biersby, au centre de communications, avait alerté les postes de police à quatre-vingts kilomètres à la ronde. Enfin, à la demande de Royce, on avait remplacé les employés civils du péage par un effectif spécial de la police d'État.

Si un reporter, mis au courant de ces dispositions, téléphonait à une station-radio ou TV, l'information serait diffusée quelques minutes plus tard. Et cela pourrait avoir un résultat très positif, songeait Royce. Les auditeurs hocheraient la tête avec satisfaction, et se diraient que les flics accomplissaient du bon boulot, après tout. Cela risquait même d'atténuer un peu leur indignation la prochaine fois qu'ils se verraient infliger une contravention pour excès de vitesse. Mais aux avantages d'une bonne presse, Royce opposait un fait très important — la tueur disposait peut-être d'une radio dans sa voiture, et les détails des plans mis en œuvre pour le piéger ne manqueraient pas de l'intéresser.

Une sonnerie retentit dans le bureau du dispatcher, et l'on entendit les craquements de la radio mêlés à une voix lointaine. Le dispatcher tourna la tête vers Royce qui avait aussitôt gagné le seuil faisant communiquer les deux pièces.

— Capitaine, l'échangeur 5 au rapport, annonça-t-il. Le Président est sur l'autoroute. Le convoi officiel se compose de huit voitures, sans compter nos patrouilles à l'avant et à l'arrière. Ils roulent sur la voie de droite, à environ quatre-vingt-dix à l'heure.

— Les autres patrouilles sont-elles en place ? s'enquit Royce.

— Oui, monsieur.

Royce hocha la tête et retourna se poster devant la carte. Il pouvait visualiser la progression du convoi, et connaissait la densité du trafic environnant. Les conditions atmosphériques n'étaient guère favorables à la circulation sur cette partie de l'autoroute ; le béton détrempé par la pluie devenait glissant, et les voitures ralentissaient alors prudemment.

— Capitaine Royce ! appela de nouveau l'opérateur d'une voix hésitante. Voulez-vous venir, monsieur ?

Royce se précipita dans l'autre pièce à grandes enjambées, Tonelli et Trask sur ses talons.

— La voiture seize au rapport, monsieur. Le patrouilleur vient d'appréhender une voiture arrêtée. Son conducteur a failli avoir un accident parce qu'un tablier portant l'inscription « Howard Johnson » est venu obstruer son pare-brise. Le tablier s'est envolé d'une Ford qui roulait devant lui. Une Ford cinquante-deux, immatriculée à New York. Sa femme a pu repérer les trois derniers chiffres de la plaque minéralogique : six quatre deux.

— À quel endroit était-ce ?

— Près de la borne 54. Cela s'est produit voici deux minutes environ.

Royce effectua un rapide calcul ; la Ford 52 avait ces deux minutes d'avance, en plus du temps qu'il avait fallu à l'automobiliste pour attirer l'attention d'une voiture de patrouille. Un total approximatif de cinq minutes ; ce qui permettait de la situer près de la borne 50 et de l'échangeur 5 ...

— Quelle est la patrouille la plus proche de la borne 50 ? demanda-t-il.

— O'Leary, patrouille 21. Il suit le convoi du Président à deux cents mètres.

Au moment où O'Leary reçut ses ordres du dispatcher, il roulait sur la voie médiane, en direction du sud, et venait de croiser la borne 48. Le convoi présidentiel se déplaçait paisiblement à quelques centaines de mètres devant lui, sur la voie de droite ; il pouvait voir le gyrophare de la voiture de patrouille de queue rougeoyer dans le noir.

O'Leary se redressa sur son siège, serrant ses grandes mains sur le volant. Il répéta les trois chiffres que le régulateur lui avait communiqués, cria « Noté ! », et remit le combiné en place. Son cœur battait d'excitation. Au cours des cinq dernières minutes, il s'était peu à peu rapproché du convoi présidentiel, et il était quasi certain de n'avoir pas dépassé une Ford 52. Ce qui signifiait que le tueur était devant lui, quelque part entre sa voiture et le convoi. Après un coup d'œil dans son rétroviseur, O'Leary obliqua sur la voie de gauche, manœuvrant en douceur son puissant véhicule comme si celui-ci était une extension de son corps. Il doubla trois voitures à toute allure, vérifiant au passage leur numéro d'immatriculation, revint sur la voie médiane, inspecta les voitures qui se trouvaient devant lui et à sa droite, les doubla de nouveau. La pluie rendait son travail difficile, mais il effectuait ces mouvements avec précision, quittant et regagnant habilement sa file de circulation.

Ce fut à la borne 43 qu'il entra en contact avec la Ford ; celle-ci roulait sur la voie médiane, à cinquante mètres derrière le convoi présidentiel. O'Leary ralentit discrètement et saisit son radiotéléphone.

— O'Leary, 21 ! aboya-t-il. Je l'ai. Borne 43 sud, voie médiane.

— Ne quittez pas, répondit la voix du sergent Tonelli. Je vous passe le capitaine.

— O'Leary, intervint vivement le capitaine Royce, avez-vous pu repérer le conducteur ?

— Non, monsieur. Je suis à trois ou quatre voitures derrière lui.

— Aucun signe de la fille ?

— Non, monsieur.

— Doublez-le. À partir de maintenant, nous allons le suivre avec des voitures banalisées.

— OK !

O'Leary allait s'engager sur la voie de gauche quand il vit soudain la Ford prendre de la vitesse, et entreprendre de dépasser le convoi présidentiel. Les huit voitures du convoi roulaient à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, avec un intervalle de cinq mètres entre chacune d'elles.

— Seigneur ! murmura O'Leary.

La Ford, se déplaçant sur la voie médiane, obliquait lentement vers un intervalle séparant deux voitures du convoi. Il saisit son radiotéléphone et cria :

— Tonelli, il essaie de s'insérer dans le convoi !

C'était un plan désespéré, mais non dénué d'inspiration ; en réussissant à s'intercaler entre deux voitures faisant partie de la suite présidentielle, la Ford avait une chance de n'être pas remarquée. Le tueur s'assurait ainsi qu'il sortirait librement de l'autoroute, il n'était pas question d'arrêter le convoi présidentiel à une barrière de péage : on ferait signe de passer en s'inclinant avec déférence.

La voix du capitaine Royce se mit à tonner dans le micro d'O'Leary. Celui-ci l'entendit communiquer aux patrouilles 30 et 40 la localisation et le numéro minéralogique de la Ford, leur ordonner de l'intercepter, de la faire ralentir, de l'empêcher de pénétrer dans le

convoi.

Puis il s'adressa à O'Leary.

— Roulez à côté de lui. Il n'essaiera rien tant que vous êtes là. Dès que les patrouilles 30 et 40 seront à leur place, dépassez-le de quelques centaines de mètres. Et, pour l'amour du ciel, faites attention ! Nous ne pouvons pas nous permettre un accident, ni une fusillade !

— Compris ! dit O'Leary.

Il s'élança sur la voie de gauche. En approchant de la Ford, il aperçut son conducteur penché sur le volant, mais la pluie ne lui permit guère de distinguer ses traits ; son regard enregistra une carrure massive, un reflet de lunettes, rien de plus. Il ralentit afin de rouler à la même vitesse que la Ford. Sur la voie de droite, le convoi présidentiel continuait de progresser en toute sérénité, précédé et suivi par des voitures de police. O'Leary remarqua que la Ford ralentissait légèrement, le conducteur l'avait probablement repéré et avait différé son initiative. Dans son rétroviseur, il vit une paire de phares arriver sur lui à travers la pluie, perçant vivement l'obscurité.

Il s'agissait sans doute de la première des patrouilles banalisées. O'Leary dépassa la Ford de la longueur d'une voiture, puis d'une autre, laissant au patrouilleur qui accélérait derrière lui assez d'espace pour se placer devant le tueur.

Sheila devait être couchée sur le plancher de la Ford, et il était déchirant pour O'Leary de devoir ainsi s'en éloigner, mais il savait que la police de l'autoroute n'avait que faire des héros impulsifs. Ses années d'entraînement et de discipline l'avaient assez marqué pour tempérer toute tentative individuelle. Si Sheila était vraiment dans cette voiture, sa meilleure chance de salut reposait entièrement sur le travail d'équipe de la police. Si elle était dans cette voiture ... Cette pensée l'affolait. Le tueur pouvait l'avoir assommée, ou tuée ; il pouvait avoir jeté son corps dans les champs le long de l'autoroute. S'arrêter et se débarrasser de sa victime ne lui aurait pris que quelques secondes ; en si peu de temps, il ne courait pas le risque d'être remarqué par une patrouille.

O'Leary appuya sur l'accélérateur et s'élança en avant du convoi, ce faisant, il vit dans son rétroviseur qu'une fourgonnette noire était venue se placer doucement devant la Ford.

Harry Bogan pesta contre sa malchance, maudissant la pluie qui tombait en fines zébrures d'argent dans la clarté de ses phares. Il se pencha en avant et, avec la paume de sa main, essuya le pare-brise.

Quelques minutes auparavant, il avait été au comble de la bonne humeur. Son plan ne pouvait que marcher ; les intervalles entre les voitures du convoi étaient larges, et la pluie fine constituait un écran idéal pour la manœuvre qu'il se proposait d'effectuer. Il était au courant du voyage du Président par les journaux. Il savait que celui-ci devait, au cours d'une cérémonie nocturne, inaugurer un hôpital pour anciens combattants à Plankton, près de l'échangeur n° 5, et retournerait à Washington aussitôt après.

À l'approche de l'échangeur n° 5, Bogan avait capté une émission radio émanant de la station locale de Plankton, émission qui lui avait confirmé l'exactitude de ses calculs. On interviewait le maire ; celui-ci parlait de l'honneur que constituait pour son village la visite présidentielle, du message inspiré que le Président avait adressé non seulement à Plankton mais à la nation entière. Bogan avait écouté intensément, irrité par les grands mots et la voix pompeuse résonnant dans sa voiture. Le maire avait conclu :

— Bien qu'il ne nous ait quitté que depuis quelques instants, il nous manque déjà beaucoup, et nos cœurs lui souhaitent un bon voyage de retour.

C'était tout ce que Bogan avait besoin de savoir — le moment exact où le Président avait quitté Plankton. Jusqu'alors, il s'était contenté d'une hypothèse ; présent, il avait une certitude.

Mais au moment de passer à l'action, une voiture de police s'était mise à rouler à côté de lui avec insistance, de quoi le rendre malade de nervosité. Et quand elle l'avait finalement doublé, un fou conduisant une fourgonnette noire était venue boucher la voie devant lui, l'obligeant à ralentir à soixante kilomètres à l'heure, et ignorant complètement ses coups de klaxon furieux.

Le convoi présidentiel avait fini par le distancer, le gyrophare rouge de la voiture de patrouille de queue s'évanouissant dans l'obscurité ; la fourgonnette noire avait alors obliqué tranquillement sur la voie de droite pour le laisser passer. Et maintenant, un autre idiot lui barrait le chemin, un homme au volant d'une petite camionnette, lequel semblait saoul ou bien résolu au suicide car il zigzaguait dangereusement, empêchant toute tentative de dépassement.

Bogan ne se sentait plus porté par la grisante sensation de la réussite.

Tout devenait déconcertant, comme la rupture avec son frère et les longues années d'amères déceptions qui avaient suivi. Il ne semblait y avoir ni rime ni raison à ce qui lui arrivait maintenant, si ce n'était le sentiment d'avoir été floué quelque part et de vouloir rendre coup pour coup à ses tourmenteurs. Tout le monde voulait lui faire du mal, le détruire ... Eh bien ! ils allaient trouver à qui parler !

Il s'adressa durement à la fille derrière lui.

— Vous pensez vous marier avec ce grand patrouilleur, n'est-ce pas ? Vous vous imaginez que je vais vous remettre saine et sauve entre ses mains, pour qu'il puisse vous peloter ? Est-ce ça que vous espérez ?

Sheila était étendue sur le flanc, s'étant aperçue que dans cette position, elle pouvait atteindre la boucle de la ceinture qui liait ses chevilles.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle.

Cette question ne tendait qu'à essayer de détourner l'homme de cette fixation qu'il semblait faire sur Dan et elle. Sheila ne pouvait endurer l'excitation morbide, le sous-entendu obscène de ses insinuations.

— Vous saurez où je vous emmène quand vous y serez, répondit-il. .

Elle avait perdu tout espoir que quelqu'un découvrit son tablier. Elle l'imaginait fripé sur l'autoroute, écrasé par des milliers de pneus qui le transformaient en quelque chose d'inidentifiable ... La seule chance qui lui restait, à présent, c'était lorsque l'homme s'arrêterait au péage d'une des sorties ... S'il ne s'était pas alors encore aperçu qu'elle avait libéré ses mains, elle ouvrirait la portière et se jetterait hors de la voiture. Bien sûr, il tirerait sur elle, mais la façon dont il lui avait parlé et le ton de sa voix ne laissaient aucun doute à Sheila : de toute façon, il comptait la tuer. Alors, elle préférait choisir sa façon de mourir, et recevoir ainsi une balle mortelle lui semblait de beaucoup préférable à se retrouver seule avec lui dans l'anonyme obscurité s'étendant au-delà de l'autoroute.

Bogan retrouva soudain sa bonne humeur. La camionnette s'était écartée de son chemin. Il n'avait pas perdu plus de quelques minutes. Le convoi présidentiel roulait à la vitesse légale, sans doute à trois ou quatre kilomètres en avant de lui. Il pouvait encore le rattraper. Il appuya sur l'accélérateur.

Au Quartier général, on établissait un plan de bataille. Sur la carte de

l'autoroute, le sergent Tonelli avait marqué d'une punaise rouge la position du tueur, et d'une douzaine de punaises vertes celles des voitures de patrouille qui l'environnaient. Le capitaine Royce tirait sur sa pipe froide et considérait le problème à résoudre ; on aurait le tueur, bien sûr, mais le tout était de l'avoir sans blesser qui que ce soit. Le convoi présidentiel était hors de danger. Ayant distancé la voiture du tueur qui se trouvait bloquée, il filait maintenant sur la voie de gauche à 120 à l'heure, précédé par la sirène hurlante d'une voiture de patrouille destinée à faire le vide devant lui. Il s'étirait à présent vers la dernière sortie, et le tueur ne pouvait plus le rattraper : quand bien même sa voiture eût été assez rapide, il se trouvait suffisamment de patrouilles disponibles pour l'en empêcher.

— Nous pourrions l'épingler dès maintenant, suggéra Tonelli. Lui rentrer dedans, l'obliger à décoller de la route ... Il verrait les pistolets braqués sur lui avant même d'avoir compris ce qui lui arrive !

Royce fronça les sourcils, songeant aux mauvaises conditions de la circulation dans le secteur. L'idée de Tonelli lui déplaisait ; coincer une voiture en pleine vitesse n'était jamais facile, mais ce soir, ce serait particulièrement hasardeux. Il avait confiance en ses hommes et tirait un certain orgueil de leur habileté, mais il ne voulait pas les exposer aux caprices d'un fou dans une telle occurrence. Et il fallait penser aussi à tous ces conducteurs sur l'autoroute ; s'il y avait échange de coups de feu, ou si le tueur essayait d'échapper aux patrouilles, cela provoquerait une panique générale qui aboutirait à de sanglants télescopages.

— Non, nous allons le laisser quitter l'autoroute, répondit Royce. Il ne reste que trois sorties sur son chemin, les trois dernières. Nous l'épinglerons quand il ne nous fera plus courir le moindre risque.

— Et la fille ?

Royce se détourna de la carte et regarda par la fenêtre ; au-dehors, le mauvais temps faisait rage, la pluie s'écrasait contre les vitres avec une violence accrue.

— Nous allons essayer de le distraire au point qu'il n'ait pas le loisir de s'occuper d'elle, dit-il lentement. C'est tout ce que nous pouvons faire, et ce n'est pas beaucoup. En ce moment, il est dangereux. Il a perdu la trace du convoi présidentiel et, s'il n'est pas complètement fou, il a compris qu'il ne pouvait plus le rattraper. Son plan a foiré et il s'attend à des ennuis ...

Royce se massa le front du bout des doigts.

— Si nous pouvions le calmer un peu, lui rendre confiance en lui ... Alors, peut-être ...

Il s'interrompit, regardant toujours par la fenêtre. Un sourire qui tenait du rictus détendit ses traits burinés.

— Il est à la poursuite d'un convoi, n'est-ce pas, sergent ? Supposons que nous lui en fournissions un ?

— Que voulez-vous dire ?

— Écoutez-moi bien, et ensuite, magnez-vous. Envoyez un message à l'échangeur 2, et que le sergent Brannon en fasse autant à la sous-station sud. Nous allons placer un convoi sur l'autoroute, devant le tueur. Notre convoi. Avec des voitures de patrouille en tête et en queue. Nous allons le laisser pénétrer dans ce convoi, puis nous refermerons le piège.

Les huit conduites intérieures noires avaient été réquisitionnées auprès de l'administration municipale de communes situées à l'extrémité sud de l'autoroute. Elles furent assemblées en cortège quinze minutes après que l'ordre de Royce eut été transmis au sergent Brannon, et une minute après dix heures, elles franchissaient l'échangeur 2 pour se fondre dans la circulation de l'autoroute. Le convoi roulait sur la voie de droite, escorté par des voitures de patrouille aux sirènes retentissantes. En tête de colonne se trouvait le patrouilleur Frank Sulkowski, un vétéran au teint hâlé, qui maintenait la vitesse du convoi à 80 kilomètres/heure. À l'arrière se tenait Dan O'Leary. Ce dernier guettait l'apparition de la Ford dans son rétroviseur. Les huit voitures roulant entre les deux patrouilleurs étaient conduites par des policiers et des détectives en civil, qui ménageaient à dessein un intervalle assez large entre chacune d'elles. Le convoi constituait un piège en mouvement, où chaque intervalle tendait à appâter le tueur.

O'Leary saisit son radiotéléphone et appela Sulkowski.

— Je crois que nous allons trop vite, Frank. Ralentissons un peu.

— Compris.

Leur échange de propos fut recueilli par le régulateur du Quartier général, qui le transmet au capitaine Royce.

— Le convoi se déplace sur la voie trois, borne 18. Vitesse légèrement inférieure à 80.

Royce hocha la tête et vérifia la position de la voiture du tueur sur la carte. Près de lui se trouvait le major Townsend, commandant en chef du personnel de la police d'État. Cet homme mince, frisant la cinquantaine, était arrivé quelques minutes plus tôt pour s'entretenir personnellement de la situation avec Royce.

— Borne 18, commenta Townsend. Et où se trouve la Ford ?

— À cinq cents mètres derrière. Nous la surveillons. Elle progresse à une vitesse constante.

— Que se passera-t-il si le type mord à l'appât ?

— Le convoi resserrera les intervalles entre chaque voiture, et obliquera sur la voie du milieu. Les voitures banalisées, sur les voies de gauche et de droite, le rattraperont. Notre homme se trouvera ainsi coincé entre quatre voitures.

— Et s'il ne donne pas dans le piège ? Est-ce que quelque chose dans l'apparence de notre convoi peut éveiller sa méfiance ?

— Sauf s'il est télépathe, non, je ne le pense pas. Rien ne distingue notre convoi de celui du Président. Surtout par une nuit noire et pluvieuse comme celle-ci. Sa vitesse est régulière, et il se trouve exactement là où le tueur s'attend à le trouver : sur la voie de droite, avec le même nombre de voitures que celui du Président, des patrouilles devant et derrière.

— D'accord, dit le major. Admettons qu'il morde à l'appât. Où avez-vous l'intention de le ferrer ?

Royce se rapprocha de la carte, et désigna la sortie n° 1, le dernier échangeur de l'autoroute.

— Exactement ici, monsieur.

O'Leary ne reconnut la Ford que lorsqu'elle roula à côté de lui, sur la voie médiane ; jusqu'à cet instant, il n'avait distingué qu'un brouillard lumineux approchant dans son rétroviseur. Maintenant, il voyait la silhouette trapue du conducteur, et quand la voiture le douba, il put vérifier son numéro minéralogique. Il appela Sulkowski.

— Il vient de me doubler, Frank.

D'autres voix crachotèrent dans le radiotéléphone d'O'Leary : le

régulateur du Quartier général, puis les patrouilleurs des voitures banalisées qui suivaient la Ford.

O'Leary regarda la voiture du tueur rattraper lentement le convoi, ses feux rouges clignotant sous la pluie. Puis la Ford prit soudain de la vitesse, obliqua à droite, et ses feux disparurent brusquement. Le tueur s'était glissé entre la troisième et la quatrième voitures du convoi.

O'Leary s'écria :

— Il s'y est mis, Frank !

— Compris ! dit Sulkowski qui commanda : Resserez les intervalles, et attendez la suite.

Les conducteurs de la troisième et quatrième voitures du convoi diminuèrent habilement la distance les séparant de la Ford, tandis que Sulkowski obliquait sur la voie médiane. Des voitures banalisées arrivèrent à toute allure sur les voies de droite et de gauche, pour se maintenir à hauteur de la voiture du tueur. La mission, minutée avec soin, était accomplie ; l'homme se retrouvait coincé de tous côtés, pris dans un piège mouvant qui l'entraînait vers la dernière sortie de l'autoroute.

Le plan du capitaine Royce était simple et reposait sur l'effet de surprise : le convoi serait escorté jusqu'au péage, à l'extrême droite de l'échangeur, et maintenu à distance de la circulation normale. Au-delà de la sortie, une grande voie s'étendait pendant un kilomètre vers le pont de Washington Bay, ce secteur particulier avait été bloqué par la police, toute autre circulation étant dérivée vers des routes secondaires.

Au Quartier général, Royce expliquait au commandant Townsend quelques ultimes détails.

— Nous arrêterons le convoi à cet endroit, dit-il en se tournant vers la carte et en indiquant la barrière de péage située à droite de la sortie n° 1. À environ cinquante mètres des cabines de péage, nous avons placé des balises mobiles de signalisation. Lorsque le convoi s'arrêtera, un patrouilleur saluera la première voiture et lui montrera ces balises, en indiquant que le conducteur doit passer à droite de celles-ci. Puis il saluera de nouveau, et fera avancer la voiture. Il répétera l'opération avec les deux suivantes. Viendra ensuite celle du tueur, lequel sera naturellement en train d'observer, mais tout ce qu'il aura vu, c'est un patrouilleur plein de respect dirigeant les voitures du convoi du Président sur une voie qui leur est réservée, sans doute afin de leur

faciliter la sortie de l'autoroute.

Royce tapota la surface de la carte de son index.

— Pendant ce temps, les patrouilleurs surgiront derrière le tueur, l'arme à la main. Dan O'Leary, qui ferme le convoi, descendra de sa voiture et arrivera sur sa droite. Les patrouilleurs et les détectives qui font partie du reste du convoi le rejoindront, couvrant le tueur des deux côtés. Ils le surprendront par-derrière, et tireront sur lui si son comportement l'exige.

Il regarda le commandant Townsend :

— Quelque chose à redire ?

— Non, tout cela me paraît excellent. Je n'aime guère exposer le patrouilleur à l'affolement d'un tueur. Je n'oublie pas non plus que la fille se trouve dans la voiture. Mais si les choses étaient aussi simples que je le souhaite, nous pourrions aller à la pêche et envoyer une bande de scouts procéder à cette arrestation.

— Je sais, dit Royce, et il se passa la main sur le front. La tension éprouvée au cours des trois dernières heures devenait évidente dans les lignes autour de sa bouche, de ses yeux. Nous aurons tous besoin de détente, après cela.

Le dispatcher quitta son poste et pénétra dans le bureau de Royce.

Un routier a découvert le corps d'un jeune homme près du restoroute Howard Johnson n° 1. Dans un fossé bordant l'aire de parking des camions. Il est inconscient, mais on pense qu'il s'en tirera. Ses papiers attestent qu'il est le propriétaire de la Ford que conduit le tueur.

— A-t-on appelé l'ambulance ?

— Oui, monsieur.

— Et ce garçon a une chance de s'en sortir ?

— Il a perdu pas mal de sang et il a une vilaine bosse à la tête, mais les gars disent que sa respiration est normale.

— Eh bien, c'est une bonne nouvelle ..., soupira Royce. Peut-être allons-nous en recevoir une autre, à présent.

Il se tourna vers la carte, fronçant les sourcils.

— Nous le saurons dans quelques instants.

Au sein du convoi, Bogan souriait de soulagement et d'excitation. Il se sentait à l'aise, roulant ainsi paisiblement entre deux voitures noires officielles situées à proximité rassurante. Par un heureux hasard, deux autres voitures étaient venues se placer de chaque côté de la sienne, sur les voies de droite et de gauche, roulant à la même vitesse que lui. Personne ne pourrait plus l'atteindre, maintenant, il était en sécurité dans sa cage d'acier, s'acheminant vers le salut derrière un bouclier de puissance et d'autorité.

De nouveau, il éprouva une grisante impression de triomphe dû à son astuce, qui le porta au paroxysme de l'excitation.

— Nous allons bientôt quitter l'autoroute, s'écria-t-il à l'intention de Sheila. Avec l'aide de la police !

Il se mit à rire et ajouta :

— Quel dommage que vous ne puissiez être assise près de moi pour apprécier le spectacle.

Sheila venait de réussir à dénouer la ceinture, autour de ses chevilles, et les paroles de Bogan anéantirent ses espoirs : s'il ne s'arrêtait pas au péage à quoi bon s'être libéré les jambes ?

— Vous faites une erreur en m'emmenant avec vous, hasarda-t-elle. La police va me rechercher. Si vous me laissez partir, je vous jure que je ne ...

Elle s'interrompit, sachant d'avance l'inutilité d'insister et quelque peu honteuse de la peur animale que trahissait sa supplication.

— ... que vous ne me dénoncerez pas, c'est bien ça ? Mais ça, j'en suis absolument sûr ! s'écria-t-il d'un ton lourdement sarcastique. Mais la police ne nous trouvera pas, soyez sans inquiétude à cet égard. Nous aurons tout le temps d'avoir une petite conversation ensemble. Nous irons nous installer dans quelque endroit tranquille. Et j'achèterai du café et des gâteaux. Je sais exactement le genre de gâteaux que vous aimez. Ils sont entièrement recouverts de sucre, et, à l'intérieur, il y a une couche épaisse de confiture. Je vous détacherai, et vous serez bien à l'aise.

Bogan fronça soudain les sourcils et se palpa le front, il y ressentait une douleur lancinante. Qu'était-ce donc qu'il voulait expliquer à cette fille ? Cela avait rapport avec le grand patrouilleur qu'elle comptait épouser ... Oui ! Il fallait lui dire que ce n'était pas bien. Et lui parler

de sa famille à lui, son père et son frère, et du jeune couple de New York, la fille avec ses jambes minces et nues qu'elle exhibait si cruellement. Ces deux-là n'avaient pas été très gentils avec lui, il s'en souvenait, et ce serait intéressant d'en parler aussi. Et puis non ... Ils appartenaient à un passé révolu.

Son instinct de conservation l'avertissait qu'il n'aurait pas dû penser à ces choses, qu'elles semaient la confusion et la colère dans son esprit, alors qu'il avait besoin de son intelligence et de sa raison pour vaincre les forces liguées contre lui.

— Vous, la ferme ! s'écria-t-il soudain avec rage. C'est vous qui m'avez mis dans cette poisse. C'est de cela que je vous parlerai plus tard. Attendez un peu !

— Je vous en prie, supplia-t-elle, et pour la première fois sa voix se brisa, car elle savait qu'il allait la tuer. Je vous en prie, ne faites pas ...

— La ferme ! aboya-t-il, et il se pencha en avant, le regard aux aguets.

Le convoi venait de ralentir. Devant lui, Bogan voyait les lumières de l'échangeur n° 1 étinceler dans l'obscurité. Les files de circulation de l'autoroute se dispersaient en éventail en abordant la vaste approche de la dernière sortie. Le convoi dépassa une rangée de patrouilleurs au garde-à-vous, et se dirigea vers les feux de la cabine de péage, à l'extrême droite de l'échangeur.

Bogan vit la voiture de tête ralentir, s'arrêter, et il sentit s'accélérer les battements de son cœur ; quelque chose allait de travers, personne ne pouvait arrêter le convoi du Président... à moins que la police n'ait une idée derrière la tête. Son estomac se noua de terreur. Il sortit son revolver de sa poche, et baissa à moitié la vitre de sa portière. Une giclée de pluie froide lui aspergea le visage. Des gouttes d'eau embuèrent ses lunettes, brouillant partiellement sa vue. Dans le silence, il entendit la respiration saccadée de la fille.

— Ne vous avisez pas de bouger, lui dit-il. Ne faites aucun bruit. Sinon, je serai obligé de tirer et vous aurez ces morts sur la conscience.

Il essuya ses lunettes du bout de l'index, se ménageant un semblant de visibilité à travers la pluie, les lumières et les ombres. Il vit alors un patrouilleur s'approcher de la première voiture du convoi. Il leva son revolver et le cala sur la vitre à moitié descendue. Mais le patrouilleur fit halte à environ deux mètres de la première voiture, se mit au garde-à-vous, et salua avec déférence. Il désigna une série de balises

lumineuses à droite du péage, demandant visiblement au conducteur de longer celles-ci, puis il salua de nouveau, tandis que la voiture s'éloignait doucement. Le patrouilleur répéta ce manège avec la seconde voiture, et Bogan comprit qu'il s'agissait d'une chose très banale : un policier respectueux orientait le cortège présidentiel vers une sortie spécialement dégagée en son honneur. Il rempocha son revolver et se reprit à respirer normalement. Tout allait bien, son soulagement était tellement grand qu'il se mit à rire tout bas. Maintenant, la voiture qui le précédait immédiatement s'élançait à son tour vers les balises, et le patrouilleur marchait vers lui à grands pas, sa haute silhouette noire ruisselant de pluie.

Bogan perçut soudain un mouvement derrière lui, entendit le déclic métallique du verrou de la portière arrière, un filet d'air froid lui caressa la nuque. Il se retourna brusquement, submergé par une vague de panique. Il découvrit que la fille était libre ; la ceinture n'entravait plus ses chevilles, ses mains s'accrochaient à la poignée de la porte entr'ouverte. Il en éprouva un sentiment atroce de trahison. Cette fille était pire que tous les autres, elle s'était jouée de lui en silence. manœuvrant sournoisement pour faire échouer ses plans.

Au même instant, par la vitre arrière, Bogan aperçut un homme en uniforme qui, plié en deux, courait vers la voiture. Étouffant un juron, il relâcha la pédale d'embrayage puis, presque simultanément, fit feu sur un autre patrouilleur qui survenait par-devant la voiture. Celle-ci bondit, faisant se refermer la portière arrière, et Bogan entendit la fille crier de douleur. *Ses doigts*, pensa-t-il, tandis qu'il donnait un coup de volant pour écraser le patrouilleur qui s'était jeté par terre au moment où il tirait. *Des doigts fins et blancs, caressants comme du velours*. Faisant tourner rageusement le volant, Bogan se détourna de l'homme à terre pour foncer vers la cabine de péage. Ce qui importait, c'était de leur échapper, et non cet imbécile gisant là sous la pluie. *M'occuperai de lui plus tard ... M'occuperai d'eux tous plus tard ...*

O'Leary était à deux mètres de l'arrière de la voiture lorsque Bogan tira sur l'autre patrouilleur. Il fit un grand saut en avant, mais la voiture avait déjà démarré, allant d'abord vers la gauche, puis brusquement revenant vers la droite en direction de la cabine de péage, ce qui permit à O'Leary d'agripper à deux mains la poignée de la portière arrière. La vitesse de la voiture l'arracha du sol, faisant décrire un arc de cercle à son corps, mais il eut le temps d'actionner la poignée de la portière.

La Ford se cabra comme Bogan changeait de vitesse, et cette infime halte permit à O'Leary de se jeter à demi sur la banquette arrière. Ses

bras se refermèrent autour des genoux de Sheila et lorsque la voiture bondit de nouveau en avant, il se laissa tomber sur le béton mouillé, entraînant avec lui le corps léger de Sheila.

O'Leary se redressa aussitôt sur ses genoux, serrant contre lui la jeune fille pour l'isoler du rugissement des voitures, du bruit des coups de feu. Elle sanglotait de façon hystérique, répétant indéfiniment le nom de Dan, mais sans qu'elle parût l'avoir reconnu. La terreur l'aveuglait et elle se cramponnait désespérément à lui, sans chercher à comprendre quoi que ce soit.

O'Leary la laissa au soin des détectives qui surgissaient du pseudo-convoi et regagna en courant sa voiture de patrouille. La Ford avait brûlé le poste de péage et descendait à toute vitesse le kilomètre de route menant au pont, mais cette fuite était vaine, car trois voitures bleues et blanches lui donnaient la chasse. Il n'y avait aucun autre véhicule sur la route. Bogan fonçait dans une sorte de tunnel désert, avec des voitures de patrouille convergeant sur lui de trois côtés.

O'Leary dépassa en trombe la cabine de péage et saisit son radiotéléphone.

— Il est tout seul, dit-il. La fille est hors de la voiture, en sécurité.

Ses paroles retentirent aux oreilles des patrouilleurs qui le précédaient et au Quartier général de Riverhead.

— Ce n'est pas le moment de devenir imprudents ! recommanda le capitaine Royce. Ne prenez aucun risque ! Il ne peut plus aller nulle part maintenant.

Et il donna ordre à la police de fermer le pont.

Les barrières du pont se mirent automatiquement en place, cependant que, aux quatre coins, les câbles puissants commençaient à s'enrouler sur leurs tambours, faisant basculer lentement le pont.

— Cueillez-le quand il s'arrêtera, dit Royce.

Bogan vit l'eau étinceler en avant de lui. Elle s'étendait comme une vaste prairie, dont la brise eût fait frémir l'herbe dans les derniers rayons du soleil couchant. C'était un tableau paisible et d'une grande beauté, que Bogan contemplait à travers ses larmes, car il ne pouvait s'empêcher de pleurer. Il avait besoin que quelqu'un le réconforte, le rassure ... quelqu'un dont il n'aurait pas peur.

Dans le rétroviseur, il vit les voitures de patrouille le traquer comme

une meute.

Des feux rouges s'allumèrent dans la clarté de ses phares et il vit une barrière, derrière laquelle une grosse chaîne se balançait en travers de la route. Au-delà, il n'y avait plus que cette grande prairie paisible, qu'un jeu d'ombres et de lumières faisait ressembler à une étendue d'eau. Il entendit le fracas de sa voiture renversant la barrière, puis le claquement métallique de la chaîne qui cédait, et il fut enfin libre de s'élancer vers l'accueillante prairie, tel un oiseau ou un avion de papier

...

Dan O'Leary arrêta sa voiture, éteignit le gyrophaire et fit taire sa sirène. Les bras croisés sur le volant, il resta un moment le front contre ses mains. C'était fini. La Ford avait plongé dans Washington Bay, et, après le bruit de l'impact suivi d'une gerbe d'écume, il ne restait plus que les cercles concentriques qui allaient s'élargissant à la surface de l'eau sombre et silencieuse.

O'Leary remercia le Ciel que Sheila fût sauvée. Puis il se mit en devoir de retourner vers l'échangeur n° 1, où elle l'attendait. Il roulait au-dessous de la vitesse permise, ses grandes mains tenant fermement le volant, ses yeux surveillant la route devant lui. Inutile de se presser pour franchir ce dernier kilomètre qui le séparait de l'échangeur n° 1, pensait-il avec un élan de reconnaissance, ce qu'il y avait de plus important en lui était déjà rendu à destination.

DETTE ACQUITTÉE

(Payment Received)

par ROBERT L. MCGRATH

Curieux même, Chulie Ross, il faut bien en convenir. Pour un gamin de neuf ans, il se comportait souvent d'une drôle de façon. Pas demeuré, non, mais différent. Singulier, quoi, à part. Un petit « bouffeur de bouquins », tenez, c'est vous dire. Mais on s'y était fait, à Sunrise, et donc on le laissait faire, si bien que, lors de cette cérémonie ultra-matinal, tandis qu'on s'apprêtait à gratifier d'une cravate de chanvre l'invité d'honneur, Tanner Higgins, personne ne songea à le faire décamper lorsqu'on le vit se ramener en trimbalant un petit chat noir. Non, on l'ignora, on fit comme s'il n'était pas là, tout simplement.

— Allez, qu'on en finisse ! cria quelqu'un.

Une autre voix s'éleva.

— Faut d'abord qu'y puisse faire une dernière déclaration. Priver d'parole un type avant d'lui passer la corde, c'est permett' à son fantôme de v'nir faire des siennes pendant sept fois soixante-dix ans !

Ils étaient tous là, tous les hommes de Sunrise : Rim Cutler à la blanche crinière — il faisait office de juge, ou d'à peu près n'importe quel autre personnage public, d'ailleurs, selon les nécessités du moment ; Seth Anders le tatoué — il avait franchi les mers et séjourné aux Indes, et là il s'était laissé fourrer dans le crâne un tas d'idées bizarres ; Tanner Higgins, dévot et craignant Dieu — naguère maître d'école, homme tranquille, renfermé, genre eau dormante et profonde, et maintenant condamné pour le meurtre de son meilleur ami ; plus une fournée d'autres citoyens, une douzaine, tous brûlant d'impatience, désireux d'en terminer au plus vite, avant le lever du soleil, pour respecter la tradition du coin.

— Je suis d'accord, les gars ! lança le vieux Rim Cutler de sa voix caverneuse. Une dernière déclaration, m'est avis qu'tout l'monde y a droit. Vas-y, Tanner, on t'écoute, mais fais vite. On a pas toute la journée d'avant nous.

— À quoi bon ? dit Tanner Higgins, tassé sur son cheval, les mains

liées derrière le dos, résigné. Tout a déjà été dit, en long et en large.

— C'est tout ? T'as rien d'aut' à ajouter ?

— Je ne l'ai pas tué ! hurla Tanner Higgins. Je n'ai rien à voir là-dedans !

Rim Cutler lâcha une giclée de jus de chique, étoilant d'ambre la poussière.

— Alors qui donc ? fit-il.

— Je vous l'ai dit : je ne sais pas !

Tanner dodelinait de la tête, l'air las, désespéré.

— Ta hache, pourtant, pas vrai ?

— Oui, ma hache ... mais ce n'est pas moi !

— Y coursait ta promesse, pas vrai ?

— Oui, c'est vrai ! Mais je ne tuerais pas un homme à cause d'une femme !

— Alors, l'argent, p'têt bien, émit Rim Cutler, vaguement insinuant, insidieux. L'avait d'l'argent, à c'qu'on dit, Jack Bronson. Ça pourrait bien êt' ça.

— Écoutez, pour la dernière fois, je n'ai pas tué Jack ! C'était un chic type, mon meilleur ami ! Je n'aurais pas pu le tuer ! Je ne pourrais tuer personne !

— On perd not' temps, Rim, intervint Seth Anders. L' soleil va s'lever. Qu'on en finisse une bonne fois !

— Bon, très bien, dit Rim Cutler. Amenez le canasson par ici, les gars.

On entendit alors une petite voix fluette, haut perchée, accrocheuse.

— Monsieur Cutler, monsieur ...

— Hein ?... Oh ! Rentre à la maison, Chulie. Les gosses n'ont rien à faire ici.

— Monsieur Cutler, vous... On va lui donner la cravache, à Tanner Higgins ?

— Eh bien !... (Rim Cutler lança un regard à la ronde, mal à l'aise.) Si

on veut, oui, quelque chose comme ça. Allez, va maintenant, retourne à la maison, c'est là qu' tu devrais êt' à c't' heure.

— Il n'a rien fait, monsieur Cutler. Pas lui.

— Allez, ouste ! Un même, c'est pas sa place, ici.

Le bras de Seth Anders plongeait pour hisser le gosse jusqu'à la selle, mais le petit chat noir se hérissa, crachota, et ses petites griffes se plantèrent en pleine chair.

— Ouille, l'enfant d' salaud, sale petit ...

— Je sais qui l'a fait, dit alors Chulie Ross, tout en lissant la fourrure de l'animal. Je sais qui a tué Jack Bronson.

Soudain silence, quelques secondes sans un son.

— Comment dis-tu fiston ? Répète voir (Rim Cutler avait la voix douce quand il voulait.)

— Je j'ai dit que je savais qui a tué Jack Bronson. Et ce n'est pas M. Higgins.

— Ouais ! maugréa Seth Anders. Ça va êt' toi, j'imagine.

Continuant de caresser le chat, Chulie leva les yeux et le fixa sans mot dire.

— Très bien, fiston, dit Rim Cutler. Tu sais qui c'est. Alors, si tu nous l' disais ?

— Il le faut ?

Chulie, tournant la tête, regardait les hommes autour de lui.

— Ma foi, m'est avis qu'oui, Chulie, dit Rim Cutler. Faut qu' justice soit faite aujourd'hui.

— C'est ... c'est...

Le regard de Chulie passait d'un visage à l'autre ; malaise, murmures, pieds remués.

— Allons, parle, fiston !

— C'est ... lui !

Dix-sept paires d'yeux, y compris ceux du chat, se braquèrent sur un

seul homme, vers lequel était pointé un doigt menu.

Seth Anders explosa, le feu aux joues.

— Bon Dieu ! Tu parles, ouais ! Vous allez pas croire ce p'tit abruti quand même ?

— J'ai pas dit ça, lâcha Rim Cutler, d'une voix traînante. Mais on va passer la corde à personne aujourd'hui. L'soleil est l'vé.

La boule rouge à l'est avait dépassé l'horizon. Les regards quittèrent Seth Anders, enregistrèrent l'aurore, s'entrecroisèrent, puis se posèrent sur Tanner Higgins, sur Rim Cutler, sur Chulie Ross et son petit chat noir ; le malaise s'installait.

— Qu'est-ce qui t' fait dire que Seth Anders a tué Jack Bronson, Chulie ? demanda Rim Cutler, doucement, gentiment.

— Je ... je l'ai vu. (Le gosse semblait expulser les mots avec peine.) Je ... j'étais caché.

— Foutu menteur ! jappa Seth Anders, plus fort que nécessaire.

— Chulie (le vieux Rim parlait presque à voix basse), t'es bien sûr que tu sais c'que tu dis ? T'es sûr que t'as pas ... (bref et calme regard à la ronde) que t'as pas lu tout ça dans un bouquin ?

— Je l'ai vu, maintint Chulie. Moi ... et Jack.

— Jack ? Tu veux dire Jack Bronson ?

— Nan, Jack ... mon petit chat. On l'a vu tous les deux.

— Voyons, poursuivit posément Rim Cutler, pourquoi Seth, là, voudrait-y faire du mal à quelqu'un ? Pourquoi Seth aurait-y voulu tuer Jack Bronson ?

Le gamin regarda Seth Anders, mais ne flancha pas.

— L'argent, dit-il. C'était l'argent.

Seth Anders sauta aussitôt à bas de son cheval et voulut saisir l'enfant, mais de nouveau le petit chat se hérissa, crachota, et ses griffes manquèrent de peu l'autre main.

— Jack ... mon chat ... il ... ne l'aime pas.

Tous observaient fixement Seth Anders à présent, et ... Pas d'erreur :

de rouge, son visage était devenu blanc comme de la farine fraîche.

— C'est ... c'est lui !

C'était presque un murmure ; une petite bouffée d'angoisse, d'horreur, s'échappant de la gorge de Seth Anders.

— Qu'est-ce qu'y a, mon gars ? Ça va pas ou quoi ?

— C'est lui ... il ... est r'venu. Lui ! Lui !

Un demi-cri, une amorce de sanglot, dans le silence du petit matin.

— Chulie, dit Rim Cutler, emmène ce chat avec toi et va-t'en voir un peu par là-bas.

Le gamin s'écarta en traînant les pieds, faisant voleter la poussière.

— Bon, et maintenant, gronda Rim Cutler, t'aurais-t-y qué'qu' chose à dire, Seth ?

— Je ... c'est moi (sa voix se brisa). Oui, c'est moi ! J' savais pas qu'y r'viendrait. J'savais pas ! J'pouvais pas savoir !

— T'as pris la hache de Tanner ?

— Je ... j'l'ai empruntée. Voulais pas l'tuer. Refusait de m'donner l'argent.

Voilà qu'il gémissait, qu'il larmoyait, à présent :

— J' savais pas qu'y r'viendrait !

— Les gars, m'est avis qu'on a bien failli faire une erreur, dit Rim Cutler. M'est avis qu'on a une belle dette envers Tanner Higgins, là. Et qu'y faudra un sacré bout d'temps pour la payer.

L'homme aux mains liées dans le dos s'était un peu affaissé, les muscles flasques ; la sueur, sous sa chemise, faisait une large tache sombre.

— Et moi, j'ai une dette envers Chulie Ross, dit Tanner Higgins à mi-voix, d'un ton calme. Et peut-être envers quelqu'un d'autre, aussi.

Il leva les yeux au ciel, les autres se détournèrent, fixant le sol.

— T'as plus qu'à nous suiv', m'est avis, Seth. (Rim Cutler fit un signe aux hommes.) Allez, on f'rait bien 'd's'en retourner.

Sortant son couteau, il trancha les liens de Tanner Higgins, lui tapota un peu la jambe, hésita un instant, puis partit.

Tanner Higgins attendit. Une fois qu'ils se furent éloignés, il descendit de cheval et marcha à pas lents vers l'enfant.

— Je voudrais te remercier, Chulie, dit-il. C'est courageux ce que tu as fait.

Il tendit la main, et le gosse la saisit, timidement.

— Mais tu aurais dû le leur dire plus tôt, il y a plusieurs jours, avant le jugement. Pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt ?

— Je ... je ne savais pas ce qu'ils allaient faire, dit le gosse. Monsieur Higgins ...

— Oui, Chulie ?

— Monsieur Higgins, qu'est-ce qu'il voulait dire, Seth Anders, quand il a dit « C'est lui ! » ? Il parlait de quoi ?

— Ma foi, Chulie, je pense qu'il s'imaginait que ton petit chat noir était en réalité Jack Bronson, revenu le harceler. C'est ce qu'on appelle la réincarnation : une sorte de superstition.

— Comme les chats noirs qui portent malheur ?

— C'est ça, Chulie. Comme ton chat s'appelle Jack, et tout, Anders a cru que l'esprit de Jack Bronson était là, dans le chat, et voulait se venger.

— Monsieur Higgins, je voudrais vous dire quelque chose.

— Oui, Chulie ?

— Jack Bronson ne pouvait pas être dans ce petit chat-là. C'est ... c'est une chatte ... son vrai nom est Jackie ... seulement j'avais peur qu'on se moque de moi, alors je l'ai appelée Jack.

Tanner Higgins s'essuya le front du revers de la main, et leva encore une fois les yeux vers le ciel, le regard plein de ferveur et de respect.

— Monsieur Higgins ...

— Quelque chose d'autre, Chulie ?

— Oui, monsieur. Je ... je n'ai pas vraiment vu Seth Anders tuer Jack

Bronson. Je ... j'ai simplement pensé que ça pouvait bien être lui.

— Tu ... quoi ?

— J'ai pensé que ça pouvait être lui. Il était toujours à m'asticoter ... parce que je lisais.

— Oh ...

Tanner Higgins secoua la tête, dépassé.

— Comme je vois les choses, monsieur Higgins, peut-être qu'à présent, vous et moi, on est quittes.

— Quittes, Chulie ? Que veux-tu dire ?

— Je vous ai rendu un service, dit Chulie Ross. Je vous ai payé de retour.

— Comment ça, Chulie ? Tu ne me devais rien.

Le gamin caressa la petite chatte noire blottie dans ses bras.

— Mais si, monsieur Higgins, je vous devais quelque chose. Vous ne vous rappelez pas ? C'est vous qui m'avez appris à lire !

TABLEAU !

(*Who's got the Lady?*)

par JACK RITCHIE

Bernice Lecour rapprocha un peu de son chevalet l'agrandissement photographique en couleur de *la Patricienne*.

— Ce sourire énigmatique. Le Mystère de l'éternel Féminin.

— Si tu veux mon avis, dis-je, ce serait plutôt un rictus. Un sourire d'empêchée qui fait sa sucrée.

Bernice haussa les épaules.

— Peut-être bien. Il paraîtrait qu'en ce temps-là ces dames avaient des dents affreuses ; elles n'osaient pas se permettre ce large sourire, le sourire *cheese*, des reines de beauté modernes.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— J'ai un rendez-vous qui m'attend, mais tout de suite, après, j'irai faire un saut chez Zarchetti pour y piquer le tampon.

— Ça ne serait pas plus simple d'en faire une réplique dans une boutique idoine ?

— Plus simple, oui. Mais je veux que, examinée au microscope, l'impression faite par le tampon soit jugée absolument authentique. La police passera sûrement chez Zarchetti pour y rechercher un tampon bien précis et je veux qu'elle le trouve.

Bernice se saisit d'une loupe, examina un coin de sa copie presque achevée de *la Patricienne*, puis, minutieusement, ajouta une touche d'ambre d'un délicat coup de pinceau.

— Ça t'est déjà arrivé de voler quelque chose ?

— Seulement les radios.

Cela s'était passé à Paris, trois semaines plus tôt. Je me trouvais avec M. André Arnaud, dans son bureau, pour discuter des ultimes dispositions concernant la présentation de *la Patricienne* en Amérique.

On était alors venu le demander et il m'avait laissé seul.

Comme son absence se prolongeait, je m'étais mis à musarder, à fureter de-ci de-là, et c'est en ouvrant un classeur, par curiosité pure que j'étais tombé sur les radiographies de *la Patricienne*.

De constater qu'elles n'étaient pas sous clé me surprit d'abord un peu, mais après plus ample réflexion je réalisai que si *la Patricienne* valait peut-être quelques millions de dollars, les radiographies, elles, n'avaient guère de valeur intrinsèque. Par ailleurs, leur existence ne devait guère être mentionnée plus d'une fois tous les deux ou trois ans.

Dès lors, qui aurait pu envisager de les voler ?

Oui, mais songeant à la confondante maestria de Bernice pour copier un tableau, je réfléchis que nous serions tous les deux infiniment plus heureux avec un beau magot à notre disposition, et alors naquit en mon esprit un projet que je vis croître avec une effarante célérité.

Je glissai les radios sous ma veste et quand Arnaud réapparut j'étais en train d'admirer sur le mur, en toute innocence, une esquisse de Rubens ...

J'émergeai de mes souvenirs à présent Bernice était occupée à foncer une giclée de « terre de Sienne » sur sa palette.

— Au cours de sa vie, le maître a peint quatre-vingt-sept portraits ... dont cent douze se trouvent aux États-Unis. (Elle contempla rêveusement son œuvre et soupira.) Si j'avais vécu à son époque et si j'avais été un homme, j'aurais eu moi aussi ma part d'immortalité.

— Je te préfère mortelle et sous cette forme, dis-je. (Nouveau coup d'œil à ma montre.) Maintenant, hélas, il faut que je te quitte. Mon rendez-vous avec Amos Pulver est à trois heures.

Elle détacha momentanément son regard de la toile.

— À propos du Renoir ?

— Oui.

— Qu'as-tu décidé ?

— Il est authentique.

Sourire en coin de Bernice.

— Comment as-tu fait ? Joué ça à pile ou face ?

Baiser en guise de réponse.

— Au revoir, Bernice.

J'arrivai à l'hôtel particulier d'Amos Pulver quelques minutes avant trois heures. Les autres étaient déjà là ; Louis Kendall, des « Oaks Galleries », et Walter Jameson, qui s'imaginait être une autorité en matière de Renoir.

Deux mois auparavant Pulver avait acheté un Renoir — ou ce que l'on présentait comme étant un Renoir — à la vente aux enchères annuelle de Hollingwood. L'ayant obtenu pour quarante mille dollars, il s'était estimé satisfait ... jusqu'à ce jour de la semaine passée où, dans le salon de son dentiste, il avait lu un article de revue relatant les prouesses des faussaires.

Pulver nous avait immédiatement convoqués tous les trois pour nous demander de nous prononcer sur l'authenticité du tableau. À la suite de quoi, nous avions eu chacun, successivement, pendant plusieurs jours, la toile entre les mains pour l'étudier à loisir.

Aujourd'hui, jour du jugement. Pulver trancha d'un coup de dent l'extrémité d'un cigare et scruta nos physionomies.

— Alors ?

Louis Kendall parla le premier :

— À mon avis, votre tableau est un faux.

Jameson lui jeta un regard glacé.

— Vous vous trompez. Ce tableau est un Renoir, un original. Cela ne fait aucun doute.

Amos Pulver se tourna vers moi.

— Quel est votre verdict ?

Je fis semblant de peser ma réponse.

— Votre Renoir est absolument authentique, dis-je enfin.

— Ridicule ! jappa Kendall. N'importe quel imbécile pourrait voir que cette toile n'est qu'une pitoyable tentative pour imiter le style « sec » de Renoir.

Walter Jameson haussa son sourcil favori.

— Que pouvez-vous bien savoir, *vous*, sur le style sec de Renoir ? Moi, rien que là-dessus, j'ai écrit au moins six articles.

Amos Pulver balaya l'air de la main.

— Au diable son style sec. Tout ce qu'il me fallait, c'était un vote, officiel, et je l'ai.

Il tira trois chèques de son portefeuille et les distribua.

— Mais tout de même, j'aurais préféré l'unanimité.

Pulver laissa Kendall et Jameson prendre congé, mais me pria de rester.

Il prépara deux bourbons à l'eau de Seltz.

— Je n'y connais strictement rien en peinture et je m'en moque éperdument. Mais les gens avec qui j'entretiens des relations sont tous des collectionneurs, et je ne veux pas rester en carafe dans mon coin sans pouvoir placer mon grain de sel.

Il me tendit mon verre.

— Dites-moi, vous autres experts, pour être aussi sûrs de vous, vous savez très exactement ce que vous faites quand vous examinez un tableau ?

— Votre bourbon est excellent, dis-je.

Pulver absorba une petite gorgée.

— J'ai lu que *la Patricienne* va traverser la mer pour être présentée au Pavillon Vandersteen du National Art Center.

— Échange culturel, dis-je. La France nous permet de contempler ses tableaux et nous sommes autorisés à les admirer.

— Il vaut quelques millions, celui-là, dit-il avec une nuance de respect, presque religieux. Le plus célèbre tableau du monde ?

— Oui, plus ou moins.

— On prend un tas de précautions à ce qu'on dit, non ? Comme vous êtes conservateur du Pavillon Vandersteen, vous devez être bien informé.

J'inclinai la tête.

— Le tableau est acheminé par bateau dans une caisse spécialement conçue pour l'opération : isolée, matelassée, et à air conditionné.

— Oui, mais je voulais surtout dire qu'elle était étroitement surveillée. On prétend qu'au moins quatre hommes armés montent la garde auprès d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai même cru comprendre que, une fois ici, elle serait aussi gardée par des marines.

— Avec fusils chargés, confirmai-je. Il y en aura toujours deux en faction de part et d'autre du tableau, nuit et jour, pendant toute la durée de l'exposition.

Il admira la rigueur de ces mesures de sécurité.

— Je suis prêt à parier que c'est impossible à voler, un machin comme ça.

— Virtuellement impossible, opinai-je. Et si tout se passe bien, le public américain pourra contempler ensuite *le Frère de Winkler*.

Pulver se mit à songer à autre chose.

— Quand *la Patricienne* arrivera dans nos murs, y aura-t-il une parade en règle sur l'Avenue ? Je me suis laissé dire que nous aurions droit aux tambours, majorettes, fanfares et tout le bataclan.

— Désolé, dis-je. Au dernier moment quelque empêcheur de danser en rond a fait annuler ce programme.

Cela parut le réjouir, son visage s'éclaira.

— Ah ! Bon, mais en tout cas, au Center, ce sera la cérémonie des grands jours, n'est-ce pas ? Le gouverneur va parler ?

— Il essaiera. Mais j'ai bien peur que l'acoustique ne soit épouvantable.

Quand je l'eus quitté, je m'arrêtai à la première cabine publique pour téléphoner à Hollingwood.

— Vous n'aurez pas à rembourser Pulver. Vote positif : deux contre un.

— - Parfait, dit Hollingwood. Mais, j'étais tout à fait sûr qu'il s'agissait d'un original. J'aurais parié ma réputation là-dessus.

— Néanmoins, lui rappelai-je, vous avez quand même tenu à prendre vos précautions.

— Je sais, dit-il. Vous aurez votre chèque demain matin.

Je pris le métro pour me rendre aux Fournitures d'Art Zarchetti. Au dépôt du troisième étage, j'allai (cela m'arrive souvent) échanger quelques propos anodins avec un des employés, tandis qu'il déballait des fournitures fraîchement arrivées.

Zarchetti emploie deux méthodes pour mettre sa marque sur ses marchandises. La plupart portent une étiquette ordinaire en papier gommé, imprimée à ses nom et adresse ; le prix étant inscrit à l'encre. Mais pour certains objets (des toiles vierges, par exemple) il utilise encre indélébile et tampon.

Il m'a expliqué un jour que les étudiants des beaux-arts, étant ce qu'ils sont, détachent souvent les étiquettes des toiles les moins chères pour les recoller pardessus les étiquettes des plus chères, réussissant ainsi, à la barbe des employés, à emporter un beau butin en n'ayant payé que le cinquième du prix réel.

J'observai l'homme en train de consulter la liste des prix, de saisir un tampon, de faire tourner les petites roues destinées aux chiffres, et d'apposer la marque sur une toile : Fournitures d'Art Zarchetti, 218 Lincoln Avenue, \$ 10,98.

Il y avait pour le moins une demi-douzaine tampons similaires disséminés sur les tables et j'attendis le moment opportun pour en glisser un dans ma poche.

Que l'on s'aperçût de sa disparition me paraissait très peu probable.

Ce soir-là, après le dîner, je lus que Bernice venait de recevoir le deuxième prix, de \$ 1000, pour une de ses œuvres présentées à l'Exposition Raleigh. C'était un tableau intitulé *Scylla Quatorze*. Selon l'article du journal, il s'agissait d'une toile où l'on ne voyait guère que du bleu, un bleu bien franc, bien robuste, avec seulement une touche d'orange dans un coin. Elle avait particulièrement impressionné l'un des membres du jury, lequel y discernait « une incursion hardie dans la place forte de l'inconnu — les fermes stries verticales illustrant le caractère inexorable d'un univers en explosion. Et pourtant là subsiste, demeure, insistant, contradictoire, désaccordé, cet orange qui vient apporter comme un cri de la conscience humaine contre les données mathématiques, inflexibles, de l'existence ». Je me régalai d'une seconde lecture.

À huit heures et demie, je hélai un taxi. Arrivé au National Art Center, je sortis mon trousseau de clefs, entrai, allai à mon bureau, et ouvris

avec une autre clef le grand tiroir de ma table à écrire pour y prendre la sacoche contenant mon matériel, outils et le reste. Dans le hall, j'ouvris un des placards du portier, y raflai une échelle et l'emportai au Pavillon Vandersteen. Sa grande galerie Est, choisie pour l'exposition de *la Patricienne* et débarrassée pour la circonstance de tous ses tableaux, était, comme le reste du bâtiment, fermée au public à cinq heures.

On l'avait entièrement repeinte, remise à neuf, et, au cours des travaux, j'avais pris soin de faire main basse sur un des seaux de peinture des ouvriers.

Le tableau devait être pendu dans une petite alcôve au fin fond de la salle ; un renforcement d'environ trois mètres cinquante de large sur un mètre vingt de profondeur. Au plafond, au-dessus de l'ouverture, était fixé un épais treillis métallique souple, enroulé pour le moment comme un store. Pendant les heures où le tableau ne serait pas exposé au public, ce dispositif serait abaissé et maintenu au plancher par un système de fermeture incrochetable. *La Patricienne* se trouverait ainsi bien à l'abri, d'autant que deux marines armées se tiendraient en permanence de chaque côté de l'alcôve, tandis que divers agents des services de sécurité français et américains rôderaient continuellement dans les parages.

J'examinai mon ouvrage des soirées précédentes et vérifiai une fois de plus que l'ensemble était indécélable à l'œil nu.

À l'intérieur de l'alcôve, sur un côté, j'avais percé une série de trous formant un cercle de un mètre vingt de diamètre, et placé dans ces trous charges de poudre et amorces. Puis, à partir de la circonférence, en direction du plafond, j'avais pratiqué au burin une longue entaille pour y loger les fils. Ceux-ci rejoignaient ainsi la haute moulure qui faisait le tour de la galerie, et, dissimulés derrière celle-ci allaient jusqu'à l'autre bout de la salle, où ils redescendaient pour aboutir aux piles sèches et aux trois dispositifs presse-bouton que j'avais installés derrière un lourd canapé pratiquement enraciné à demeure dans ce coin.

J'avais obturé entailles et trous avec de l'enduit, puis masqué le tout par une bonne application de peinture. Pour l'installation des bombes fumigènes et de la charge destinée au rideau métallique enroulé au-dessus de l'alcôve, j'avais procédé de la même façon.

Jusqu'à présent cinq bombes fumigènes se trouvaient déjà installées : deux à l'intérieur de l'alcôve, deux dans le système de ventilation, et une dans un des murs de la salle à égale distance des deux extrémités.

J'estimai qu'il suffirait d'en placer une de plus juste en face, dans le mur opposé, pour obtenir en temps voulu le résultat cherché.

Il n'y avait guère de danger que Fred, le gardien de nuit, m'entendît travailler. J'avais relevé que, toutes les trois heures, il faisait un tour d'inspection, puis rejoignait sa couché dans son réduit au sous-sol, réglait la sonnerie de son réveil pour la ronde suivante et semblait aussitôt dans le plus profond sommeil. Cette fâcheuse habitude aurait dû lui valoir d'être congédié, mais pour l'heure je la jugeais pleinement satisfaisante.

J'enfilai mes gants de caoutchouc, saisis burin et maillet caoutchouté, et me mis au travail. Ayant creusé une cavité circulaire d'environ treize centimètres de profondeur et dix de diamètre, j'introduisis la dernière bombe fumigène avec la petite charge d'explosif. Lorsque je presserai un de mes boutons la charge ferait sauter le bouchon d'enduit devant la bombe et la fumée s'échapperait dans la salle.

Je fixai le fil et lui creusai un lit jusqu'à la moulure du plafond. J'étais en train de le raccorder au moyen d'une épissure à l'un de mes circuits principaux, quand j'entendis une petite voix douce derrière mon dos.

— Comment ça marche ?

J'en tombai presque de l'échelle.

M'étant ressaisi, je me retournai.

— Bernice, crois-tu *vraiment* que ce soit une chose à faire ?

Sourire en coin.

— Je suis simplement venue voir où tu en étais et si tu ne t'étais pas fait pincer.

— Comment as-tu fait pour pénétrer dans les lieux ?

— Chéri, n'oublie pas, nos clefs sont biens communs !

Je terminai l'épissure et descendis de l'échelle.

— À propos, Bernice, tu me fais des cachotteries. Pour savoir que tu avais eu le deuxième prix à l'Exposition Raleigh, il a fallu que je le lise. Comment as-tu fait pour trouver ce titre : *Scylla Quatorze* ?

Elle rougit un peu, rosit plutôt.

— J'ai ouvert deux fois le dictionnaire au hasard. Intellectuellement,

de nos jours, c'est la seule méthode valable.

Je commençai à préparer l'enduit.

— Vraiment beau, ce tableau, Bernice. Une incursion hardie dans la place forte de l'inconnu ; les fermes stries verticales illustrant le caractère inexorable d'un univers en explosion. Et pourtant là subsiste, demeure, insistant, contradictoire, désaccordé, cet orange qui vient apporter comme ...

— Oh, ça va ! dit Bernice.

J'achevai mes travaux. Une fois appliqué l'enduit et passée la peinture, j'ôtai mes gants.

— Tout est fin prêt à présent, Bernice. Pendant que le gouverneur parlera, j'évoluerai discrètement parmi la foule pour aller me placer, mine de rien, près de ce canapé vert et glisser ma main derrière.

» Lorsque je presserai le premier bouton, il y aura une petite explosion, brève mais vive, entraînant la destruction du mécanisme maintenant en l'air la grille métallique, laquelle se déroulera jusqu'à terre, séquestrant ainsi *la Patricienne* et la déroband à la vue de tous, y compris les deux marines.

» Cette opération accomplie — mettons une seconde ou deux plus tard — je presserai le second bouton. Cela déclenchera immédiatement les six bombes fumigènes. Quand je jugerai la salle convenablement enfumée et la confusion satisfaisante, je presserai le troisième bouton. Résultat : belle explosion et beau trou dans l'alcôve, une ouverture suffisamment large pour qu'un homme ou une femme puisse y passer. En portant un tableau, bien entendu.

Hochement approbateur de Bernice.

— Et par ce trou, on accède à la salle de dépôt où la fenêtre donnant sur l'allée sera ouverte ?

— Exactement.

Elle prit un air songeur.

— Est-il bien nécessaire d'attendre que la cérémonie batte son plein et qu'il y ait tout ce monde ? Ne serait-ce pas beaucoup plus simple si quelques personnes seulement étaient présentes ? Toi, les officiels français et les gardes ?

— Non, Bernice. Parce que, en ce cas, il se pourrait que l'on cherche à étouffer toute l'affaire. Et pour le succès de l'entreprise, il faut le plus de publicité possible ...

— Crois-tu qu'on te soupçonnera d'avoir été mêlé à tout ça de près ou de loin ?

— J'en doute fort. S'ils *osent* avoir ouvertement des soupçons, ceux-ci concerneront probablement les ouvriers qui ont pullulé par ici ces dernières semaines.

Je parcourus du regard la longue salle jusqu'à l'alcôve et souris :

— Bernice, un des avantages d'être conservateur de musée, c'est de se trouver en mesure de connaître les plus riches collectionneurs ... et de savoir ce que les moins scrupuleux sont disposés à payer pour obtenir ce qu'ils désirent.

La Patricienne arriva le lendemain dans l'après-midi en fourgon blindé. Son escorte consistait en une demi-douzaine d'automobiles contenant des policiers en uniforme et en civil, des agents des services secrets français et américains, plus la délégation des officiels français conduite par M: Arnaud.

Un détachement de marines, dans un camion ouvert de deux tonnes et demie, fermait le cortège.

Après un bref échange de présentations et poignées de main, tout ce beau monde se mit en marche pour se rendre à la galerie est du Pavillon Vandersteen.

Là, on procéda à l'ouverture de la caisse, et, délicatement extraite, *la Patricienne* se présenta à la vue de tous.

Elle était protégée de bas en haut par une plaque de verre incassable. À mon avis, une fois installée dans l'alcôve, les milliers de visiteurs admis à la contempler ne verraient guère que le cadre somptueux et les miroitements du verre. Néanmoins, ils partiraient probablement tous satisfaits, ayant vu « l'habit de l'empereur ».

Arnaud et deux de ses assistants la transportèrent avec d'infinies précautions jusqu'à l'alcôve et la mirent en place. Deux marines allèrent aussitôt se planter en position de repos réglementaire de pari et d'autre de l'ouverture.

Je sortis discrètement de ma poche le tampon en le dissimulant dans ma paume.

— Pardon, messieurs, je crois que le cadre n'est pas tout à fait droit ...

En saisissant le tableau, je pressai fermement du bout des doigts le tampon contre le dos du portrait. Je fus certain que personne n'avait vu ce que je venais de faire.

Je me reculai !

— Là ... À présent c'est parfait.

Un peu plus tard dans l'après-midi je m'arrangeai pour faire une incursion rapide chez Zarchetti afin d'y déposer le tampon. Je ne pensai pas qu'on eût remarqué son absence.

À sept heures et demie du soir, pour la séance inaugurale, le Pavillon Vandersteen se trouva envahi par une grouillante foule d'invités qui tous lançaient des regards pénétrés, recueillis, en direction de l'alcôve. Il ne leur était pas encore permis d'en approcher à moins de six mètres.

Le gouverneur arriva à huit heures et monta sur la petite plate-forme dressée devant l'alcôve. Présentations, remerciements, congratulations et autres fariboles se succédèrent — il semblait que toute personne ayant touché la caisse de *la Patricienne* exigeait de tenir le devant de la scène ne fût-ce qu'une seconde. Moi-même, en ma qualité de conservateur, je fus prié de dire quelques mots.

M'étant exécuté, je quittai cette estrade encombrée pour céder la place au maire venu saluer le gouverneur.

Je progressai paisiblement à travers la cohue vers l'arrière de la salle. Parvenu au canapé vert, je laissai ma main s'égarer vers les boutons que j'effleurai du bout des doigts.

Finalement, à neuf heures cinq, le gouverneur se leva et sourit à son auditoire.

Le moment était venu, on ne peut plus approprié.

Tous les regards étaient braqués sur lui.

Je pressai le premier bouton.

Il y eut immédiatement une sorte de détonation au sommet de l'alcôve ; on eût dit un coup de fusil tiré à bout portant. L'épais treillis métallique se déroula aussitôt avec fracas jusqu'au plancher, masquant *la Patricienne* et la séparant de la salle.

Les marines au repos sursautèrent et la première pensée du gouverneur fut apparemment qu'on l'assassinait. D'instinct, il porta la main à sa poitrine pour la palper et tenter d'y déceler quelque cavité.

Je pressai le second bouton.

Le bruit des six explosions fut quelque peu brouillé, noyé, par les multiples échos d'un mur à l'autre, et mes bombes fumigènes vomirent sans complexe leur vapeur grisâtre.

En un rien de temps, la confusion et le manque de visibilité, rivalisant d'ampleur, se mirent d'accord pour régner ensemble.

Je pressai le troisième bouton.

Cette fois, l'explosion proclamant l'ouverture de la brèche dans l'alcôve fut considérablement plus forte.

Je me frayai un chemin à tâtons jusqu'à la salle adjacente, plus ou moins porté par le flot de l'exode général.

Là, l'atmosphère était à peu près claire et ce fut avec le plus vif intérêt que j'observai toute une série d'hommes aux uniformes variés foncer tour à tour dans la pièce pour aspirer une goulée d'air frais avant de regagner au plus vite la galerie est. La plupart avaient sorti leurs revolvers.

Le gouverneur fut l'un des derniers à quitter la galerie est, vraisemblablement parce qu'il avait le plus long parcours à effectuer. Mais je ne vis pas les marines. Ils restaient fidèles au poste, semblait-il, et je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment de fierté nationale en songeant au stoïque sang-froid, à l'abnégation tranquille de ces humbles héros.

Puis j'entendis un bruit de verre brisé dans la galerie ; les bombes fumigènes expédiées en direction de l'allée cassaient des vitres au passage.

Au bout d'une demi-heure, dans la grande salle, la fumée s'était suffisamment dissipée pour que je puisse à nouveau y pénétrer. Des douzaines de gardes et d'officiels se pressaient autour de la grille métallique, lorgnant à travers les mailles ou s'efforçant à l'aveuglette et en vain de la lever. De toute évidence, elle s'était coincée.

Je réussis à discerner, à l'intérieur de l'alcôve, des policiers en uniforme. Ils avaient dû passer par la salle de dépôt et pénétrer par le trou consécutif à l'explosion.

Un certain lieutenant Nelson, de la police métropolitaine, entreprit de coordonner les efforts d'une équipe de costauds. Après maints ahanements puissants et gémissements pathétiques, la grille finit par être levée d'un peu plus d'un mètre.

Nous nous baissâmes et entrâmes dans l'alcôve.

La Patricienne, bien qu'un peu de guingois, paraissait indemne.

Les mains d'Arnaud, fébriles, voletaient comme des papillons.

— Elle n'est pas touchée. Je *crois* qu'elle n'est pas touchée.

Le lieutenant Nelson désigna de l'index le trou dans le mur :

— Moi, voici comment je vois les choses. Celui qui était censé dérober le tableau s'est faulxé par-là, juste après la dernière explosion. Mais, soit que ses nerfs aient lâché, soit qu'il n'ait pu supporter la fumée, il a fait aussitôt demi-tour et s'est enfui par la fenêtre ouverte dans la pièce voisine.

Arnaud décrocha délicatement le tableau du mur pour l'examiner.

— Permettez-moi de jeter un coup d'œil, dis-je.

Il étreignit *la Patricienne*, la serrant sur son cœur.

— Monsieur, elle est à *moi* !

— Monsieur, dis-je, très sec, je suis le conservateur de cette galerie et vous vous trouvez en territoire américain ...

Il me laissa prendre le portrait, mais visiblement à contrecœur.

Après un bref examen de la face, je retournai le tableau pour examiner l'envers. Mon regard s'immobilisa et je fermai les yeux de façon expressive. *Oh, non !*

Je remis promptement le portrait en position normale et m'apprêtai à reprendre *la Patricienne*.

— Elle n'a absolument rien, messieurs. *Absolument* rien.

Mais Arnaud m'arracha *la Patricienne* des mains. Il scruta l'envers à son tour, et, dans l'alcôve, tous les autres tendirent le cou pour en faire autant.

Tous purent voir le cachet à l'encre bleue, mais seul le lieutenant

Nelson eut le courage de lire l'inscription à haute voix.

— Fournitures d'Art Zarchetti. Deux cent dix-huit Lincoln Avenue. Quatorze dollars et quatre-vingt-dix-huit cents.

Il se frotta le menton et posa sur Arnaud un regard lourd, insistant ...

— Vous êtes bien *sûrs*, vous autres, que c'est l'original que vous avez fait parvenir ici ?

Arnaud était très pâle.

— Mais bien entendu ! C'est l'original que nous avons envoyé, voyons !

Il contempla de nouveau le cachet.

— Je ne comprends pas, dit-il d'un ton plaintif.

Silence. Tout le monde était plongé dans des pensées qui trouvèrent probablement leur expression lorsque le lieutenant Nelson reprit finalement la parole.

— Et si par hasard, pendant tout ce tohu-bohu, alors que personne ne pouvait rien voir, il y avait eu *substitution* de tableau ?

Personne ne disant rien, il poursuivit :

— Certains faussaires, à ce qu'on dit, sont de véritables maîtres. Et ils réussissent à vieillir la peinture et la toile au point que *personne* ne peut discerner la différence. Pas même un expert.

Il se remit à méditer, puis son visage s'éclaira :

— Mais les criminels, escrocs ou autres, trébuchent souvent sur un tout petit détail. Ici, absorbés par tout le reste, ils n'ont tout simplement pas remarqué ce label de Zarchetti au dos de la toile.

— Ne soyez pas ridicule, dis-je, glacial. Ceci est *la Patricienne authentique*. N'ai-je pas raison, monsieur Arnaud ?

Il était encore pâle et considérait à présent le tableau avec une nuance de soupçon dans le regard.

— Je ne me rappelle pas avoir jamais relevé la présence de cette légère encoche sur le cadre.

— L'explosion, dis-je aussitôt.

Mais Arnaud n'écoutait pas, l'esprit ailleurs ; il réfléchissait. Nous le gratifiâmes d'un respectueux silence, attendant sa décision ; elle vint.

— Pour avoir une certitude, il n'y a qu'un seul moyen. Je vais faire venir de Paris les radiographies. Peut-être un faussaire habile peut-il arriver à rouler des experts, même les meilleurs, mais il ne saurait tromper les rayons X. Il ne lui serait guère possible de restituer toutes les variations dans le relief de la peinture — son épaisseur ou sa minceur en certains points stratégiques. Et il ne pourrait certainement pas reproduire ce qui se trouve sous la peinture, la texture de la toile originale, tous les détails microscopiques et spécifiques conférant un caractère particulier à chacun de ses fils.

Arnaud se tourna vers moi.

— Monsieur Parnell, où y a-t-il un téléphone ? Veuillez me conduire, je vous prie.

Nous appelâmes Paris de mon bureau. La communication obtenue, Arnaud transmit sa requête, garda la ligne et attendit. Fort longtemps. Un de ses subordonnés revint enfin à l'appareil.

Arnaud écouta et parut sur le point de s'évanouir.

Mais il se ressaisit, lança quelques ordres brefs et cinglants en français, puis raccrocha.

— Je ne sais, quel imbécile chargé du classement a dû changer de place les radiographies de *la Patricienne*. Mais, ne craignez rien. J'ai ordonné que l'on fouille tout de fond en comble. Les radios seront retrouvées.

Elles ne le furent, bien entendu, jamais.

Une semaine plus tard, on convoqua vingt éminents experts français et américains. Ce superbe lot de spécialistes distingués fut prié de se prononcer, après examen approfondi, sur l'authenticité de *la Patricienne*.

Un mois passa et l'on publia les résultats de leurs travaux.

Douze d'entre eux affirmaient qu'il s'agissait bien de l'œuvre originale. Six déclaraient que c'était un faux habile. Et deux maintenant mordicus que c'était un faux grossier.

Le gouverneur prit sur lui de se rallier publiquement, sans réticence, à l'opinion de la majorité, et il reçut l'appui du Sénat : 64 à 56. Ce vote

était strictement conforme à la répartition des sièges entre les partis.

La Patricienne repartit pour la France. Toutefois, Paris fit savoir que l'on n'envisageait plus d'envoyer ensuite *le Frère de Winkler*.

Fausse barbe et verres fumés modifiaient remarquablement ma physionomie. De plus, je portais une perruque noire et m'exprimais avec une pointe de français.

J'avais déjà rencontré M. Duncan à plusieurs reprises, mais, manifestement, il ne se doutait pas le moins du monde de mon identité véritable.

J'entrepris d'enfourner les billets dans ma valise.

Deux cent mille dollars — en coupures ne dépassant pas cent dollars — cela prend de la place.

Duncan contemplait le tableau, fasciné, presque effaré, mais triomphant.

— Alors, elle a *vraiment* été volée.

— Monsieur, dis-je, sur le vol, dans la mesure où vol il y a, je ne sais rien. Absolument rien. C'est uniquement ... par accident, que *la Patricienne* est parvenue entre mes mains.

Il eut un sourire entendu :

— Bien sûr.

Il reprit sa contemplation.

— Dire que, pendant que des millions d'imbéciles iront voir la copie à Paris, je saurai que c'est *moi* qui possède l'original !

— Vous comprenez, bien entendu, monsieur, dis-je, que vous ne devez montrer ce tableau à personne. Absolument personne. Il vous est réservé, pour votre satisfaction personnelle. Si l'on découvrait que vous possédez l'authentique *Patricienne*, les autorités vous l'enlèveraient et vous mettraient même en prison.

Il opina du chef.

— Je la garderai sous clé en lieu sûr, Personne ne la verra, Pas même ma femme !

Fort compréhensible, cette dernière précaution : il en était à sa quatrième épouse et celle-ci, en cas de divorce, pourrait s'avérer dangereuse.

Je fermai la valise.

— Au revoir, monsieur Duncan. Vous avez bien de la chance. Obtenir un tableau de plus d'un million de dollars au cinquième de son prix, ce n'est pas donné à tout le monde.

J'attendis d'être en taxi pour me détendre. Jusque-là Bernice Lecour avait exécuté six copies. Les placer en les faisant passer chacune pour l'original ne m'avait posé aucun problème.

Certes, nous aurions pu, Bernice et moi, réussir à dérober *la Patricienne*, mais les polices du monde entier auraient alors conjugué leurs efforts pour trouver les voleurs.

Mon procédé était beaucoup plus sûr : créer tout simplement une atmosphère de doute de plus en plus dense, laisser s'accréditer l'idée que *la Patricienne* pouvait avoir été volée, et ... en tirer parti.

À présent, estimai-je, nous avons droit à des vacances bien méritées, Bernice et moi. Le Brésil était assez attirant.

Peut-être ne reviendrions-nous pas.

POST MORTEM

(No Loose Ends)

par MIRIAM ALLEN DEFORD

Les deux hommes entrèrent dans la grande maison, sans bruit et par la porte de derrière afin de n'être point vus des voisins. Ils n'avaient pas de clef pour la porte de devant et s'ils avaient sonné, personne le leur eût ouvert.

— Bon, d'accord, dit Ferguson. Nous nous sommes arrêtés et nous avons bu un verre ou deux. Ça n'est pas votre affaire de ...

Girdner le regarda froidement :

— C'est on ne peut plus mon affaire. Recommencez une fois encore et tout est rompu. Je chercherai quelqu'un d'autre. Montez tous les deux dans votre chambre.

Elle était attendue d'une minute à l'autre.

Elle était en retard, comme d'habitude. Girdner eut une moue expressive : elle serait en retard pour son propre enterrement.

Comme pour celui de son mari.

Il était près d'une heure du matin quand Girdner entendit arriver la voiture. Ça allait être le moment dangereux, le seul.

C'était une nuit sans lune, car il avait pensé à ça aussi, comme il ne manquait jamais de penser à tout. Il n'alluma pas la lampe du porche, se contentant d'ouvrir silencieusement la porte pour la laisser entrer. Il se chargea lui-même ensuite de conduire la voiture sur le côté de la maison, là où les buissons étaient épais. C'était plus simple que de lui donner des indications à ce sujet. Il fut vite de retour et referma la porte derrière lui.

Elle l'attendait, debout dans le vestibule. Il ne la fit pas entrer dans la salle de séjour.

— Est-ce que tout est prêt ? questionna-t-elle de son ton arrogant.

— Et de *votre* côté, tout est-il prêt ? rétorqua-t-il.

Sur le chapitre de l'arrogance, il était capable de lui en remontrer.

Elle sourit :

— Vous voulez parler de l'argent ? Je l'ai apporté ... La moitié maintenant et l'autre moitié ... après.

Girdner ravala sa colère :

— Ce n'est pas ce qui avait été convenu, madame. Vous achetez quelque chose que je vous vends. Si vous ne saviez pas que je possède ce que vous voulez et puis VOUS en garantir la livraison, vous ne seriez pas venue ici. Je dois payer mes hommes demain matin. Versez-moi ce qui était convenu et finissons-en.

Elle secoua la tête et Girdner serra les poings.

— Que craignez-vous ? lui demanda-t-il. Un chantage ? Je suis un commerçant. Quand ma marchandise est vendue, je me désintéresse du client.

— Vous, peut-être ... Mais les hommes que vous avez engagés ?

— Vous avez dit le mot : je les ai *engagés*. J'avais déjà eu l'occasion de le faire et je les engagerai de nouveau sans aucun doute, ou d'autres comme eux. Ce sont des techniciens, des spécialistes. Ils ne se soucient dans cette affaire que de faire ce qu'on leur dit et d'être payés en conséquence. Par ailleurs, veuillez-vous souvenir que, dans leur cas comme dans le mien, tout mécontentement vous mettrait inévitablement en cause. Aucun de nous ne peut accuser l'autre sans agir ainsi. C'est ce qui assure notre protection aux uns comme aux autres ... ou à tous, si vous préférez.

À contrecœur, elle ouvrit son sac en croco. Il compta l'argent avec soin, examinant les billets pour s'assurer qu'on en avait bien respecté le panachage et que leurs numéros ne se suivaient pas. Posant alors d'un geste négligent les liasses sur la table du vestibule, il rouvrit la porte d'entrée.

— Bonne nuit, madame, et au revoir. N'allumez pas vos phares avant d'avoir rejoint la grand-route.

Il ajouta, avec un mince sourire :

— Après-demain, vos rêves se réaliseront. Félicitations !

Il referma la porte derrière elle, poussa le verrou, prêta l'oreille jusqu'à

ce qu'il entendît la voiture s'éloigner, puis il ramassa les liasses de billets, éteignit dans le vestibule et gravit l'escalier.

Il se coucha aussitôt et dormit profondément pendant huit heures.

Dunlap, le sourd-muet que Girdner avait tiré du ruisseau bien des années auparavant et qui lui témoignait un dévouement d'esclave, servit à Coates et Ferguson leur petit déjeuner dans la cuisine. Girdner avait eu droit au sien sur un plateau, dans sa chambre. Quand il eut mangé, pris son bain et se fut rasé, habillé, il descendit dans son bureau, où il sonna pour que les deux hommes le rejoignent.

Il les considéra d'un œil critique : Coates, le plus costaud, était calme et taciturne, comme à son habitude ; mais Ferguson paraissait nerveux. Mentalement, Girdner prit note de le remplacer pour le prochain « contrat ». Mais pour cette fois, il ferait l'affaire : il n'était là que pour assister Coates et l'on pouvait compter sur Coates pour ce qui était d'exécuter les ordres avec compétence, aussi longtemps qu'il avait sa paye en poche.

Ils avaient tout leur temps: James Wardle Blakeney n'arrivait jamais à son bureau avant 11h 30.

— Vous savez, ce que vous avez à faire, dit Girdner d'un ton sec. Des questions ?

N'arrivant pas à rester tranquille sur son siège, Ferguson crut devoir remarquer :

— C'est pareil que l'affaire Sanchez, n'est-ce pas ?

— Totalement différent de l'affaire Sanchez, glapit Girdner. Il ne s'agissait alors que d'un vol, et le dénouement avait été accidentel. Mais cette fois nous avons été payés pour qu'il y ait un accident.

Ferguson eut le mauvais goût d'émettre un gloussement. Oui, c'était la dernière fois que Girdner aurait recours à lui ... Et, bien entendu, cela voulait dire qu'il faudrait l'éliminer. Comment un homme de son expérience avait-il pu se détériorer à ce point ? Girdner remarqua que Coates fronçait les sourcils : il devait penser la même chose que lui.

— D'ailleurs, ajouta Girdner, vous devriez avoir assez de bon sens pour ne pas reparler d'affaires passées.

— Oh ! Sûr, sûr ! fit Ferguson, avec une nervosité accrue.

Je me demande, pensa Girdner, si c'est venu de ce qu'il s'est laissé mettre la corde au cou ? Dans notre boulot, le mariage peut avoir raison des meilleurs exécutants.

Cherchant délibérément le regard de Coates, et hors du rayon visuel de Ferguson, il ajouta plusieurs billets à l'une des deux piles placées sur son bureau. Coates eut un hochement de tête imperceptible.

— Voici votre argent, dit Girdner. Comptez, et puis partez. Vous connaissez le plan de travail et vous avez vos billets d'avion. Tout est O.K. ?

— Oh ! Sûr, sûr ..., fit de nouveau Ferguson en fourrant les billets dans une de ses poches sans même vérifier.

Coates, lui, compta soigneusement les siens, eut un hochement de tête approbateur, et mit l'argent dans son portefeuille. Adieu, Ferguson ! pensa Girdner. Il aura rejoint James Wardle Blakeney avant que la journée s'achève.

Les deux complices sortirent par la porte de derrière.

Girdner écouta jusqu'à ce qu'il ait entendu celle-ci se refermer et Dunlap tourner le verrou. En ayant alors terminé avec ce qui le préoccupait, il se renversa dans son fauteuil et alluma son premier cigare de la journée. Une autre bonne affaire de réglée. Je pense, se dit-il, que je vais m'accorder un peu de repos, et faire peut-être un voyage quelque part avant d'entreprendre autre chose. Ça ne rime à rien d'être toujours sur la brèche.

James Wardle Blakeney l'ignorait, mais il avait plusieurs points communs avec Augustus Girdner : il était distant, fier, indépendant, entêté et ponctuel. Sur bien d'autres points, il était totalement différent de Girdner, mais ça n'a aucune importance ici.

Pour garder la ligne — vanité bien compréhensible chez un homme de quarante-quatre ans marié à une femme qui en avait vingt-six — Blakeney se faisait une règle lorsqu'il était en ville de parcourir à pied les quelque deux kilomètres qui séparaient son domicile de son bureau, et ce par n'importe quel temps, sauf, bien sûr, en cas de tornade et de blizzard. Il empruntait toujours le même chemin, marchant d'un pas vif, sans prêter attention à ce qui l'entourait, l'esprit tout aux problèmes qui l'attendaient.

Ce jour-là, le grand problème, c'était la fusion avec la Metropolitan. Et

devrait-il ou non se servir de ce nouveau gadget pendant le déjeuner de travail ? Était-ce correct ? L'avantage qu'il pourrait tirer de son utilisation contrebalançait-il ce que celle-ci avait de condamnable ? Newman, réfléchit-il, était un type retors qui n'aurait pas hésité à l'utiliser s'il l'avait eu, Non, sûrement pas. En donnant une petite tape à la poche supérieure de son veston, Blakeney pensa : « C'est fou ce que la technique arrive à faire désormais ! »

À ce moment précis, il eut la contrariété de se voir accoster par un homme marchant en sens opposé. Ce qui surtout le contrariait, c'était de ne pas reconnaître le petit homme souriant, tiré à quatre épingles, qui s'était immobilisé devant lui, la main tendue.

— Monsieur Blakeney ! s'exclama l'autre en accentuant son sourire. Quel plaisir de vous revoir !

Blakeney connaissait quantité de gens dans quantité de domaines. Impossible de toujours réussir à mettre un nom sur tant de visages. D'autant que, constatait-il avec malaise, sa mémoire n'était plus ce qu'elle était vingt ans auparavant. Mais la politesse l'obligeait à serrer la main tendue.

— Plaisir partagé, croyez-le bien, euh ..., commença-t-il, en souhaitant ne pas risquer de vexer quelqu'un fondé à s'estimer connu de lui.

Mais, au lieu de parler, le petit homme empoigna la main de Blakeney avec une force inattendue et, à la surprise quelque peu affolée de l'industriel, l'entraîna vers une voiture qui s'était arrêtée le long du trottoir. Avant que Blakeney ait pu rassembler ses esprits — l'instant d'avant, il était tout occupé de cette fusion avec la Metropolitan — un deuxième homme, grand et costaud celui-là, lui saisit l'autre bras. Pris ainsi en sandwich, il fut projeté à l'intérieur de la voiture où, moins d'une minute plus tard, bâillonné, un bandeau sur les yeux, il se retrouva étendu par terre entre les deux banquettes, dissimulé sous une couverture, et les pieds du costaud lui pesant sur le dos. C'est en vain que Blakeney se tortilla et essaya d'émettre un son tandis que la voiture repartait avec dignité.

Blakeney ne tarda pas à cesser toute tentative de résistance. De toute évidence, on venait de l'enlever pour exiger une rançon. Se souvenant de ce qu'il avait lu à propos de pareilles affaires, il se disait que les victimes ayant su conserver leur sang-froid non seulement s'en étaient sorties indemnes, mais avaient pu mettre la police sur la piste des criminels et même, dans certains cas, récupérer l'argent de la rançon. Tous ses sens étaient bloqués, à l'exception de ses oreilles, mais il pouvait se servir de celles-ci.

Il connaissait le scénario par cœur. On l'emmenait dans un endroit isolé où il serait gardé au secret, pendant que les ravisseurs téléphoneraient à sa femme ou prendraient contact avec l'un de ses associés. La seconde hypothèse était la plus probable, car Iris n'aurait su ni où ni comment se procurer l'énorme somme qui ne manquerait pas d'être exigée. À Iris ou à son associé, les ravisseurs recommanderaient de ne pas prévenir la police, mais il avait grand-peur qu'on essaie quand même de le faire. C'eût été vraiment navrant, car il arrivait souvent de bien pénibles choses aux victimes d'un enlèvement, lorsque les intermédiaires n'obéissaient pas aux ordres donnés.

Son ouïe lui apprit quand ils empruntèrent l'autoroute, la quittèrent pour une route qui devait être départementale car la circulation y semblait clairsemée, puis pour un chemin de terre. À proximité des grandes villes, il subsiste encore des enclaves de terres non cultivées, voire abandonnées, où l'on ne risque guère de rencontrer quelqu'un. Ces hommes étaient des professionnels, qui avaient dû soigneusement préparer leur « planque ». Il avait une idée assez nette de la direction prise en sortant de la ville. Il faudrait rechercher dans un certain rayon, une maison située à l'écart et inhabitée ...

Eh oui, voilà l'auto qui s'arrêtait... Une vieille guimbarde que cette auto, et cela confirmait l'expérience de ses ravisseurs : ils avaient probablement acheté d'occasion une voiture d'un modèle très courant, n'attendant d'elle guère plus qu'un aller et retour, après quoi elle serait abandonnée dans quelque rue de traverse. Ils n'avaient pas dû courir le risque inutile de voler une voiture. Blakeney, qui avait le sens de la bonne administration, ne pouvait que les approuver : à leur place, c'était ce qu'il aurait fait.

— Descendez, dit le costaud en ôtant ses pieds de la couverture sous laquelle Blakeney était dissimulé.

C'était la première parole qu'il prononçait. Blakeney se tortilla gauchement jusqu'à la portière ouverte et posa ses pieds sur un sol inégal.

Il eut une vague impression d'arbres autour de lui ; en tout cas, il en trouva un à proximité, auquel il s'adossa jusqu'à ce que la circulation se fût rétablie dans ses membres engourdis. Après ça, ils allaient l'emmener dans la maison, qui devait être toute proche, puis dans une pièce sans fenêtre qui serait sa cellule de prison jusqu'à ce que la rançon ait été versée. Il était loin de se douter qu'il n'y avait pas la moindre habitation dans un rayon de deux kilomètres.

— O.K.! dit Ferguson, Écarte-toi.

Il s'adressait à Coates, qui lâcha le bras de Blakeney.

Ferguson s'avança entre deux pins de Virginie et visa soigneusement la nuque de Blakeney.

L'industriel tomba lourdement face contre terre, sans un cri. Il eut un soubresaut, puis s'immobilisa définitivement.

— Bien visé, hein ? s'exclama Ferguson avec un gloussement de joie.

— Oui, du travail propre, acquiesça Coates. Mais tu as toujours été réputé pour cela, à ce que j'ai entendu dire.

Et maintenant, les petits changements au programme. Ferguson était tout surexcité et Coates le considéra avec écœurement. Girdner avait raison : Ferguson avait été très utile en son temps, mais ce temps était terminé.

— Hé, dit Ferguson avec fébrilité, aide-moi à le retourner ... il est lourd. Nous allons lui laisser son portefeuille — car il faut qu'on puisse l'identifier — mais un type comme ça doit transporter beaucoup de fric sur lui, et il n'y a aucune raison que nous n'en profitons pas. Ce sera une sorte de prime ! ajouta-t-il avec un rire étouffé.

Première modification au programme : il ne fallait pas prendre l'argent de Blakeney, sans quoi la police saurait qu'une troisième personne était présente. Pas de temps à perdre.

Ferguson avait remis son arme dans l'étui qu'il avait sous le bras et allumait une cigarette. Après en avoir tiré une première bouffée, il poursuivit :

— Aussitôt le fric en poche, on regagne la voiture et, hop, on file ! En ville, on abandonne la bagnole où tu as dit et on gagne séparément l'aéroport. Là, tu t'en vas de ton côté, et moi du mien. T'avais déjà travaillé pour Girdner ?

— Deux fois, répondit Coates. Et toi ?

— Bien plus que ça. Mais jamais comme ce coup-ci. Des types à descendre, un point c'est tout. (Il rit.) Ça, c'est du cousu main, pas vrai ? Drôlement fortiche, ce Girdner !

— Ferme ta gueule, dit Coates.

Il avait en horreur le bavardage inutile. Ferguson rit de nouveau en

rétorquant :

— Qui peut m'entendre, en dehors de toi et de notre défunt ami ? Dis donc, tu parles d'une combine pour devenir riche veuve en un clin d'œil ! Je me demande comment elle est entrée en contact avec Girdner.

— De la même façon que nous. Par des accointances dans le « milieu ». C'est pas une poule, mais pas non plus une ingénue. Je ne serais pas étonné qu'elle ait tout combiné dès son mariage. Bon, maintenant, si tu veux bien ...

— O.K., O.K., laisse-moi d'abord reprendre mon souffle. Rien ne presse. Ouais, tu dois avoir raison ... Elle est joliment roulée et il avait le double de son âge. Il l'avait sans doute connue dans un bar avant qu'elle lui mette le grappin dessus. Une nana comme ça, je suis assez porté à l'admirer. Bien sûr, Girdner a figolé tous les détails avec elle ... Par exemple, cette idée de s'envoyer à elle-même la demande de rançon... Je suppose que Girdner a dû la lui dicter et veiller à ce qu'elle tape sur une machine à écrire dans une école de dactylos ou un truc comme ça ... Puis d'aller tout dire aux flics ... La rançon, elle l'a comme qui dirait versée par avance ... Et ça devait représenter du fric, crois-moi ! Nous, on est bien payés, mais ça n'est qu'une toute petite part du gâteau ...

Coates en eut assez.

— Hé ! s'écria-t-il. Regarde là-bas !

Saisi, Ferguson tourna la tête. Aussitôt Coates, beaucoup plus costaud, lui sauta dessus, s'empara de son revolver — les deux projectiles devaient provenir de la même arme — et, avant que le petit homme ait pu comprendre ce qui lui arrivait, lui tira une balle dans la tempe, d'assez près pour laisser des traces de poudre sur la peau.

Ferguson s'affaissa en tas. Vivement, Coates referma les doigts du mort autour du revolver. Pas besoin d'effacer ses propres empreintes ... pas plus d'ailleurs que dans la voiture achetée d'occasion ... et celles de Ferguson n'avaient plus aucune importance.

Modification numéro deux : il n'emmènerait pas la voiture, car cela aussi eût indiqué qu'une troisième personne se trouvait dans le coup. Il était encore tôt, et ça n'était pas une affaire que de parcourir sept ou huit kilomètres à pied jusqu'à la gare routière de la plus proche petite ville. Rien d'autre à faire encore ?

Si ... Prendre le fric que Ferguson avait reçu de Girdner. D'une part, Coates l'avait bien mérité, et puis ça paraîtrait suspect si Ferguson avait trop d'argent sur lui. Il laissa donc juste quelques coupures dans la poche du mort, et envoya le reste rejoindre les billets qu'il avait déjà dans la ceinture spéciale qu'il portait pour ne pas avoir à bourrer ses poches. Le billet d'avion de Ferguson? Non, mieux valait le laisser ... Ça les mettrait sur la piste de Ferguson avant même qu'ils aient identifié ses empreintes. Coates remonta son pantalon d'un geste, machinal et regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'oubliait rien.

Impec. C'était Ferguson qui avait acheté la bagnole, et Coates n'avait jamais été en rapport avec le petit homme avant qu'ils se retrouvent la veille pour aller ensemble chez Girdner. Donc, aucun risque qu'on établisse Un lien entre eux. Une seule question : fallait-il précipiter la découverte en donnant un coup de fil anonyme ? Girdner avait clairement dit que le corps de Blakeney devait être trouvé dans les plus brefs délais : il faut produire le corps du défunt mari pour que son testament soit homologué. Ce coin, était assez isolé, mais est-ce que des chasseurs, des gosses, ou des campeurs ne risquaient pas quand même de trébucher sur l'un des corps d'ici vingt-quatre ou quarante-huit heures ? Peut-être pas, non.

Bon, alors avant de prendre le car, il donnerait un coup de fil aux flics du patelin et raccrocherait aussitôt. La nana allait téléphoner à la police dès qu'elle recevrait la demande de rançon qu'elle avait mise elle-même à la poste ; après quoi, on en parlerait sûrement dans tous les journaux et à la télé.

Ayant jeté autour de lui un dernier regard empreint de satisfaction, Coates partit d'un pas assuré en direction de la grand-route, l'œil aux aguets pour le cas où quelqu'un se serait aventuré dans les parages. Mais il ne rencontra sur son chemin qu'un lapin de garenne. Si la chance continuait d'être avec lui, il ne risquait pas d'y avoir beaucoup de bagnoles sur la route à cette heure de la journée. Et s'il en voyait venir une, il se mettrait à faire du jogging. Avec son gabarit, on le prendrait sans peine pour un adepte de ce nouveau sport, alors qu'il ne viendrait à l'idée de personne qu'il puisse être un autostoppeur.

Il continua de marcher d'un bon pas, souriant au souvenir de la brusque terreur qui s'était peinte sur le visage de Ferguson une seconde avant qu'il ne meure. Les flics n'avaient pas fini de se demander pourquoi le kidnappé avait tué sa victime puis soudain, pour quelque inexplicable raison, avait retourné l'arme contre lui-même.

Du bon travail, vite et bien fait. Du travail de professionnel, sans aucune bavure.

Tout marchait comme sur des roulettes. Iris Blakeney ne se sentait même pas nerveuse. On ne pouvait être nerveuse, quand on avait affaire avec un entrepreneur comme Girdner. Il suffisait de suivre exactement ses instructions, et c'est ce qu'elle avait fait. Apparemment, un de ses hommes de main avait donné un coup de fil à la police pour accélérer les choses, car le corps de ce pauvre James avait été retrouvé avant même la tombée de la nuit.

Bonne comédienne, elle mima devant la glace le choc et le chagrin qu'elle devrait exprimer lorsqu'on lui apprendrait la nouvelle. Le téléphone ne tarderait pas à se mettre de la partie et elle serait assiégée par les journalistes, les amis de James, sa famille, ses associés. Une semaine ou deux de formalités et de tracasseries, puis elle entamerait sa nouvelle et merveilleuse existence. Ah ! Voilà qu'on sonnait déjà à la porte ... Tandis qu'elle entendait la bonne aller ouvrir, Iris se prépara à cette première rencontre.

La domestique introduisit deux hommes. Ils avaient beau être en civil, Iris comprit tout de suite que c'étaient des policiers.

— Avez-vous ... avez-vous des nouvelles ? questionna-t-elle d'une voix tremblante, comme si elle n'avait rien appris par la télé.

Le désarroi la pétrifia quand l'un de ses visiteurs se mit à lui débiter la litanie qui prélude obligatoirement à toute arrestation.

— Mais que signifie ..., commença-t-elle, passant vivement du choc à l'indignation.

— Vous fatiguez pas, lui dit l'autre policier. Vous savez ce que votre mari avait dans la poche supérieure de, son veston ? Un de ces ravissants mini-enregistreurs qui viennent tout juste d'être mis sur le marché. Quand votre mari est tombé à plat ventre, cela a actionné le bouton et l'appareil s'est mis à fonctionner. C'est pas croyable ce qu'il a pu nous apprendre !

DANS L'ANTRE DU LION

(The Strange Case of Mr. Pruyn)

par WILLIAM F. NOLAN

Avant qu'elle ait pu crier, il lui plaqua une main sur la bouche. Souriant, il lui décocha un coup de genou au creux de l'estomac, puis recula vivement, la laissant s'écrouler et se tordre à ses pieds, où elle chercha désespérément à recouvrer son souffle.

« Comme un poisson hors de l'eau », pensa-t-il. « Tout à fait comme un poisson hors de l'eau ! »

Ôtant sa casquette bleue d'employé, il en essuya la bande de cuir intérieure et s'épongea le front. Quelle chaleur, bon sang, quelle chaleur !

Il regarda la femme qui se roulait par terre en se cognant aux meubles, luttant toujours pour recouvrer son souffle. Tant qu'elle n'y serait pas arrivée, elle ne pourrait pas crier, et d'ici là ...

Il traversa la petite salle de séjour pour aller ouvrir un sac à outils en cuir noir qu'il avait posé sur une chaise. Là, il marqua une hésitation et regarda la femme.

— Pour toi, dit-il alors en lui souriant par-dessus l'épaule. Juste pour toi.

Il retira lentement du sac un couteau de chasse à longue lame et le lui montra.

Elle émit des petits bruits inarticulés en ouvrant et refermant la bouche, comme pour mordre l'air, tandis que ses yeux s'exorbitaient.

« De toute façon, tu n'es pas une belle femme, pensa-t-il en se dirigeant vers elle avec le couteau. Gentillette, mais sans plus. Seules les belles femmes ne devraient jamais mourir, car elles sont trop rares. C'est tellement triste de voir mourir la beauté. Mais toi ... »

Debout près d'elle, il la regarda. Le visage rouge et boursoufflé, sans aucun maquillage, elle n'avait vraiment plus aucun charme maintenant. Quand elle lui avait ouvert la porte, s'il avait éprouvé le choc que lui procurait toujours la vue de la beauté, il aurait passé son

chemin en prétendant s'être trompé, et serait allé sonner à un autre appartement. Mais avec son tablier et ses cheveux frisés aux bigoudis, elle n'était vraiment rien.

Il s'agenouilla et, la prenant par un bras, la tira vers lui en disant :

— Ne t'inquiète pas ... Ce sera vite fait.

Il ne cessa même pas de sourire.

— Il y a là un M. Pruyne qui attend, Chef. Il dit que c'est au sujet de l'affaire Sloane.

— Faites-le entrer.

Avec un soupir de lassitude, le lieutenant Bendix se laissa aller contre le dossier de son fauteuil à pivot.

« Encore un ! Quelle barbe ! » pensa-t-il. « Si mon gosse de quatre ans venait ici, il imaginerait des histoires plus vraisemblables. Je l'ai poignardé en plein cœur avec mon stylo ... Des dingues ! »

Depuis quinze ans qu'il était dans la police, Bendix avait reçu ainsi des douzaines et des douzaines de détraqués qui venaient « avouer » être l'auteur de tel ou tel meurtre non élucidé, dont ils avaient lu les détails dans la presse. Ah ! Si, une fois, il avait eu un coup de veine ... Le gars disait bien la vérité. Tous les détails concordaient, comme on avait pu le vérifier. Un cas exceptionnel, car il est peu probable qu'un assassin vienne trouver la police pour raconter comment il s'y est pris. D'ordinaire, il s'agit d'un mec qui bouillonne du couvercle et qui a bu quelques verres de trop. Cette affaire Sloane constituait un exemple typique : on avait déjà enregistré cinq « confessions », toutes bidons.

Marcia Sloane. Vingt-sept ans. Ménagère. Tuée en plein jour dans son appartement. La gorge tranchée. Pas de mobile. Aucun indice. Le mari était à son boulot. Personne n'avait vu qui que ce fût. On en était encore à zéro dans cette affaire.

Bendix émit un juron. « Foutus journaux ! Du sang à la une ! Tous les détails ! *Sauf*, pensa Bendix, les petits, ceux qui comptent. Heureusement encore qu'ils n'avaient pas eu vent de ceux-là ! Comme, par exemple, que cette Sloane avait reçu vingt et un coups de couteau en sus de celui qui lui avait ouvert la gorge, et que son estomac présentait une large ecchymose. Elle avait été frappée, et rudement, avant de mourir. Autant de petits détails que seul l'assassin pouvait

connaître. Alors, que se passe-t-il ? Une demi-douzaine de tordus viennent « avouer » et je suis obligé de les écouter. Eh oui, mon petit Norman, faut bien que quelqu'un les écoute. Ça fait partie du boulot. »

Le lieutenant Norman Bendix secoua son paquet de cigarettes pour en faire sortir une, l'alluma, et regarda s'ouvrir la porte de son bureau.

— Le voici, Chef.

Bendix se pencha sur son bureau, noua les mains devant lui, cependant que la cigarette tressautait au coin de sa bouche :

— Entrez, monsieur Pruyn, entrez.

Un petit homme s'avança gauchement vers le bureau.

Chauve, il souriait nerveusement en faisant tourner son feutre gris entre ses mains.

Trente, trente-deux ans, estima Bendix. Habitant seul un petit appartement et sortant peu. Pas de marottes. Passe son temps à broyer du noir. Ils n'ont même pas besoin de me dire tout ça : je le flaire à un kilomètre !

— Êtes-vous le monsieur que je dois voir au sujet du meurtre que j'ai commis ? demanda le petit homme d'une voix hésitante et haut perchée ...

Ses paupières battaient rapidement derrière les verres de lunettes à l'épaisse monture.

— Oui, je suis votre homme, monsieur Pruyn, je m'appelle Bendix ... lieutenant Bendix. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Du geste, il indiquait un fauteuil de cuir.

— Mon nom s'écrit avec un y et sans e à la fin, précisa le petit homme chauve. On se trompe souvent en l'écrivant. C'est un nom facile à écorcher. Pruyn ... Emery T. Pruyn, précisa-t-il en s'asseyant.

— Eh bien, monsieur Pruyn, je vous écoute ...

— Euh ... J'espère que vous êtes bien le monsieur chargé de l'affaire ? Ça m'ennuierait de devoir tout redire à un autre. J'ai horreur de me répéter, déclara Pruyn en continuant de battre des paupières.

— Vous pouvez me croire : je suis votre homme. Allez, maintenant, racontez-moi votre histoire.

« Mais oui, vas-y, pensa Bendix, libère-toi le ciboulot. Ce qui manque dans ce bureau, c'est un divan, comme chez les psychanalystes. »

Le policier proposa une cigarette à son interlocuteur.

— Oh ! Non, merci, lieutenant. Je ne fume pas.

« Pas plus que tu n'assassines, ajouta mentalement Bendix. Tu te bornes à lire les journaux. »

— Est-ce exact, lieutenant, que la police ne possède absolument aucun indice dans cette affaire ?

— C'est ce qu'ont dit les journaux. Et ils sont très bien informés, monsieur Pruyn.

— Oui, n'est-ce pas ? Bien entendu, J'étais curieux de lire ce qu'on disait à propos de ce que j'avais fait ... C'est compréhensible.

Il prit un temps pour ajuster ses lunettes.

— Permettez-moi, avant tout, de vous donner l'assurance que je suis bien le coupable. J'ai commis ce meurtre de mes mains.

Bendix hocha la tête. « Vas-y, mon gars, tu m'impressionnes ! »

— Je ... euh ... Je suppose que vous allez enregistrer ou consigner mes déclarations ...

Bendix sourit :

— L'agent Barnhart sténographiera tout ce que vous direz. Vous avez appris la sténo, n'est-ce pas, Peter ? Cent vingt mots à la minute, je crois ?

Au fond de la pièce, Barnhart grimaça un souriant acquiescement.

Emery Pruyn tourna la tête et regarda avec nervosité le policier en uniforme assis près de la porte.

— Oh !... Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était encore là ... Je le croyais parti ...

— Il est très tranquille et ne fait pas de bruit, déclara Bendix en exhalant une bouffée de fumée bleu pâle. Je vous écoute, monsieur Pruyn, racontez-moi votre histoire.

— Euh ... Oui, oui, bien sûr, Eh bien ... Je sais que je n'ai pas l'air d'un

assassin, lieutenant, mais (il eut un gloussement) on a rarement l'air de ce que l'on est, non ? Après tout, un assassin peut ressembler à n'importe qui, puisqu'il y en a de toute sorte.

Bendix réprima un bâillement. Pourquoi tous ces types attendaient-ils généralement la fin de l'après-midi pour venir raconter leurs trucs ? Seigneur, que j'ai faim ! Si je le laisse divaguer, j'en ai pour toute la soirée, et Helen va se foutre en rogne si je suis encore en retard pour dîner. Accélérons donc un peu les choses en lui posant quelques questions judicieuses.

— Comment êtes-vous entré dans l'appartement de Mme Sloane ?

— Je m'étais déguisé, expliqua Pruyn, assis tout au bord du fauteuil, en esquissant un sourire gêné. Je lui ai dit que je venais pour la télé.

— Vous vous êtes fait passer pour un réparateur de postes de télévision ?

— Oh non ! C'était trop hasardeux, vu que je ne pouvais pas savoir si Mme Sloane avait demandé qu'on vienne réparer son poste. Non, j'ai joué le rôle d'un représentant. J'ai annoncé à Mme Sloane que son nom avait été choisi au hasard, avec celui de quatre autres personnes du quartier, et qu'elle allait recevoir gratuitement un convertisseur.

— Un convertisseur ?

— Oui, ces gadgets qui donnent l'impression de la couleur quand on les place devant l'écran d'un téléviseur en noir et blanc. J'ai lu un article à ce sujet.

— Je vois. Elle vous a fait entrer ?

— Oh oui ! Tout de suite. Elle n'a pas douté un seul instant, de ce que je lui disais et elle était très reconnaissante d'avoir été choisie. Fort surexcitée, elle parlait avec volubilité ... Vous savez comment sont les femmes.

Bendix opina.

— Elle m'a dit d'entrer, que son mari serait ravi de voir ce qu'elle avait gagné quand il reviendrait de son travail, que ce serait pour lui une merveilleuse surprise. (M. Pruyn sourit.) J'étais vêtu d'un bleu de travail et coiffé d'une casquette assortie que j'avais achetée la veille. Je suis donc entré avec mon sac à outils ... Oh ! Voulez-vous le nom et l'adresse du magasin de confection pour vérifier ...

— Ce n'est pas nécessaire pour l'instant, l'interrompt Bendix. Parlez-moi d'abord du meurtre. Nous aurons tout le temps ensuite d'en préciser les détails.

— Ah bon ! Bien ... J'avais seulement pensé ... Bref, j'ai donc posé mon sac et je ...

— Pourquoi ce sac ?

— Eh bien, j'y ai une grosse clef anglaise et différentes choses ...

— Pourquoi ?

— Pour m'en servir comme arme du crime, expliqua Pruyn tout souriant, en clignant des yeux. J'aime avoir tous mes outils sous la main, pour choisir celui qui convient.

— Que voulez-vous dire ?

— Celui qui convient à la personnalité de la victime. Je choisis celui qui, à mon sens, s'harmonise le mieux avec sa personnalité. Chacun de nous a une personnalité qui diffère ...

— Alors, dit lentement Bendix en observant les yeux embusqués derrière les lunettes, vous aviez déjà tué ?

— Bien sûr, lieutenant. Cinq fois avant Mme Sloane. Cinq femmes.

— Et pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant pour venir trouver la police ? Pourquoi n'avez-vous pas avoué plus tôt ?

— Parce que j'aimais mieux attendre d'être arrivé à ce que je voulais.

— Et c'était quoi ?

— La demi-douzaine. En commençant, j'avais décidé de tuer six femmes et puis de me livrer à la police. C'est ce que j'ai fait. Tout le monde a besoin d'un but dans la vie. Le mien, c'était de commettre six meurtres.

— Je comprends. Bon ... Revenons à Mme Sloane. Que s'est-il passé après qu'elle vous a eu fait entrer ?

— J'ai posé mon sac sur une chaise et je suis revenu vers elle.

— Où était-elle ?

— Au milieu de la pièce à m'observer, souriante, très cordiale. Elle me

demandait comment fonctionnait le convertisseur. Elle ne s'est doutée de rien jusqu'à ...

— Jusqu'à quoi, monsieur Pruyn ?

— Jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que je ne lui répondais pas, que je restais simplement planté devant elle, à sourire, sans dire un mot.

— Qu'a-t-elle fait alors ?

— Elle a commencé à laisser paraître une, certaine nervosité. Elle ne souriait plus. Elle m'a demandé pourquoi je n'installais pas mon appareil. Mais, moi, je ne disais toujours rien, me contentant de regarder la peur envahir ses yeux.

Le petit homme marqua une pause. Son front s'était couvert de sueur et sa respiration était rauque.

— C'est merveilleux, lieutenant, de voir la peur croître dans le regard d'une femme ... Vraiment merveilleux !

— Continuez.

— Lorsque ça atteint un certain degré, je sens qu'elle va crier. Alors quand ce moment est arrivé, j'ai plaqué ma main sur la bouche de Mme Sloane et je lui ai flanqué un coup de genou.

Brusquement, Bendix n'eut plus envie de bâiller

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je lui avais flanqué un coup de genou ... Dans l'estomac, pour lui couper le souffle. Comme ça, elle ne pouvait plus crier.

Bendix écrasa vivement sa cigarette dans le cendrier.

« Peut-être, pensa-t-il, peut-être bien que cette fois ... »

— Et alors, monsieur Pruyn ?

— Alors je suis allé ouvrir mon sac et j'ai choisi le couteau. Une très longue lame, d'un excellent acier. Puis je suis revenu vers Mme Sloane et je lui ai tranché la gorge. Ça s'est très bien passé. J'avais enfin atteint mon but. J'étais satisfait.

— Est-ce tout ? questionna Bendix.

Parce que s'il me parle maintenant des vingt et un coups de couteau,

alors c'est notre homme, pensa le policier. Le coup dans l'estomac peut n'être qu'une coïncidence ... quelque chose qui lui est venu tout naturellement à l'esprit en se mettant dans la peau de l'assassin. Mais s'il me parle maintenant des vingt et un ...

— Oh ! Non, ce n'est pas tout. Je l'ai retournée pour laisser ma marque.

— Quelle marque ?

Le petit homme sourit avec embarras :

— Comme le Signe de Zorro ou la Marque du Vampire ... Mes initiales sur son dos ... E. T. P. : Emery T. Pruyn.

En soupirant Bendix se laissa de nouveau aller contre le dossier de son fauteuil et alluma une autre cigarette.

— Après quoi, je lui ai coupé les oreilles, ajouta fièrement le petit homme. Pour ma collection. Maintenant, ça m'en fait six belles paires.

— Vous ne les avez pas vues vous, par hasard ?

— Oh ! Non, lieutenant. Je les garde à la maison ... dans une boîte ... une boîte métallique que je range dans le tiroir de ma commode, une commode ancienne en palissandre.

— Ah oui ?

— Oui. Aussitôt après avoir prélevé les oreilles, je suis rentré chez moi. C'était il y a trois jours. J'ai tout bien rangé, mis mes affaires en ordre, et puis je suis venu vous trouver. Je suis prêt à aller en prison.

— Pas de prison, monsieur Pruyn.

— Que voulez-vous dire, lieutenant ?

La lèvre inférieure du petit homme se mit à trembler et il se leva.

— Je ... Je ne comprends pas ...

— Je veux dire que vous pouvez rentrer chez vous pour le moment. Revenez demain matin. Vers huit heures. Nous prendrons alors note de tous les détails, comme l'adresse du magasin de vêtements, etc. Après quoi, nous verrons,

— Mais je ... je ...

— Bonsoir, monsieur Pruyn. L'agent Barnhart va vous reconduire.

Du seuil de son bureau, Norman Bendix regarda les deux silhouettes s'éloigner dans l'interminable couloir.

« Un drôle de bonhomme... oui, vraiment », pensa-t-il.

Il sortit sa Ford du parking du commissariat et l'engagea doucement dans le flot des voitures.

Que cela avait donc été facile ! Facile, et extrêmement satisfaisant. Oh ! L'excitation merveilleuse de s'être ainsi trouvé dans l'Antre du Lion ! C'était presque aussi grisant qu'avec le couteau. Et le coup de genou dans l'estomac ! Dangereux, mais tellement excitant. Il se rappela le regard du lieutenant lorsqu'il avait mentionné le coup de genou. Incomparable !

Emery Pruyn sourit tout en conduisant. Quantité d'autres moments palpitants l'attendaient... Oh ! Oui, beaucoup, beaucoup d'autres !

LE PUIT

(The Man in the Well)

par BERKELY MATHER

En ce milieu de matinée, constatant à son arrivée que déjà six personnes faisaient antichambre. Sefton gratifia ce groupe d'un regard aussi rapide que scrutateur et fit demi-tour. Une fois dehors, il traversa le Strand pour aller se placer dans l'entrée en renforcement d'une chemiserie.

Ce qu'il avait vu ne l'avait guère effarouché, mais il jugeait bon de maintenir en toute circonstance une apparence de dignité, de fierté même en sollicitant un emploi. Il y avait deux jeunes, dont l'un barbu, tous deux en « duffel-coat », une espèce de vieux dur à cuire, genre ancien quartier-maitre de la Flottille de l'Irrawaddy, deux indigènes, naguère « sahibs », que leur teint jaunâtre, anémique, rendait pitoyablement ressemblants, et une femme ; on eût dit qu'elle venait de traverser le désert de Gobi à dos de chameau, celle-là. S'il s'agissait d'une sélection, il était prêt à parier sur ses propres chances.

Par réflexe d'économie, il supprima d'un coup d'ongle le bout à peine allumé de sa sixième cigarette lorsqu'il vit le dernier candidat quitter l'immeuble, et franchit à nouveau le flot de la circulation pour aller gravir encore une fois l'étroit escalier. Un employé prit son nom, le laissa seul un instant, puis revint le prier de le suivre et l'introduisit dans une pièce voisine. Il vit se lever un homme d'un certain âge, grand, plutôt efflanqué, qui lui tendit la main par-dessus un bureau jonché de papiers.

— Monsieur Sefton ? Désolé de vous avoir fait attendre. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous voudrez bien excuser ce fouillis — mon agent m'a prêté ce local pour ces ... entrevues.

Sefton fit un léger salut, s'assit, coiffa un genou de son chapeau, et attendit. L'homme se mit à contempler fixement un point sur le mur au-dessus de la tête de Sefton, rétrécissant les pupilles et plissant les lèvres.

« Aussi cinglé qu'on le prétend dans les journaux », se dit Sefton, ajoutant, pour faire bonne mesure : « Vieux corniaud, va ! »

Une ou deux minutes s'écoulèrent, avec, en fond sonore, le grondement sourd du trafic. Un son strident se fit entendre du côté de Charing Cross ; une locomotive. Le vieux finit par rompre le silence.

— Il y a eu bon nombre d'autres postulants, monsieur Sefton.

Le ton était faussement suave.

— Mais vous avez réduit ce nombre à sept, et jusqu'à présent pas un seul ne vous convient, répliqua Sefton. Moi si, je l'espère. J'avoue avoir le plus vif désir de participer à votre entreprise.

Son vis-à-vis laissa percer un soupçon d'irritation.

— Puis-je vous demander d'où vous tenez vos renseignements ?

— J'ai compté les têtes en arrivant, et puis je suis allé me poster sur le trottoir d'en face pour chronométrer les intervalles entre les sorties — aucun n'est resté longtemps. (Sourire étudié pour rendre le stratagème anodin.) Je pense être votre homme, professeur Neave.

— Voilà qui reste à voir, rétorqua Neave, assez sèchement.

Sefton le vit farfouiller dans une pile de lettres et en choisir une ; la sienne.

— Pourriez-vous étoffer cela quelque peu ?

Sefton fit l'empressé :

— Bien sûr. Huit ans comme ingénieur mécanicien dans la société Sontal pour l'exploitation des pierres précieuses à Mogok, en Haute Birmanie. Je parle couramment le birman, et dans la plupart des dialectes — shan, chin, karen — je me débrouille. Je connais bien toute la région ; pendant la guerre, j'ai servi dans l'armée des Indes comme officier du train. Mes rapports avec les gens sont bons, en règle générale ; je sais recevoir des ordres et les exécuter (ici, très légère pause). Enfin, je sais aussi me taire.

— Pourquoi avez-vous quitté la société Sontal, monsieur Sefton ?

— Pour la même raison que tout le reste du personnel. Les Japonais se rapprochaient dangereusement, et ils progressaient vite. Nous avons expédié les hommes mariés et leurs familles à Rangoon avant que la voie ferrée partant de Mandalay ne soit coupée ; après quoi, nous avons mis le feu à tout le bastringue et sommes partis à bord du dernier véhicule restant. Notre provision d'essence a duré jusqu'à Yeu

— c'est juste au nord de Bhamé. À partir de là, pour atteindre le Chindwin à travers la zone sèche, nous avons dû marcher. Quand je dis « nous », en fait, je suis le seul à avoir pu aller jusqu'au bout. Les autres, hélas, n'ont pas tenu ... Dysenterie, malaria, épuisement, la faim, la soif. C'était une mauvaise année ; la mousson est arrivée tard.

— Il vous a pris combien de temps, ce voyage ?

— Un peu plus de trois mois. Notre allure était celle du plus mal en point.

— Et ensuite ?

Sefton haussa les épaules.

— Ma foi, pas grand-chose. J'ai pénétré dans l'Assam par la piste Tiddim et suis tombé sur nos troupes à Imphal. J'ai passé pas mal de temps à l'hôpital et puis j'ai pris les armes ; dans la XIV^e armée — j'ai fini commandant.

— Depuis, qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai d'abord investi tout mon argent — prime de démobilisation, économies — dans un atelier de mécanique, dans le Lancashire, et j'ai tout perdu. Après ça, j'ai occupé une série d'emplois, plus ou moins dans ma partie — forage au Brésil, prospection pour une compagnie pétrolière dans le golfe Persique, entre autres.

— Vous êtes marié ?

— Non. Personne ne dépend de moi et je ne dépends de personne.

— Comme rémunération, à quoi vous attendez-vous ?

— Je ne m'attends à rien ... Si ce n'est à partir avec vous.

La physionomie du professeur s'éclaira un bref instant, puis se rembrunit.

— Je ne comprends pas bien, monsieur Sefton.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai occupé toute une série d'emplois, professeur. Tous étaient fort honorablement payés et pourtant je les ai tous quittés délibérément — souvent malgré de réels efforts de la part de mes employeurs pour me persuader de rester. Instabilité, incapacité de s'insérer durablement dans ce monde d'après-guerre, appelez ça comme vous voudrez, mais ce que je sais, c'est que je n'arriverais pas à me fixer, à me ranger, tant que je ne me serai pas débarrassé de tout

ça.

— De tout quoi ?

Sefton tourna son visage vers la fenêtre et demeura immobile une bonne minute, le regard perdu, avant de répondre.

— Difficile à dire. Voyons voir ... Dans le temps, j'étais un jeune homme passablement stable, avec une bonne carrière devant moi. La guerre a mis un terme à tout ça. La société n'a jamais repris ses activités. J'avais vu mes compagnons succomber tout au long de cet épouvantable parcours et j'avais été incapable de les secourir. Je ne suis pas un névrosé, mais ... mais ... (Il ouvrit les mains, paumes en l'air.) Oh, bon Dieu, je ne sais pas ... simplement, quelque chose me pousse à retourner là-bas, refaire le chemin, revoir les lieux de cette épreuve ... sentir le soleil me taper dessus et l'odeur forte de la jungle me monter aux narines. Je veux affronter quelque chose que j'ai fui durant toutes ces années — pour me rendre finalement compte, je pense, que ramené dans le présent, ce passé n'a plus guère d'importance et s'efface.

Il s'arrêta soudain. Ce boniment, il l'avait minutieusement mis au point, mais voici qu'il avait l'impression d'en faire beaucoup trop. Il pesta intérieurement.

« Abruti, même un môme ne s'y laisserait pas prendre » et enchaîna, lugubre :

— Tout cela doit vous paraître assez stupide, professeur.

Mais le professeur eut un sourire compatissant.

— Pas du tout. Je crois vous comprendre. J'ai moi-même fait partie d'une génération perdue en 1918. Très bien, monsieur Sefton, vous avez témoigné d'une grande franchise. À présent, parlons un peu de moi et de mes raisons pour partir là-bas.

Il fit glisser une botte de cigarettes en travers du bureau et Sefton put constater, en voyant le cendrier vide, qu'il était le premier à recevoir cette faveur ; voilà qui paraissait réconfortant.

— Je présume que vous connaissez déjà quelques petites choses à mon sujet : mes expéditions en solitaire, ma modeste notoriété en tant qu'auteur et conférencier ?

Sefton prit un air presque offensé, juste ce qu'il fallait.

— Qui ne les connaît, professeur ?

— Aucun des précédents candidats, apparemment, répondit le professeur, nettement amer. Un des jeunes gens m'avait vu faire une sauterie d'un quart d'heure à la télévision, mais sans y prêter la moindre attention. La femme m'a confondu avec le professeur Lever, l'ornithologue ; quant aux autres, pour la plupart, ils étaient bien plus intéressés par la somme que je pouvais leur offrir que par le voyage lui-même et son but. Enfin, laissons cela ... Ce qu'il me faut, c'est un homme connaissant la Haute Birmanie, aguerri, éventuellement prêt à en voir de dures, sachant conduire une jeep et en entretenir deux, bref, qui soit qualifié pour me prêter assistance et me guider sur la vieille route de Birmanie, depuis Calcutta jusqu'en un point aussi rapproché que possible de la frontière chinoise. Un homme capable d'assurer à ma place les tâches pratiques de l'expédition pendant que je rassemblerai du matériel et prendrai des photos pour ma prochaine tournée de conférences, mais en même temps un homme en qui je puisse trouver un peu plus — euh ! — d'affinité intellectuelle que chez un salarié ordinaire.

Il se leva et tendit la main.

— Je pense que vous pourriez bien être cet homme-là, monsieur Sefton.

Sefton exultait intérieurement, envahi par le soulagement et la joie.

Il arrêta la jeep au sommet de la dernière côte avant Kohima. En bas, sur la route sinueuse, qui en sens inverse menait au Manipur, il pouvait voir la seconde jeep progresser péniblement le long des lacets en épingle à cheveux qui multipliaient par dix la distance à vol d'oiseau. Depuis la dernière fois qu'il l'avait vue, vers la fin de la guerre, la route n'était pas loin d'avoir fait retour à la jungle. Il avait alors fallu un miracle d'ingéniosité technique pour réussir à faire passer de front quatre files de véhicules lourds en un tour de cadran. Ponceaux et ponts irlandais en bois de teck étaient à présent pour la plupart pourris et Sefton, frayant la voie, avait dû faire halte à maintes reprises, depuis qu'ils avaient franchi le Brahmapoutre, pour permettre au professeur de le rattraper ...

Il alluma une cigarette et s'efforça pour la cinquantième fois de calmer cette fièvre d'impatience qui s'emparait de lui, le taraudait. Seul, il serait parvenu vaille que vaille à la zone sèche en une semaine, mais il en faudrait bien quatre, ça en avait tout l'air, à voir ce vieux toqué

s'arrêter à tout bout de champ pour prendre des photos, et de plus s'obstiner à ne pas rouler dans la chaleur de l'après-midi. Et voilà qu'à présent il paraissait probable qu'on les retiendrait à Imphal. Le gouvernement indien était accaparé par des combats de jungle sporadiques contre les tribus Naga, qui réclamaient à cor et à cri l'autonomie qu'on leur avait promis lors du départ des Britanniques ; une mini-guerre intestine menaçait. Ah, la politique ! Par deux fois déjà elle l'avait empêché de pénétrer en Haute Birmanie. Foutue politique, il n'en avait que faire ! Tout ce qu'il demandait, lui, c'était un couple d'heures, pas plus, dans une pagode, près de Yeu ...

Le professeur arriva enfin. En le voyant stopper triomphalement et très précisément à l'endroit même qu'il aurait dû éviter, Sefton laissa échapper un cri de colère.

— Bon Dieu de bois, combien de fois faudra-t-il vous dire de ne pas vous arrêter dans la boue ?

Il bondit, rejoignit le vieux bonhomme en trois enjambées et l'expulsa brutalement de son siège pour prendre sa place et actionner rageusement le démarreur. Le moteur vrombit, mais les roues ne firent que patiner piteusement. Lâchant une bordée de jurons, il alla chercher la corde de halage dans sa propre jeep et entreprit de replacer pour la vingtième fois sur terrain ferme celle du professeur.

Celui-ci prit un air pincé, et remarqua :

— En matière de bonnes manières également, il y a certaines règles fondamentales à observer. Les choses ont un peu tendance à se dégrader, Sefton. Certes, vous n'êtes pas appointé, mais il n'en demeure pas moins que c'est moi qui dirige cette expédition, permettez-moi de vous le rappeler.

— Vous voulez traverser la Haute Birmanie et atteindre la frontière chinoise, non ? jappa Sefton. Bon, très bien ; alors, laissez donc s'en occuper quelqu'un qui s'y connaît, bon Dieu, et contentez-vous de faire ce qu'on vous dit de faire, un point c'est tout.

— Ne me prenez pas pour un enfant ; ce n'est pas ma première expérience de la jungle, vous savez. (Neave était maintenant carrément furieux.) Si cela doit continuer de la sorte, j'estime infiniment préférable d'engager un chauffeur à Imphal et de vous payer le voyage de retour à Calcutta en camion.

Sentant venir le danger, Sefton décide de temporiser.

— Je suis désolé, professeur, dit-il, en se passant la main sur le front avec un semblant de profond désarroi. Ça doit faire remonter le passé, tout ça ... J'ai d'ailleurs l'impression que je vais avoir un accès de fièvre.

Il eut un sourire de noble contrition.

— Vous avez eu parfaitement raison de me remettre à ma place. Je saurai me tenir désormais.

Le professeur enregistra ces excuses d'un léger hochement de tête, puis, raide et altier, regagna sa jeep.

Ils reprirent la route. « Sale vieux schnock, ruminait Sefton. Une fois franchi le Chindwin, tu pourras bien aller au diable. Mais d'ici là, il faut que je me tienne à carreau — pas question de rester en carafe si près du but. »

Grâce aux papiers du vieux, portant le cachet de Delhi, ils passèrent sans difficulté le contrôle à Imphal. On leur proposa même une escorte jusqu'à la frontière ; offre poliment déclinée par Sefton. Cette nuit-là, ils campèrent au sommet de la piste Tiddim, où des tanks japonais rongés par la rouille avaient l'air de monticules verts sous la végétation envahissante, qui pourtant, en douze ans, n'avait pu complètement effacer les cicatrices laissées par cette dernière et féroce bataille.

Étendu sous sa moustiquaire, Sefton observait les nuages annonciateurs de la mousson en train de s'amonceler et de masquer les étoiles au-dessus du défilé. Comme en cette autre nuit, dans le temps, lorsqu'il avait entrepris de passer la ligne. Il s'étira sur sa couche et tendit l'oreille, écoutant les bruits de la jungle et les faibles ronflements du professeur de l'autre côté du feu de camp. Ses pensées se mirent à voyager dans le passé.

Au départ, ils étaient six dans ce camion de malheur. Findlay, le manager écossais - grand, sévère, ascétique — passionné de sanskrit, et dont certains disaient qu'il s'était converti en secret au bouddhisme ; Muirson, le chef de bureau eurasien ; les deux coolies karens ; et Ngu Pah, la jolie petite infirmière birmane qui n'avait pas voulu quitter son modeste dispensaire, tenant à rester jusqu'à la dernière minute ; lui-même enfin. Les deux Karens n'avaient pas tardé à leur fausser compagnie et Muirson, pourri d'opium, en proie à la malaria, avait succombé au bout de la troisième semaine. Restait donc finalement un groupe de trois. Curieux assemblage, disparate, ces trois êtres contraints d'avancer à pied en pleine zone sèche, aride, traîtresse,

depuis que le moteur, privé d'essence, avait rendu l'âme. Ils étaient péniblement parvenus jusqu'à cette fameuse pagode avant que Findlay ne s'effondre. Un puits se trouvait là, et Ngu Pah, agile et légère, s'était laissée glisser le long de la corde usée pour aller voir s'il ne subsistait pas quelque flaque sur le fond sableux. Mais le puits était totalement à sec. Tandis qu'elle remontait lentement, avec effort, la corde se rompit, mais elle réussit à s'agripper à la maçonnerie, à quelques pieds du bord. Ils eurent toutes les peines du monde à la sortir de là.

C'est cette nuit-là qu'il avait pris sa décision. Visiblement, Findlay, au bout de son rouleau, ne pouvait plus avancer. Quant à Ngu Pah, certains signes révélaient qu'elle aussi allait craquer. Vaillante, certes, mais frêle, elle avait été soumise à très rude épreuve, obligée de porter plus que sa part de vivres et d'eau, sans compter la lourde sacoche de peau que Findlay, épuisé, avait expressément tenu à lui remettre, se fiant apparemment à elle seule.

Cette sacoche, il savait ce qu'elle contenait ; il avait vu Findlay rafler un bon nombre de rubis, parmi les plus beaux, avant que l'on eût fait sauter la chambre forte et mis le feu à tout le reste. Depuis plusieurs mois, les habituelles livraisons à Rangoon s'étaient révélées impossibles ; il n'y avait donc que l'embarras du choix.

Elle devait bien peser sept livres au bas mot, cette sacoche. Mon Dieu — sept livres de rubis bruts ! Elle ne s'était pas dessaisie de la sacoche un seul instant depuis que Findlay la lui avait confiée. Elle se l'était même attachée autour du cou pour descendre dans le puits. Sefton se demandait à quel moment elle avait commencé de soupçonner son dessein. Il avait finalement franchi le pas, et des années durant il s'était efforcé de trouver un semblant de justification à sa perfidie. Mais plus maintenant, plus du tout. Dans le monde de Sefton, un seul principe désormais : chacun pour soi. Oui, cette nuit-là, pendant qu'elle dormait et que Findlay délirait, il avait dérobé la sacoche — ainsi que leurs deux derniers litres d'eau, à peine plus, et la maigre ration de vivres qui restaient, avant d'entreprendre cette dernière marche forcenée vers la frontière et la sécurité.

N'empêche qu'elle l'avait bien possédé, la petite garce. Il s'en était aperçu en pleine nuit, juste avant de passer la frontière. Il avait ouvert la sacoche pour y prélever les quelques pierres, judicieusement choisies, qu'il pourrait garder sans risque sur lui, comptant dissimuler le reste en lieu sûr et revenir le chercher un jour, si la guerre se terminait bien. Il se revoyait, défaisant le lacet de fermeture. Quel souvenir ! Même maintenant il pouvait encore sentir sur ses mains se déverser tout ce sable et ce gravier. Il avait hurlé comme un damné, se

roulant par terre dans un accès de rage impuissante, presque de folie. Reprenant enfin ses esprits, il avait envisagé de faire demi-tour. Mais les Japonais arrivaient ; en se retournant, il pouvait voir, à quelques kilomètres, s'élever la fumée de villages incendiés. Oui, c'est là-bas qu'il était, le magot — dans ce maudit puits — et il devait toujours y être. Ces deux-là, sûrement, n'avaient pas dû tenir longtemps. Il avait laissé un Findlay presque moribond, et Ngu Pah ne pouvait récupérer les pierres, puisque la corde s'était cassée. La pensée qu'elle avait pu survivre à la guerre et venir les reprendre l'avait mis un certain temps à la torture, mais il avait su s'en défaire ; c'était idiot. Sans vivres et sans eau, elle avait dû succomber en une semaine à peine. Non, les rubis étaient encore là, au fond du puits il n'en doutait pas.

Par deux fois, ayant réuni l'argent nécessaire, il s'était rendu à Rangoon, prétendant vouloir faire de la prospection ; mais, en dépit de ses efforts, il n'avait pu obtenir l'autorisation de pénétrer en Haute Birmanie. Le long du cours de l'Irrawaddy, depuis le départ des Britanniques, la guérilla sévissait presque en permanence, aussi les visiteurs étaient vus d'un très mauvais œil de part et d'autre. En essayant de passer sans autorisation, il avait bien failli se faire abattre. À sa troisième tentative, refus de visa ; même chose avec le gouvernement indien, lorsqu'il avait sollicité une licence d'exploitation dans les monts Shan. Et finalement, la petite annonce du professeur, un vrai don du ciel ! La dernière chance, et la bonne ; il arriverait au but cette fois-ci, bon sang !

Son plan était au point. Ils devaient passer par Yeu, pas d'autre voie d'accès. Là, il simulerait une crise de malaria. De Yeu à Mandalay la route était facile, et il se faisait fort de persuader le professeur de partir seul, en lui promettant de le rattraper dans un court délai. Vu leurs rapports plutôt tendus, le vieux ne se montrerait pas particulièrement récalcitrant. D'ailleurs, il le rattraperait, mais pour le plaquer. Il avait suffisamment d'argent liquide pour payer son retour en Angleterre, et bien assez d'astuce pour réussir à passer les pierres.

Satisfait, il expédia d'une chiquenaude sa cigarette dans végétation humide, écrasa un moustique, et sombra dans un sommeil paisible.

Ils arrivèrent à Yeu quatre jours plus tard, sans incident, sinon de routine : le professeur qui, incorrigible, s'embourbait. Atteint à plusieurs reprises par la malaria dans le passé, Sefton n'eut pas de mal à en simuler les symptômes avec un réalisme qui ne manqua pas d'impressionner le vieil homme au plus haut point. Pour que la fausseté de ses frissons de forte fièvre ne fût pas dénoncée par sa température, il avait même pris la précaution de casser le

thermomètre de leur trousse à pharmacie.

L'après-midi, peu avant leur arrivée, il avait aisément reconnu au passage le chemin qui menait à la pagode. Celle-ci se trouvait quelques kilomètres à l'est d'un tout petit village, naguère pratiquement désert en ces jours de panique, mais à présent repeuplé. Ce hameau possédait un puits, un vrai celui-là, qui aurait pu sauver les deux autres s'ils en avaient connu l'existence. À l'ombre d'un arbre, à la jonction de la route et du sentier, un bonze en robe jaune se tenait assis, une jatte en cuivre devant lui, sébile destinée aux oboles des fidèles. C'était le premier qu'ils voyaient depuis qu'ils avaient franchi le Chindwin. Bien que préoccupé par l'apparente montée de fièvre de Sefton, le professeur, enchanté de cette occasion de cliché, avait arrêté sa jeep pour bondir appareil au poing, mais le bonze, baissant les yeux, avait détourné son visage et recouvert sa tête d'un pan de sa robe.

Commentaire de Sefton : « L'appareil photo, c'est plus ou moins l'œil du démon pour ces énergumènes ; ils ne l'apprécient guère. Mais ne vous en faites pas, on en trouvera bien d'autres, de ces dévêts mendigots, là où nous allons. À Yeu, il y en a un plein monastère. Ma foi, j'avoue qu'il me tarde d'y être — je me sens vraiment mal foutu. »

Ils logèrent à la maison de repos du monastère, et pendant quelques jours le professeur put baguenauder et braquer son objectif à cœur joie, tandis que Sefton, toujours réaliste, semblait faire de louables efforts pour juguler la maladie. Quand il se vit proposer de repartir seul sur la route, le vieil homme se récria, protesta, prit un air offusqué, modérément toutefois, mais Sefton sut fort habilement s'y prendre. Imminente, la fête bouddhiste de la Dent allait battre son plein à Meikhtila, où les fidèles accoureraient de toutes les régions d'Asie. Ce serait un crime de laisser passer cette chance d'enrichir sa collection de photographies. Il arriverait aussi juste à temps pour voir les premiers radeaux de teck descendre l'Irrawaddy avec la venue de la mousson. Lui-même irait le rejoindre dans une semaine, au plus, à Mandalay, de nouveau frais comme l'œil. Le vieux se laissa enfin fléchir, et prit le départ, l'air un peu contrit ; en s'éloignant dans sa jeep, il se retournait de temps à autre pour lui lancer un regard presque coupable.

Sefton s'accorda une demi-journée comme marge de sécurité, puis partit en sens inverse. La pagode ne serait sûrement pas occupée ; aucune crainte à avoir de ce côté-là. On en édifiait à peu près sur toutes les collines de Haute Birmanie, on plaçait à l'intérieur une statue du bouddha, à l'extérieur une paire de dragons pour le protéger

des malins esprits, on creusait un puits pour lui permettre de se rafraîchir ; après quoi, on semblait fuir ces endroits comme la peste.

Il la retrouva dans le même état qu'autrefois. À l'entrée, au-dessus du passage voûté qui menait à la petite cour, les bougainvillées pourpres étaient peut-être un peu plus luxuriantes, et les pluies de la mousson, brèves mais violentes en cette contrée, avaient peut-être un peu plus délavé le plâtre blanc de la toiture à clochetons, mais le Bouddha demeurait strictement le même, sans âge, les jambes croisées sous lui, assis sur les plantes des pieds retournées, index et pouce de la main droite refermés sur le petit doigt de la main gauche, le front ceint d'un lotus incrusté de bijoux, le visage empreint d'une immuable sérénité.

Il alla dissimuler la jeep à une centaine de mètres dans un taillis de bambous. Ce n'était pourtant pas nécessaire ; personne ne l'avait vu venir, et de toute façon pas un seul Birman n'eût songé à gravir plus d'un kilomètre de forte côte pour inspecter les lieux. Mais c'était dans sa nature, une sorte d'instinct du secret le poussait à le faire, semblable à ces bêtes de la jungle qui s'obstinent à effacer leurs traces alors même qu'elles ne courent aucun danger. Il prit un rouleau de corde et une lampe de poche dans la boîte à outils et s'en retourna vite, pressant le pas. Malgré la fraîcheur du soir, il transpirait abondamment. Son cœur battait la chamade et sa respiration se faisait courte ; il avait presque l'impression de suffoquer.

À l'intérieur de la pagode, il sentit craquer sous ses pieds un tapis de feuilles mortes en contournant la statue pour foncer vers le puits, à l'arrière. Braquant sa lampe dans le itou noir, il se mit à le scruter intensément, mais la clarté ne semblait pas atteindre le fond. Il lâcha une pierre et l'entendit avec une vive satisfaction émettre un bruit mat en heurtant le sable sec. Il n'y avait probablement jamais eu d'eau dans ce damné trou. D'aucuns, dont Findlay, prétendaient que ces trous maçonnés n'étaient pas du tout des puits, qu'ils avaient un rôle, non pas bienfaisant, mais sinistre ; vestiges d'un autre âge, on les aurait utilisés, dans quelque obscure et antique religion, pour de sombres rites, sacrifices humains par exemple.

Il noua la corde autour d'une pierre en saillie, la laissa filer dans les profondeurs, et sut qu'elle avait touché le fond en la sentant mollir ; puis il enjamba le rebord et entreprit la descente. D'abord, ce fut facile ; la maçonnerie était rugueuse, grossière, et offrait aux pieds plusieurs points d'appui. C'était cela, d'ailleurs, qui avait sauvé Ngu Pah, sans quoi ... Mais plus bas les parois devenaient lisses comme du marbre, et il se félicita d'avoir pensé à mettre des espadrilles à semelle de corde.

La découverte des rubis fut si aisée qu'elle lui fit l'effet d'une fin banale, anodine, dans un drame tendu, et il se sentit un peu déçu, frustré, comme un gamin qui se voit assigner une tâche trop simple et se trouve privé de prouesse dans quelque jeu d'équipe. Dès qu'il eut posé les pieds sur le sable et allumé la torche électrique, il les vit : sur un renflement plat de la maçonnerie, enveloppés des lambeaux d'un foulard de soie à moitié décomposé, naguère d'un bleu éclatant — un petit monceau de cailloux presque ternes, à l'état brut, non travaillés, mais qui rougeoyaient cependant à la lumière de la torche.

Il aurait voulu clamer sa joie, chanter à plein gosier, les lancer par poignées au-dessus de sa tête comme des confettis. Pourtant, il se contenta de s'asseoir sur le sable, d'allumer, une cigarette d'une main tremblante et de diriger le faisceau lumineux sur les rubis pour les contempler en silence les yeux écarquillés.

Il demeura dix bonnes minutes ainsi, avant de sortir de cette transe pour ôter sa chemise trempée de sueur et y transférer les rubis. Il lui fallut encore dix autres insupportables minutes, tellement il était fébrile, pour confectionner à sa convenance, un sac qu'il attacha solidement à sa ceinture. Enfin, ayant passé deux fois la corde autour de sa taille, il entama la pénible remontée.

Il avait à peu près progressé de cinq mètres — corps arqué, buste rejeté en arrière, pieds fermement calés contre les pierres — quand la chose arriva. Il ne se sentit pas tomber. Il ne prit vraiment conscience de sa chute qu'une fois étendu sur le dos, la corde gisant flasque à son côté, le morceau de maçonnerie, qui l'avait frôlé, immobilisé près de sa tête. Alors, il se mit à hurler, à pousser d'horribles cris stridents à s'en déchirer le larynx, et il hurlait toujours, griffant les parois du puits comme un dément, lorsque la lueur de la lune, tout là-haut, fut masquée par la tête et le torse d'un homme au crâne rasé, la poitrine drapée de coton jaune. Il ne pouvait distinguer son visage, mais savait que c'était le bonze vu sous l'arbre, au coin de la route et du chemin. Cessant de crier, il prononça quelques mots en birman.

Le bonze répondit en anglais avec un fort accent d'Édimbourg.

— Je savais qu'à la longue vous reviendriez les chercher, Sefton.

Sefton voulut parler, mais les muscles de sa gorge refusèrent de fonctionner, paralysés. La voix poursuivit.

— Oui, les vautours retournent toujours à leur charogne, et c'est bien ce qu'elles sont, ces pierres. Pour moi tout le premier. J'ai projeté de les dérober à mes employeurs. Par intention, j'étais déjà traître à ma

foi, à ma règle de vie. D'en prendre conscience m'a permis de trouver la voie du salut, le *samadhi* de la Voie Moyenne. Cette robe n'est pas un déguisement, Sefton, c'est le signe de mon rachat.

Fou, il est fou, se dit Sefton en s'efforçant de réprimer une nouvelle explosion de rage hystérique.

— Findlay ! lança-t-il, fébrile. Findlay, je suis revenu pour voir si je ne pourrais pas retrouver vos traces. Je n'ai cessé de me tourmenter, Findlay, tout au long de ces années ...

— Je le crois volontiers, répliqua Findlay. Un homme ne peut échapper à son karma, à son propre enchaînement des causes et des effets. Eh bien, voici pour vous une chance de trouver la paix, saisissez-la ... comme je l'ai fait.

— Findlay, vous ne pouvez agir ainsi ... Vous ne pouvez pas ... m'assassiner.

Il bredouillait à présent, d'une voix éteinte.

— Je n'ai rien fait. Dans votre hâte aveugle, poussé par la cupidité, vous avez attaché la corde à une pierre qui n'était pas sûre. Le symbole ne vous apparaît-il point ?

— Findlay, Findlay, écoutez-moi, Je sais ce que vous avez dû penser alors, mais je n'étais parti qu'afin d'essayer de trouver de l'eau et de la nourriture pour nous trois. Je me suis égaré, j'ai été malade à mon tour ... j'ai divagué pendant trois semaines avant qu'on ne me ramasse. À ce moment-là, j'avais perdu la mémoire. Il faut me croire Findlay, il le faut !

Findlay ne paraissait pas l'entendre. Il enchaîna, songeur, d'un ton égal, monocorde.

— Oui ... l'infini symbolisme de tout cela : le sacrifice de la petite Ngu Pah, trois fois elle a fait ce voyage, aller et retour, une dizaine de kilomètres, pour me nourrir et m'abreuver ... Le peu qui nous restait, vous l'aviez volé. À son troisième, retour, elle est morte d'épuisement. J'ai trouvé la force de l'enterrer près de l'entrée, sous les bougainvillées. N'avez-vous rien ressenti en passant, Sefton, ou bien votre cupidité vous a-t-elle rendu insensible à tout, sauf à l'attrait de ces misérables morceaux d'alumine cristallisée ?

— Je n'en veux pas de vos satanés rubis !

— Ce ne sont pas les miens ... ni les vôtres, rétorqua Findlay. Ils sont

retournés à la terre qui les a formés. Là, en bas, ils ne pourront plus faire de mal.

— Bon, bon, très bien, qu'ils y restent ! (Sefton tomba à genoux sur le sable.) Mais il vous faut m'aider à sortir de là, Findlay.

— Je ne puis ni vous y aider ni m'y opposer, Sefton. Cela, c'est votre karma — tout comme ceci est le mien.

Findlay tendit les mains au-dessus de l'ouverture.

Sefton les vit se détacher sur le fond de ciel éclairé par la lune, et son cœur se souleva. Les doigts étaient tout ratatinés, tronqués, d'informes ébauches.

— La lèpre, Sefton, une malédiction devenue bénédiction, car c'est cela, cela seulement, qui m'a retenu d'aller récupérer ces bijoux, et en même temps ç'a donné ma chance, celle de connaître la paix en me rachetant.

— Vous ne pouvez pas me laisser ici, ce serait un meurtre. Vous êtes bouddhiste, dites-vous ... Un bouddhiste ne peut pas tuer, pas même des animaux. Trouvez une autre corde, Findlay, trouvez une autre corde !

Sa voix, implorante, défaillait, devenait un murmure.

— Je ne vous tuerai point Sefton, pas même par omission. Toutefois, vous serez obligé de faire un choix. Si je trouve une autre corde, je ne pourrai pas l'attacher convenablement avec de tels doigts. Je devrai donc demander de l'aide au village. En ce cas, il faudra que vous sortiez les mains vides, j'insiste là-dessus. Je demanderai l'aide des gens du village si vous manquez à votre parole.

— Et ... l'autre choix ? parvint à articuler Sefton, la gorge nouée.

— Je vous descendrai de l'eau et de la nourriture aussi longtemps que vous en aurez besoin.

Dans un sursaut, Sefton se reprit à crier.

— Écoutez, Findlay ! Il y a ici des masses d'argent — des millions et des millions ! Songez-y. La lèpre, on sait la guérir à présent en Europe, et il existe des mains artificielles qui vous permettront de faire tout ce qui vous est maintenant refusé. Réfléchissez ! De l'argent, il y en aura bien plus qu'il n'en faut, pour vous et pour moi. Trouvez une corde qui soit suffisamment longue pour que vous puissiez la passer autour de la

statue et m'en lancer les deux bouts ... un nœud ne sera pas nécessaire. Laissez-moi seulement sortir d'ici et nous pourrions discuter librement de tout cela. Si je n'arrive pas à vous convaincre, je ne ferai rien contre vous, je m'inclinerai et partirai pour ne plus jamais revenir, je le jure !

— Si vous sortiez d'ici et si j'étais seul, Sefton, vous me tueriez, dit Findlay. Vous le savez déjà, dans le fond de votre cœur. Je ne pourrais vous en empêcher et n'essaierais d'ailleurs pas, mais en laissant pareille chose se produire, je vous priverais de la seule chance qui vous reste encore de trouver la paix. Ce serait enfreindre les commandements de la Voie Moyenne. La destinée des autres nous concerne tous, un homme ne doit pas rester sans rien faire lorsqu'il en voit un autre en train de se détruire.

Alors Sefton s'effondra. Il s'écroula en avant, face contre terre, martelant le sable de ses poings, hurlant comme un animal à la torture.

Les villageois le hissèrent hors du puits à minuit et les moines de Yeu l'entourèrent de soins vigilants jusqu'au jour où parut le professeur, revenu s'enquérir de son sort, inquiet de ne pas le voir arriver à Mandalay. Et puis il fut ramené au pays et recueilli dans une vaste demeure entourée de hauts murs, dans le calme de la campagne anglaise, et là il a trouvé la paix. Sauf à la pleine lune. Car alors il crie, délire et se débat dans sa camisole de force, proférant d'incohérentes paroles où il est question de rubis et de cordes et d'un bonze qui reçoit l'obole des fidèles au bord de la route.

M. MAPPIN MET UN POINT FINAL

(Mr. Mappin Forecloses)

par ZENA COLLIER

L'expérience de la vie qu'avait connue M. Mappin ne l'avait pas porté à croire que l'on pouvait bâtir sa destinée à sa guise. Sa conclusion était, au contraire, que l'existence vous façonne, que les événements et les circonstances vous enserrent dans leur filet, vous emprisonnent de telle sorte que lui-même, par exemple, qui si longtemps s'était imaginé devenir : un diplomate de carrière, ou bien un grand reporter international, ou encore — possibilité la plus tentante des trois — commandant d'un de ces somptueux transatlantiques où tout n'était que luxe, enchantement et beauté, se retrouvait aujourd'hui en sa vingtième année de présence effective au département des hypothèques de MM. Trimble, Goshen et Webb, conseillers juridiques.

Vingt ans auparavant, en effet, M. Mappin était entré chez Trimble, Goshen et Webb avec de grandes espérances et un regard clair où se reflétaient les beaux rêves bleus au milieu desquels il entrevoyait son avenir. Comme cela n'avait point constitué une mince affaire que de prendre pied dans une firme aussi renommée, c'était sans trop de regrets que le jeune idéaliste d'alors avait renoncé à ses autres aspirations. Après tout, des phrases telles que « Son Excellence M. Mappin a eu une longue concertation avec son homologue M. l'Ambassadeur de Transylvanie ... », ou bien « Notre envoyé spécial George Mappin dans sa dernière dépêche de Hong Kong déclare que ... », ou encore « Monsieur le Commodore Mappin recevra à sa table le duc et la duchesse de ... » relevaient peut-être de ces enfantillages qu'à un certain âge il vaut mieux mettre de côté. Et tout compte fait, quelque chose comme « Maître Georges Mappin, le conseiller juridique bien connu, a tenu tête à ses opposants au cours d'une assemblée générale avec son éloquence coutumière ... » ne faisait pas non plus si mal dans le tableau.

Mais qu'était-il résulté de ce brillant départ, et qu'est-ce que ces vingt années de labeur lui avaient apporté ? Il avait vieilli de vingt ans .et n'avait pas bougé du département des hypothèques ... Si la première constatation lui avait paru un mal inévitable, la seconde, en revanche, le remplissait d'une amertume qui empoisonnait sa vie.

Durant les deux premières années, il s'était résigné sans trop de peine à marquer le pas. Il avait eu l'occasion de se mettre au courant de différentes affaires touchant aux testaments, aux litiges et problèmes immobiliers, à la fiscalité, à la propriété industrielle, etc., avant d'être définitivement affecté aux hypothèques sous les ordres de M. Carewe. Une fois là, il s'était appliqué de son mieux, se concentrant sur les investigations locales, les titres de propriété, la législation afférente aux différents baux, et avait réussi à connaître tout cela sur le bout des doigts. Bien que cette activité ne correspondît pas à ce qu'il avait personnellement attendu d'une carrière d'homme de loi et que la rédaction d'actes authentiques en termes désuets lui parut rebutante, au début il s'y était adapté sans rechigner. Mais uniquement parce qu'il estimait que c'était là une situation d'attente, et que les hauts dirigeants de la firme se souviendraient un jour de George Mappin et ne le laisseraient pas moisir plus longtemps au département des hypothèques, ayant à cœur de le promouvoir à des tâches plus stimulantes.

Mais cela ne s'était pas produit. Il lui avait fallu attendre dix longues années avant d'être finalement convoqué dans le bureau du grand patron. Et c'était le cœur battant à l'idée de l'avancement qui allait lui être annoncé qu'il s'était présenté devant M. Trimble.

Celui-ci, d'un geste large, l'avait invité à s'asseoir sur le siège lui faisant face, réservé habituellement aux clients importants et, après lui avoir offert une cigarette, avait abordé l'entretien en ces termes :

— Voyons, mon ami, cela fait combien d'années que vous êtes entré chez nous ? Sept ou huit ?

— Dix, monsieur, avait répondu M. Mappin.

— Vraiment ? Comme le temps passe ! avait constaté M. Trimble avec un hochement de tête attristé. Et vous avez toujours travaillé, je crois, aux hypothèques, sous les ordres de M. Carewe ?

— C'est exact, monsieur.

Le fidèle employé exultait. Son heure avait enfin sonné ! Qu'allait-on lui proposer ? Serait-il rattaché à la direction financière de la maison, ce qui, dans l'esprit de M. Mappin, devait être une expérience aussi exaltante qu'une chasse au tigre au Kenya, encore que moins dangereuse ? Ou bien se verrait-il confier les procédures de diffamation ? M. Mappin avait entendu dire que le jeune Strauss qui s'en était occupé jusqu'ici allait quitter la maison pour s'installer à son compte. Il y avait donc des chances que ce fût M. Mappin qui lui

succède ... À moins qu'on ait songé à lui, peut-être, pour les litiges relatifs aux assurances ? Certes, les assurances, ce n'était pas très passionnant, mais n'importe quoi au monde ne valait-il pas mieux que de continuer à croupir aux hypothèques ?

— Je n'irai pas par quatre chemins avec vous, monsieur Mappin, avait lancé le patron à son employé brûlant d'impatience. Que diriez-vous d'être affecté aux hypothèques ?

— Aux hypothèques ? fit l'autre stupéfait. Mais ... mais, monsieur Trimble, JE SUIS aux hypothèques ! J'y suis depuis dix ans !

— Vous m'avez mal compris, mon ami, avait rétorqué M. Trimble. Voyez-vous, lorsqu'à notre conseil de direction, la semaine dernière, M. Carewe nous a annoncé qu'il souhaitait prendre sa retraite, nous avons décidé de vous confier son poste, autrement dit de vous donner la haute main sur toutes les hypothèques. Vous n'êtes pas sans savoir, je n'en doute pas un seul instant, — M. Trimble s'écoutait volontiers parler en termes redondants —, que c'est là un poste de grande responsabilité. Il nous faut pour l'occuper quelqu'un de capable, quelqu'un qui, comme vous, ait le sens du détail, de la méthode, de la prudence ...

— Moi ?...

M. Mappin avait peine à en croire ses oreilles.

— Vous, parfaitement, fit l'autre avec fermeté. Vous êtes, selon moi, la personne la plus qualifiée pour tous ces comptes minutieux, pour ...

Il s'entendit interrompre d'un ton véhément.

— Oh non, monsieur Trimble ... Non, non, je ne suis pas du tout ... ce que vous dites là. Cela n'est pas ... enfin j'avais pensé ... espéré que ... un poste où j'aurais pu ... par mes initiatives ...

Il balbutiait, incapable de trouver ses mots.

M. Trimble se pencha vers son interlocuteur et, appuyant ses coudes sur le bureau en rapprochant ses deux paumes, reprit d'une voix qui se voulait conciliante :

— Je comprends, je comprends très bien, mon ami. Mais d'un autre côté, j'estime, enfin je veux dire : notre firme estime que, tant pour vous que pour notre direction, l'intérêt général est de vous voir confier le poste pour lequel vous êtes le mieux qualifié.

À présent, l'infortuné employé avait atteint un tel degré de désespoir qu'il put seulement bredouiller :

— Moi ?... Qualifié ?... Pour les hypothèques ?

— Un poste clé, entre tous ! Mon cher George — par la suite, M. Mappin devait se souvenir que c'était la seule fois de sa vie que M. Trimble l'avait appelé par son prénom — l'homme qui est conscient de ses capacités et connaît ses limites, voilà ce que j'appelle un sage. Nous avons eu l'occasion de vous suivre dans vos fonctions et il nous est apparu, à moi comme à mes associés, que vous faites là de l'excellent travail, que c'est dans ce secteur que vous pouvez le mieux rendre service.

En entendant ces mots, M. Mappin comprit qu'il avait perdu la partie. Si la firme Trimble, Goshen et Webb avait atteint son haut standing actuel, c'est que le triumvirat était doué d'un jugement infaillible. Et tandis qu'il se prostrait maintenant dans ce beau fauteuil réservé aux clients, l'homme voué aux hypothèques se rendait compte qu'il n'était pas, après tout, le brillant esprit et le fin argumenteur qu'il s'était cru jusque-là. Décidément, l'image de « Maître George Mappin tenant tête à ses opposants à une assemblée générale avec son éloquence coutumière » n'avait plus qu'à être rangée auprès de ses autres illusions déçues.

Perdu dans l'effondrement de ses espérances, il entendit s'élever à nouveau la voix de son patron.

— Vous acceptez donc, disait-il — et le ton n'était pas interrogatif.

L'esprit confus, M. Mappin se contenta d'opiner du chef.

— Voilà qui est bien ! déclara M. Trimble en lui tendant la main. Mes félicitations !

— Félicitations ?... fit l'employé en un timide écho, se laissant serrer les doigts sans empressement.

— Après tout, c'est un avancement ! lui souligna l'autre.

— Oui, bien sûr ... bien sûr. Merci, monsieur.

Il s'était levé et avait quitté le bureau directorial. Pour retourner donc au département des hypothèques ... Sa situation était améliorée, il avait un salaire plus substantiel et un bureau moins vétuste ... mais il était toujours aux hypothèques.

Il s'y sentait submergé comme dans une eau croupie.

Jour après jour, M. Mappin faisait ce qu'il avait à faire avec efficacité, donnait satisfaction à tous comme toujours, mais n'en éprouvait pas lui-même. Et la vie s'écoulait aussi avec, pour M. Mappin, la certitude que plus rien ne changerait dans son univers sinon lui-même, et qu'il vieillirait, d'une année sur l'autre, définitivement ancré dans les hypothèques.

Alors l'amertume commença de corroder son cœur.

Tandis qu'il restait à son bureau, inamovible, d'autres hommes, plus jeunes que lui, venaient faire leurs premières armes dans la maison, les doigts encore tachés de l'encre de leurs ultimes copies d'étudiants, et le ressentiment de M. Mappin allait croissant en voyant ces jeunes se tailler une place dans les secteurs stimulants où il avait lui-même souhaité s'épanouir, en les voyant gagner l'un après l'autre les étages supérieurs (car, dans la firme, plus la position prenait de l'ampleur, plus on montait haut dans le building), et certains même accéder en temps voulu au rang d'associés.

Et cela plus que tout le mettait en rage. Au bout de quinze années, c'eût été la moindre des choses que MM. Trimble, Goshen et Webb lui offrissent une participation dans la maison puisque, en dépit de son aversion profonde pour les hypothèques, il donnait entière satisfaction dans son travail. Mais non ! Personne ne semblait y prêter attention, personne ne se souciait de lui. M. Trimble, depuis ce jour lointain où il l'avait appelé « George » dans son bureau et lui avait offert ce département des hypothèques qu'il l'avait forcé à accepter, n'avait jamais plus eu à son égard le moindre mot d'appréciation. S'il lui avait au moins proposé cette participation si méritée, cela assurément aurait consolé M. Mappin de tout le reste !

Un jour cependant ce dernier avait fait un effort pour se sortir de cette situation où il s'enlisait. Il avait été trouver M. Trimble et, de but en blanc, lui avait demandé de le transférer dans un autre service. L'important personnage avait eu l'air stupéfait.

— Mais, après toutes ces années, n'êtes-vous pas HEUREUX dans ce département ? s'était-il écrié.

— J'ai besoin de changement, avait répondu notre homme d'un ton sec. On finit par se fatiguer de faire la même chose à longueur d'années.

— Se fatiguer ?... Se fatiguer des hypothèques ?

M. Trimble avait toisé son employé comme si celui-ci venait de proférer un blasphème. Puis il avait statué :

— Continuez quelque temps encore, plus tard nous verrons. Parce que, voyez-vous, monsieur Mappin, vous êtes tellement l'homme idéal pour ce poste que je ne vois vraiment pas qui pourrait l'occuper aussi bien que vous.

Et M. Mappin avait quitté le bureau directorial avec la conviction que sa démarche resterait sans effet et qu'il ne bougerait jamais de son trou.

Il s'y sentait pris au piège. Et peu à peu, l'amertume, les désillusions, le ressentiment s'étaient changés en une haine véritable. Haine à l'égard de cette firme qui lui avait infligé cette détention à vie sans autre horizon que ces hypothèques, lui avait infligé cela à lui, George Mappin, qui avait rêvé de tant d'autres destins plus passionnants ! Et cette haine allait se fortifier dans son cœur et y grandir, y grandir au point que chaque bouffée d'air qu'il respirait en restait imprégnée.

Ce fut au cours de sa vingtième année de stagnation dans les hypothèques que M. Mappin se mit à caresser avec plaisir l'idée d'assassiner M. Trimble, lequel incarnait à ses yeux ce patronat qui l'avait si mal traité. Et cette perspective lui apporta aussitôt du baume dans l'âme. Désormais, au lieu de rester éveillé des nuits entières à ruminer les amertumes de ses années gâchées, il se complaisait à envisager calmement et objectivement ce projet qui était pour lui une source de joie infinie. Bien entendu, il n'était point question de transformer ce doux rêve en réalité, mais rien que d'y penser constituait un agréable passe-temps, somme toute inoffensif, qui détendait ses nerfs.

Mitonner son plan devint une habitude régulière et chaque soir, en se mettant au lit, il en anticipait le plaisir. Il se dépêchait de se déshabiller, d'éteindre la lumière, d'ôter ses lunettes et de se glisser entre les draps. Puis, étendu sur le dos, il restait dans l'obscurité les yeux grands ouverts, à méditer. Jusque dans leurs moindres détails, il échafaudait les méthodes et les possibilités, les moments les plus propices à leur exécution et les alibis par lesquels il se couvrirait. Bien qu'il ne fût pas un familier de la littérature policière, M. Mappin avait suffisamment lu d'histoires de détectives pour savoir que les moyens les plus simples étaient toujours les meilleurs et, par la pensée, il se délectait à bâtir tout un scénario. Il y avait toujours dans l'après-midi un laps de temps où M. Trimble ne recevait pas de clients, ne dictait

pas de lettres et se refusait à répondre au téléphone. De quatre heures à quatre heures et demie, il s'octroyait une pause qui, affirmait-il, constituait sa défense contre les constantes agressions d'un travail intensif, et il vouait aux gémonies tout importun qui se serait avisé de troubler cette sorte de sieste. Aussi bien sa secrétaire personnelle que la standardiste au téléphone et tous les membres du personnel, avaient des instructions formelles de ne se manifester sous aucun prétexte. Voilà, songeait M. Mappin, l'opportunité idéale : il lui suffirait de pousser la porte du bureau et de tuer.

Restait évidemment le problème de l'arme. Un revolver lui paraissait présenter le handicap d'être bruyant, un poignard celui de faire beaucoup de saleté et, pour ce qui était du poison, savoir en user était en soi une science compliquée. Mais dans ses cogitations, M. Mappin s'avisa qu'il y avait sur le bureau de son patron un lourd presse-papier en bronze représentant un bouddha. L'idéal, quoi !

Alors, en somme, tout devenait fort simple: il assenait le coup mortel — M. Mappin n'aimait pas s'attarder sur le détail de l'action — et puis, pour gagner du temps, traînait le corps jusqu'à la grande armoire qui occupait tout un panneau du bureau, l'y enfermait, avant de retourner ensuite bien calmement dans son service. Et le tour était joué !

Le seul point faible dans toute, cette élucubration, c'est qu'il pouvait être vu quittant le domaine directorial. Mais c'était là un risque à courir et, à vue de nez, celui-ci paraissait minime car M. Trimble était seul à tenir ses assises au sixième étage et, à ce moment-là de la journée, nul ne pouvait avoir un motif de s'y promener.

Ainsi, comme d'autres, avant de s'endormir, comptent des moutons, M. Mappin récapitulait dans sa tête la trame qu'il avait agencée avec une telle perfection, tout en déplorant que sa mise à exécution eût si peu de chance de se produire. Il ne pouvait s'empêcher de penser que le personnel de la maison au complet lui témoignerait bien plus de considération s'il pouvait soupçonner de quoi il était capable.

La considération du personnel, ah ! Mieux valait ne pas en parler ! Rien que ces deux nouveaux qu'on lui avait donnés comme assistants dans son département, M. Mappin ne les avait-il pas surpris échangeant des clins d'œil sournois à son entrée ? S'il avait eu la situation qu'il méritait, jamais ils n'eussent osé le tourner ainsi en dérision. Mais quelle importance, après tout ? Ces gaillards ne resteraient pas longtemps aux hypothèques. On les transférerait bien vite, EUX, vers des services plus attrayants, alors que lui ...

À cette pensée, il se sentait bouillir intérieurement. Miss Ashley elle-

même lui avait paru ces derniers jours adopter une attitude étrange à son égard. C'était la dactylo qu'il partageait avec son collègue M. Lyons. Seuls les patrons, en effet, avaient droit à une secrétaire particulière, et cette discrimination aurait été moins vexante si au moins Miss Ashley avait été jolie. Mais non ... Alors que Miss Burke, attachée au service de M. Trimble, était une créature de rêve, Miss Ashley était une personne courtaude au visage ingrat qui avait en plus l'habitude irritante de manifester son hilarité par des hennissements à propos de tout et de rien. L'autre jour, par exemple, lorsque, par pur hasard, M. Mappin, se parlant plutôt à lui-même, avait mentionné que, la semaine suivante, cela ferait vingt ans qu'il travaillerait dans la maison, elle avait eu un de ses stupides ricanements, aussitôt réprimé quand son supérieur, d'un regard courroucé, lui avait marqué sa réprobation.

Pauvre idiot ! avait-il fulminé intérieurement, qu'est ce que cela avait de drôle ? Y avait-il lieu de rire à l'idée qu'il s'était étioilé vingt années dans cette oubliette ? Sa rage à ce moment-là l'avait dominé à un point tel qu'il avait fallu que, inventant un prétexte, il se décidât à fuir son interlocutrice pour résister à l'envie de la battre.

La semaine suivante, M. Mappin n'avait pas été bien portant. Le lundi il se sentait grippé, le mardi il avait un mal de gorge doublé d'une migraine, et le mercredi, quand il se mit au lit, il était abattu au point de s'endormir sans la moindre pensée meurtrière pour M. Trimble. Le jeudi en se réveillant il prit sa température : il avait plus de trente-neuf de fièvre.

Péniblement, il s'habilla quand même et traîna jusqu'au bureau sa carcasse endolorie. Il s'en voulait de ce zèle que nul n'apprécierait, mais tenait à ne pas être absent en ce jour qui marquait le vingtième anniversaire de son entrée chez Trimble, Goshen et Webb. Qui sait ? se disait-il, quelqu'un s'en souviendrait peut-être et lui dirait un mot gentil, et c'était dans ce seul espoir qu'il accomplissait cet effort. Car il n'était vraiment pas bien du tout : ses jambes le soutenaient à peine, il passait par des alternatives de chaud et de froid, éprouvait de tels élancements dans la tête qu'elle lui semblait devoir exploser.

À son arrivée au bureau, il se repentit d'avoir quitté son lit. Nul ne lui fit la moindre allusion à ses années de bons et loyaux services et — on est fier ou on ne l'est pas ! — il n'avait certes pas l'intention d'en parler lui-même. Pour qu'on s'imagine qu'il avait envie qu'on lui tape amicalement dans le dos ? C'était trop ridicule !

À deux heures, il fit venir Miss Ashley et, bien qu'ayant du mal à se

concentrer tant il se sentait fiévreux, décida d'expédier les affaires courantes. Après quoi, il rentrerait chez lui et y resterait un jour, une semaine, ou même un mois si nécessaire, et que le bureau se débrouille sans lui ! Le travail s'empilerait, mais après tout, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire?

Comme il commençait à dicter son courrier, M. Trimble fit irruption dans la pièce.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dit-il, mais auriez-vous le contrat Copeland sous la main ? J'aimerais y jeter un coup d'œil ...

M. Mappin extirpa aussitôt le dossier concerné et observa son patron tandis qu'il le consultait.

— Hmmm, fit enfin ce dernier, je vous le prends un moment ...

— Y aurait-il un accroc ? s'enquit l'employé. Les titres de propriété m'ont paru en règle ...

— Rien qui cloche, sûrement pas, grand Dieu !... Mais Copeland vient de m'appeler il y a quelques instants pour me demander une ou deux précisions ...

— Je lui avais tout expliqué en détail voici une semaine, fit l'autre, surpris. C'était parfaitement clair ...

— Je n'en doute pas, coupa M. Trimble. Mais Copeland avait l'air de dire qu'il y avait un point litigieux à propos de cette histoire de droits de pêche ...

— En ce cas, pourquoi ne s'adresse-t-il pas à moi ? Puisque c'est moi qui ai rédigé l'acte de transfert ...

Malgré lui, M. Mappin avait haussé le ton.

— Vous savez comment se passent les choses, fit son patron en se dirigeant déjà vers la porte. Reginald et moi nous rencontrons constamment à notre club, il est moins gêné de me déranger, moi, que vous, pour ces détails infimes ...

M. Trimble s'en alla sur un sourire rassurant et, tout en se remettant à son courrier, son subordonné ne put s'empêcher de maugréer intérieurement. Il savait ce que cela voulait dire : lui-même était assez bon pour manipuler les petites hypothèques de Pierre ou de Paul, mais dès qu'il s'agissait de clients importants, tel que ce Reginald Copeland, on ne le jugeait pas à la hauteur ! Il avait pourtant tout réglé pour le

mieux la semaine précédente avec cet homme, qui avait paru satisfait, mais à présent voilà qu'on préférerait passer par-dessus sa tête pour de prétendus « détails infimes » !

M. Mappin écumait de rage. Il estimait qu'en outre son patron venait de se montrer à peine civil. Ainsi donc, non seulement on le condamnait aux hypothèques à perpétuité, mais encore, dès qu'une affaire devenait un peu délicate, on la lui retirait !

De se voir si peu apprécié, le pauvre homme avait le cœur brisé. Sa migraine devenait lancinante, sa gorge de plus en plus prise ; il n'avait plus la tête au travail et renvoya Miss Ashley. Resté seul, le front entre les mains, il récapitula tous ses griefs accumulés depuis vingt ans. Dire que M. Trimble n'avait même pas eu la décence de lui murmurer : « Bon anniversaire ! » ou quelque autre banalité gentille !

Il demeura ainsi un long moment. À quoi pensait-il exactement ? Il n'aurait su le dire. Il savait seulement qu'il se sentait de plus en plus mal, comme si un marteau cognait dans sa tête. Il éternua, se moucha bruyamment et se dit que, l'heure avançant, il ferait peut-être aussi bien de rentrer chez lui.

Il consulta sa montre : quatre heures moins cinq.

M. Mappin ne sut trop pourquoi mais en voyant la trotteuse parcourir le cadran, il eut l'impression d'avoir quelque chose d'important à faire ... De très important, afin de pouvoir recouvrer sa tranquillité d'esprit.

Il se leva presque comme un automate, puis constata qu'il avait emprunté l'escalier et montait au quatrième, au cinquième, au sixième ... À ce dernier étage, il s'arrêta et porta la main à sa tête de plus, en plus douloureuse. Et alors il se souvint d'un coup pourquoi il était là et ce qu'il avait à y faire.

L'univers entier avait soudain perdu toute matérialité. Il ne se souciait plus d'épier si quelqu'un pouvait être dans les parages, quelqu'un qui plus tard se souviendrait éventuellement de l'avoir croisé. Tous ses efforts se concentraient sur un seul but : mettre un pied devant l'autre et atteindre l'objectif qu'il s'était fixé.

Parvenu devant la porte marquée « M. Emerson Trimble », il la poussa et entra sans frapper. Ses pas étaient étouffés par l'épaisse moquette et M. Trimble, occupé à rédiger quelque chose, ne releva pas la tête de son travail.

M. Mappin avait gagné le bureau et, se tenant très droit, posait

tranquillement la main sur le bouddha de bronze lorsque son patron finalement s'aperçut de sa présence.

Jetant un regard à sa montre, il parut surpris et dit :

- Quatre heures dix. Je suppose qu'il s'agit de quelque chose d'important pour me déranger à une heure pareille.

— Oui, de très important, monsieur Trimble.

Sans l'ombre d'une hésitation, M. Mappin souleva le presse-papier et, de toutes ses forces, en assena un grand coup sur la tête de M. Trimble.

Ainsi donc, la chose était consommée, sans le moindre éclat. Évidemment il y avait du sang répandu. M. Mappin n'avait pas songé qu'il pourrait-y avoir tout ce sang et il détourna les yeux de ce spectacle qui lui brouillait la vue.

Puis, avec application, il fit ce qu'il avait à faire, commençant par ôter toute trace d'empreintes digitales sur le bouddha, puis traînant à grand-peine le cadavre de M. Trimble jusqu'à l'armoire, non sans lui avoir au préalable recouvert la tête avec son veston pour ne plus voir ce visage sanglant. Tout se passait comme en un cauchemar ; le meurtrier se dit que jamais il ne parviendrait à enfourner le corps dans cette armoire, et cependant il en vint à bout.

Il eut alors une idée lumineuse. Avisant le chapeau et le pardessus de sa victime accrochés à une patère, il les escamota également dans l'armoire, qu'il referma à clef. De la sorte, si après quatre heures trente, quelqu'un pénétrait dans le bureau, cette personne aurait toute raison de penser que le patron s'était absenté. Bien sûr, cela ne changerait finalement pas grand-chose, mais M. Mappin pourrait ainsi regagner son bureau et y demeurer jusqu'à cinq heures sans que le crime soit découvert. Car, ensuite, si l'on se rappelait que M. Mappin était parti avant l'heure, cela paraîtrait suspect.

Une main plaquée sur son front, l'assassin s'étonna que son esprit demeurât capable de penser à toutes ces choses, alors qu'il se sentait si malade. Quand il jeta un dernier regard autour de lui pour s'assurer que tout était en ordre, il s'aperçut que sur le sous-main de M. Trimble, les feuillets couverts de son écriture étaient tachés de sang. M. Mappin s'en saisit, les roula en boule et les dissimula sous tout ce qui encombrait déjà la corbeille à papier.

Il s'en fut alors, regagnant son bureau comme à travers un nuage,

toujours sans rencontrer personne. C'était vraiment extraordinaire. À croire que la Providence était avec lui dans cette affaire !

Ensuite, sa fièvre ne cessant de croître, il eut l'impression d'être en feu et fut incapable de penser à quoi que ce soit, n'aspirant qu'à rentrer chez lui et se mettre au lit.

Après un siècle, lui sembla-t-il, ce fut enfin cinq heures. Lentement, péniblement, il mit son pardessus, son chapeau et ses galoches. Il gagna l'ascenseur, pressa le bouton d'appel, attendit et, quand les portes de la cabine s'ouvrirent, il s'engouffra dans la cabine en titubant et se laissa aller contre la paroi, les yeux clos ...

Il devait vraiment se sentir très mal car il avait l'impression que l'ascenseur, au lieu de descendre, se dirigeait vers le haut ...

— Frank, dit-il au liftier en rouvrant ses yeux, je veux descendre ... Je rentre chez moi.

Mais que diable se passait-il ? Le préposé, avec un sourire niais, semblait ne pas l'entendre et poursuivait l'ascension vers les étages supérieurs.

— Je vous ai dit que je voulais descendre ! hurla-t-il frénétiquement. Faites-moi descendre tout de suite ! Je suis malade !

L'ascenseur stoppa, les portes s'écartèrent et aussitôt, M. Mappin se sentit happé par une douzaine de bras. Il baigna aussitôt dans les rires et un brouhaha de conversations ... Qui ? Quoi ? De quoi s'agissait-il ? Catapulté de mains en mains, il avait l'impression d'être soudain aveugle, d'avoir perdu toutes ses facultés ...

Et puis il réalisa enfin où il se trouvait. Au septième étage, le saint des saints ... Que diable faisait-il là ? Et pourquoi tous ces gens se pressaient-ils autour de lui ?

Écarquillant les yeux, il reconnut certains visages émergeant de son brouillard ... la standardiste ... Miss Ashley M. Lyons et M. Hawkins ... la jolie Miss Burke d'autres employés encore ... et tous s'écartaient soudain pour faire place à M. Mappin se frotta les paupières — mais oui, c'était bien M. Webb... un M. Webb souriant, qui s'avavançait à sa rencontre, lui tapait sur l'épaule !

Et voici que maintenant tout ce monde, riant très fort et parlant à tue-tête, s'effaçait devant lui, le poussait à franchir une porte. Il n'arrivait pas à percevoir ce qui se disait mais reconnut la pièce, en dépit des transformations qu'on y avait apporté. C'était la salle du conseil, celle

où les « huiles » se réunissaient une fois par mois, mais des tréteaux y avaient été disposés comme pour un banquet !... Pris d'une sorte de vertige, M. Mappin se laissa guider jusqu'à la table centrale, installer à la place d'honneur avec M. Coshen à sa gauche et, à sa droite, une place que M. Webb laissa libre pour s'asseoir à la suivante. Autour d'eux, hommes et femmes, le personnel au grand complet, s'attablaient à leur tour.

M. Mappin se rendit confusément compte, dans un bourdonnement d'oreilles accablant, que M. Webb s'était levé et prononçait une suite de phrases qui certainement devaient être importantes, et auxquelles il était essentiel que lui-même prêtât la plus grande attention. Mais il n'en saisissait que des bribes, avec des alternances de stridences et de fading, comme vous parviennent parfois des émissions de radio mal relayées par des câbles transatlantiques. Quelques paroles disparates, par moments, heurtaient ses oreilles ... « une grande fête pour la maison » ... « vingt années de fidélité au poste » ... « un hommage mérité » ... « et c'est avec le plus grand plaisir que » ... « à partir d'aujourd'hui au titre d'associé » ...

Le cerveau de M. Mappin cessa brusquement de battre la breloque. Les brumes s'étaient dissipées et la harangue prononcée par M. Webb prenait un sens précis.

— Il ne me reste plus qu'un mot à ajouter, disait-il. Mon cher George, vous nous excuserez de vous annoncer ainsi la nouvelle à brûle-pourpoint, mais M. Trimble a eu l'idée de jumeler cela avec la surprise-party que nous voulions vous offrir. Au fait, M. Trimble a consacré son après-midi à rédiger un discours en votre honneur (rire général de l'assistance) interdisant à tous, sous peine de mort (nouvelle hilarité) de le déranger !

Sur une salve d'applaudissements, M. Webb se rassit, tandis qu'à côté de lui l'invité d'honneur était pris d'un tremblement de plus en plus fort qu'il n'arrivait pas à maîtriser.

M. Goshen se pencha vers lui et murmura :

— George ... dites-moi, mon vieux, y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

« George » ... « mon vieux » ... M. Mappin les avait-il assez attendues, ces petites marques de camaraderie affectueuse !

Miss Burke pencha son joli petit visage par-dessus la table.

— Depuis le temps qu'il s'y est mis, dit-elle en souriant, M. Trimble a dû pondre un roman-fleuve ! Si j'allais le prévenir que nous l'attendons ?

— Oui, pressez-le donc un peu ! approuva M. Webb. Nous n'allons pas commencer les réjouissances sans lui. Et je pense que vous êtes comme moi, mon cher George, ajouta-t-il en tournant vers son voisin un visage souriant, je meurs de faim !

M. Mappin vit un serveur s'approcher et commencer à remplir les flûtes à champagne. Autour de lui, les visages grossissaient comme des ballons qu'on gonfle ou, au contraire, paraissaient se désintégrer en même temps que les voix s'estompaient. Et M. Mappin comprit qu'il serait incapable d'avaler quoi que ce soit, dût sa vie en dépendre.

CADRES

(*Christopher Frame*)

par NANCY C. SWOBODA

Christopher Cadres regarda la pluie à travers la vitrine de sa petite boutique. Cinq heures du soir venaient de sonner et, sous des parapluies ou dans des imperméables colorés, les gens se hâtaient de rentrer chez eux après leur journée de travail. Ils ne faisaient rien d'autre- désormais que se hâter, pensa-t-il. Ils se hâtaient de rentrer de leur travail et se hâtaient de vivre, sans plus avoir de temps pour un peu de fierté. Christopher remua les boulets grisâtres dans la minuscule cheminée, jusqu'à ce qu'ils se reprennent à rougeoyer au creux de la grille, puis il se remit à son travail devant la grande table.

La maison présentait quelque chose d'incongru dans ce quartier modernisé. Elle n'avait qu'un étage au-dessus de la boutique et, pas très large, elle se trouvait coincée entre deux buildings impersonnels, tout de vitres et d'acier. Au-dessus de la porte et de la grande vitrine s'étendait une enseigne à l'ancienne mode, où l'on pouvait lire en lettres dorées CADRES. Cela faisait quatre-vingt-deux ans que son père, puis Christopher Cadres travaillaient à restaurer, colorier, agrandir ou encadrer des photographies. Une heureuse coïncidence faisait que leur nom de famille servait aussi d'enseigne pour leurs travaux.

À présent, Christopher était seul aussi bien pour ces travaux que dans la vie. Il habitait les pièces de derrière au rez-de-chaussée, et l'étage mansardé lui servait de réserve pour ses fournitures. Depuis trente ans, cette vieille maison de brique brune était son royaume. À quinze ans, l'année de la mort de sa mère, il avait appris le métier sous la direction de son père, et c'est alors que les deux Cadres étaient venus habiter derrière la boutique. Christopher avait trente ans lorsque son père était mort, le laissant seul propriétaire de cette maison et du terrain où elle était bâtie.

La pluie s'était vaporisée en bruine et la grisaille de l'après-midi s'épaississait sans cesse davantage à l'approche de la nuit. Christopher se fit du thé, des toasts, puis étudia la photo posée sur la table. Il n'avait cessé de la considérer de temps à autre depuis que M. Walters la lui avait apportée, quatre jours auparavant. C'était une très vieille

photo rappelant une sortie en famille, un pique-nique apparemment, qui avait beaucoup pâli et était cornée. M. Walters lui avait demandé de la restaurer et la colorier, pour en faire la surprise à sa femme, car c'était un souvenir de son enfance et elle avait beaucoup de sentiment pour ces choses-là. Bien entendu, il escomptait que Christopher fasse un excellent travail ; et il avait choisi un beau cadre doré à la feuille pour parachever le tout.

Or Christopher n'arrivait pas à entamer ce travail.

M. Walters s'était borné à lui dire que sa femme avait les yeux bleus et que, à cette époque, elle était blonde comme les blés. Mais les autres personnes du groupe ? Comment étaient leurs yeux ? Leurs cheveux ? De quelles couleurs étaient leurs vêtements ? Le ciel était-il très bleu ce jour-là ? Tout au fond, Christopher distinguait ce qui lui semblait être un charmant petit bourg, avec le clocher de son église se détachant sur le ciel, mais c'était presque effacé, et le groupe de famille posant au premier plan sur un tertre se fondait en différentes tonalités de brun et de blanc.

Christopher mettait sa fierté à être un perfectionniste dans son travail, et les gens s'étaient pris d'un tel engouement pour ces restaurations de vieilles photos qu'il souffrait de ne pouvoir restituer jusque dans ses moindres détails l'instant qu'elles immortalisaient. La plupart de ces photos étaient marron ou sépia, et les clients qui les lui apportaient n'avaient bien sûr aucune idée des couleurs, car ils étaient trop jeunes ou même pas nés à cette époque. Christopher prenait plaisir à créer des harmonies de couleurs mais il avait conscience de manquer ainsi à la vérité du passé. Ah ! Il restait bien peu d'artistes comme lui ... On n'avait plus le temps de fignoler le travail maintenant, ou bien alors on s'en fichait. Et cela faisait autant de différence qu'entre les beaux cadres sculptés main, dorés à la feuille, et ces horreurs modernes en métal.

Christopher remua de nouveau le feu et y ajouta un peu de charbon, puis s'en fut dans la pièce de derrière, qui était vaste et très haute de plafond. Le mobilier de cette chambre était ancien, en acajou, et comportait notamment un lit à colonnes recouvert d'une courtepointe en patchwork. C'était une chambre d'homme, mais à l'ambiance chaude et gaie. Christopher avait emporté la photo avec lui et il la posa sur la commode au pied de son lit, en l'adossant contre un vase, avant de s'étendre lui-même sur la courtepointe pour faire un petit somme. Le compte-minutes dont il se servait pour ses développements se trouvait sur la table de chevet. Il le régla pour une heure et se laissa aller contre l'oreiller en continuant de regarder la photographie qui le

tracassait. Ah ! Si seulement il avait pu entrer dedans ... juste le temps de voir la scène telle qu'elle avait été photographiée, sous ses vraies couleurs. Comme c'eût été merveilleux ! Il s'assoupit, bercé par le tic-tic du compte-minutes.

Quelque chose qui lui chatouillait l'oreille et une impression de vive clarté le firent passer d'un profond sommeil à une sorte de semi-conscience. Il ouvrit les yeux et vit une large étendue herbeuse d'un vert lustré, dominée par un ciel d'un bleu de porcelaine. Il était étendu de côté sous un arbre, par un après-midi chaud et ensoleillé !

Roulant sur le dos, il s'assit avec précaution. L'air sentait le mélilot et la brise faisait flotter jusqu'à lui le tintement lointain d'une cloche. Il était au sommet d'une élévation, d'où il découvrait un village aux murs bien blancs, niché parmi des prairies verdoyantes et des champs cultivés. Il aspira à pleins poumons cet air embaumé et en fut comme grisé, mais un bruit de voix mêlées de rires le fit sursauter, lui donnant conscience qu'il se trouvait en un lieu inconnu et dans une situation insolite.

Se mettant lentement debout, Christopher Cadres regarda de l'autre côté de l'arbre. Il demeura bouche bée, cependant qu'une impression de stupeur incrédule se peignait, sur son visage. Devant lui, bien en vie, se trouvait le groupe qu'il avait laissé, en photographie, sur sa commode ! Tournant le dos à Christopher, le photographe était occupé à disposer ces gens en leur recommandant de bien regarder l'objectif sans bouger. Comme les couleurs étaient éclatantes sous le soleil ! Christopher observa le groupe et prit des notes dans le petit carnet qu'il avait toujours sur lui. Il était sûrement en train de rêver, mais peut-être se produisait-il une sorte de télépathie entre lui et cette photo pâlie qui le préoccupait tant.

Juste au moment où la petite fille du groupe venait de le repérer, il entendit dans sa tête une sonnerie assourdissante et le tableau qu'il contemplait vira au noir. Quand il vit de nouveau, il regardait le plafond de sa chambre tandis que le compte-minutes achevait de sonner. S'asseyant au bord du lit, Christopher tourna les yeux vers la photographie. Quel réalisme dans ce rêve ! pensa-t-il, en émettant un gloussement amusé et donnant une tape au petit carnet qui était dans la poche intérieure de sa veste. Il décida de se remettre aussitôt à ce travail, tant que la scène était encore fraîche dans sa mémoire. S'il n'en avait pas saisi tous les détails, du moins s'était-il bien imprégné de son atmosphère.

Se mettant debout, il s'étira longuement, puis une impulsion lui fit

prendre le petit carnet, tiédi par le contact de son corps. Il l'ouvrit et en eut la respiration coupée : la page lui offrait une description détaillée de la photographie, indubitablement écrite de sa main. Sous le choc, il lâcha le carnet. Comme il se baissait pour le ramasser, il vit des brins d'herbe pris dans la ferrure de ses talons de souliers. Stupéfait mais en proie à une étrange exaltation, il se rassit au bord du lit. Avec précaution, il prit le compte-minutes et l'examina. C'était bien le même, celui qu'il utilisait depuis des années, et il ne présentait rien d'inhabituel. Christopher le reposa sur la table de chevet et demeura un long moment les yeux fixés sur le cadran qui semblait lui retourner son regard à la façon d'un bienveillant cyclope.

La portée de ce qui venait de lui arriver laissait Christopher ahuri, balançant encore entre la réalité et cet insolite climat de rêve. Quittant la chambre, il gagna lentement la boutique. Dans l'âtre, les boulets n'étaient plus que cendres ; dehors, la pluie avait cessé. Tout était comme d'ordinaire. Ouvrant la porte de la boutique, il aspira une bouffée d'air frais, lavé par la pluie. Dehors aussi, tout était comme d'habitude. C'était toujours de nuit que Christopher préférait sa rue. Les enseignes lumineuses clignotaient le long des buildings de verre et d'acier, donnant à la froideur impersonnelle de leurs structures quelque chose d'amical et d'enjoué.

Christopher avait souvent l'impression que sa maison était une forteresse, de l'intérieur de laquelle, il observait cet environnement étranger qui avait remplacé les maisons et les boutiques d'autrefois, ces gens qui chaque jour semblaient se hâter davantage dans un sens ou dans l'autre. Cette maison était comme un monument du passé, et Christopher entendait continuer d'y travailler selon les traditions qu'on lui avait inculquées. Que de soirées il avait passées, les pieds près des chenets, à écouter son père lui parler de l'époque où il fallait des semaines pour faire un beau meuble et où la plupart des choses que l'on achetait vous durait toute une vie, l'époque où l'on était des artisans doublés d'artistes et non des travailleurs pressés ! Quand des clients lui apportaient de très vieilles photos, elles contribuaient à rendre cette époque plus réelle et désirable aux yeux de Christopher. Après la mort de son père, il se retrancha plus étroitement entre les murs de sa maison et travailla avec encore davantage d'acharnement. Il eût aimé partager tout cela avec une compagne, mais il était par trop démodé pour plaire aux femmes, ou du moins le pensait-il. Alors il se faisait heureux avec son travail dans la sécurité de la vieille maison.

L'air froid lui éclaircit les idées, l'arrachant à l'emprise de son rêve. Mais était-ce bien un rêve ? Des brins d'herbe et cette description

détaillée, inscrite dans son carnet, étaient des faits tangibles. Brillant de concrétiser tous ce qu'ils avait « vu » à l'intérieur de la photographie, il renonça à comprendre et se mit au travail.

Lorsqu'il eut terminé, le soleil teintait de rose l'immeuble gris pâle qui se dressait de l'autre côté de la rue. Considérant le résultat, Christopher pensa que c'était comme si le cadre doré avait été une fenêtre ouverte, permettant de voir la scène dans la réalité. Il demeurait lui-même stupéfait de l'éclat qu'il avait communiqué à la photo. Son regard s'attarda sur le clocher lointain, le petit village à peine visible derrière le groupe souriant, et il éprouva une vague nostalgie. Puis l'excitation chassa cette mélancolie et il décrocha le téléphone pour appeler M. Walters, afin de lui annoncer que sa photo était prête. Mais il se rendit compte que c'était bien trop tôt, car l'aube pointait à peine. Il décida alors de s'étendre pour dormir un peu et il gagna sa chambre, après avoir apposé son tampon au dos du cliché. Il balança un instant, puis décida de remonter le vieux réveil au lieu du compte-minutes.

La journée fut des plus calmes. M. Walters se montra satisfait de la restauration comme de l'encadrement de la photo, mais n'en fut pas autrement impressionné. Bien sûr, il ignorait l'étrange expérience qu'avait vécue Christopher. Celui-ci eut pas mal de clients ce jour-là, mais ne s'en occupa point avec sa méticulosité habituelle, préoccupé qu'il était par d'autres pensées. Il en revenait toujours, à ce qui lui était arrivé. Il ne pouvait s'agir simplement d'un rêve, car il n'y avait pas d'herbe à des kilomètres à la ronde, et on n'écrit pas aussi nettement ni de façon aussi cohérente quand on le fait dans un demi-sommeil. Il avait hâte de recommencer ... Il le ferait aussitôt après la fermeture et il savait déjà quelle photo il utiliserait.

Une éternité lui sembla s'écouler avant que cinq heures ne sonnent. Christopher verrouilla aussitôt la porte de la boutique et demeura un instant à regarder les gens se hâter vers les autobus, les parkings, fuyant tous un travail qu'ils n'avaient fait qu'effleurer durant la journée. C'était ce qu'il avait fait lui aussi, ce jour-là, mais en ce qui le concernait, la chose était exceptionnelle. La pluie menaçait de nouveau. Christopher alluma un peu de feu dans la grille de la cheminée, éteignit toutes les lampes et gagna rapidement sa chambre.

Comme la première fois, une photographie était appuyée contre le vase sur la commode. Elle représentait un groupe de jeunes hommes posant sur un trottoir de planches, devant la vitrine d'une boutique. Que de fois son père lui avait parlé de ces jeunes camarades pleins d'ardeur et des bons moments qu'ils avaient vécus ensemble ! Ils

étaient tous, y compris son père, apprentis chez différents artisans, apprenant un métier pour le vivre et le couvert, avec juste parfois un tout petit peu d'argent quand ils avaient dû donner un coup de collier.

Ayant réglé le compte-minutes pour une heure de temps, Christopher s'étendit sur le lit. Peut-être allait-il se réveiller dans la petite ville, devant cette boutique ...

Quelle drôle d'impression ça lui ferait, s'il lui était ainsi donné de voir son père tout jeune homme ! En dépit de son excitation, il s'endormit presque aussitôt, mais quand la sonnerie retentit, il se trouvait toujours dans sa chambre, sans avoir conscience de s'en être absenté. La photo sur la commode demeurait inviolée. La déception et le doute annihilèrent le réconfort qu'aurait pu lui procurer cette sieste.

Christopher passa la majeure partie de la soirée assis près du feu, à remuer des pensées dans sa tête. Pourquoi ça n'avait-il pas marché ? Les circonstances étaient pourtant presque les mêmes ... Peut-être fallait-il que ce fût un passé dont il n'avait aucune connaissance ...

Le désir de recommencer le tenaillait, afin de savoir à quoi s'en tenir. L'aube était encore lointaine et il avait un peu sommeil. Il examina l'une après l'autre des vieilles photographies qui attendaient d'être restaurées, et en choisit une, qui lui avait été apportée par une certaine Mme Nellie Hampton dont il ignorait tout.

De nouveau, il plaça la photographie sur la commode et régla le compte-minutes pour une heure. De son lit, il considéra attentivement le cliché jauni. De toute évidence, il s'agissait d'une petite fête organisée dans le jardin d'une villa. Des guirlandes de lanternes japonaises s'entrecroisaient, reliant le porche de la maison à des arbres ... il y avait des tables chargées de victuailles, et, ayant mis leurs plus beaux vêtements, un groupe de gens souriants posait avec raideur sur les marches du porche. Se relevant d'un bond, Christopher alla examiner de près la photo. Il devait sûrement y avoir quelque chose à rapporter, comme preuve qu'il avait bien été là. Voilà qui ferait l'affaire ! La balustrade du porche était décorée de torsades agrémentées de petites boules. Il pourrait facilement arracher une de ces boules. Vite, il s'étendit de nouveau sur le lit et, après un dernier regard à la photo, ferma les yeux.

Ce fut le balancement qui le réveilla, joint à l'inconfort du bois sans coussin. Il était dans une balancelle suspendue par deux grosses chaînes au plafond de la galerie qui partait du porche. Il se trouvait sur le côté de la maison, mais juste devant lui, il voyait la balustrade avec les torsades de petites boules multicolores. Mettant les pieds par

terre, Christopher abandonna son siège oscillant et gagna à pas lents le coin de la galerie, où il risqua un regard derrière la maison. Comme sur sa commode, les gens posaient en groupe attendant que le photographe leur dise que c'était fini et qu'ils pouvaient retourner s'amuser.

Il se trouvait dans la photo !

Christopher s'avisa qu'il était en manches de chemise, mais cela ne risquait guère d'attirer l'attention sur lui, car plusieurs hommes avaient mis bas la veste pour, disputer avec acharnement une partie de tonneau. Il descendit nonchalamment les marches du porche, et resta près des arbustes qui ceinturaient la maison pour observer cette merveilleuse scène du passé. Il était tenté de goûter aux plats offerts, car il en émanait d'appétissantes odeurs qui lui mettaient l'eau à la bouche. Il y avait là du poulet rôti, des friands, des beignets aux pommes ... Sur le côté, dans un baquet plein de glaçons, une grande jatte de glace à la fraise conservait toute la fermeté désirable.

— Bonjour ... Voulez-vous manger quelque chose ? s'enquit une voix douce.

Se retournant, Christopher Cadres se trouva face à deux yeux d'un bleu éclatant dans le plus ravissant visage qu'il eût jamais vu.

— Que ?... Oh ! Merci ... Non, j'ai ... j'ai déjà mangé.

— Vous êtes nouveau ici, n'est-ce pas ? Je m'appelle Sarah Phillips.

Elle le regardait avec tant d'intérêt que, en sus de la griserie de l'aventure, il éprouva un sentiment euphorique tout à fait nouveau pour lui.

— Euh... oui. Je suis arrivé juste à temps pour participer à cette réception.

— J'en suis ravie, monsieur ... Excusez-moi, je n'ai pas bien saisi votre nom ?

— Christopher ... Christopher Cadres.

— Et d'où venez-vous comme ça ?

Bien que son intérêt pour lui n'eût pas faibli, il se rendait compte qu'elle était un peu étonnée par son aspect.

— Je ... Je suis photographe ... Alors je voyage beaucoup.

— Comptez-vous rester ici longtemps ?

Le soleil faisait briller ses cheveux blonds.

— Je ne le pense pas, mais je n'en suis pas sûr ...

Il la regardait avec avidité, essayant de fixer ses traits dans sa mémoire. Puis soudain un tic-tac se mit à croître dans sa tête.

— Monsieur Cadres ? Vous ne vous sentez pas bien ?

— Si, mais Je vais vous demander de m'excuser. Il me faut partir, en dépit du très grand plaisir que j'aurais à rester avec vous.

— Je suis désolée ... Mais j'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

Un petit pli s'était creusé entre ses fins sourcils.

— Moi aussi, miss Phillips ... Sarah ... Au revoir !

Le tic-tac était devenu assourdissant. Il lui fallait faire vite. Il contourna rapidement le coin de la maison, réussissant de justesse à arracher une des petites boules avant, que la sonnerie ne retentisse.

Quand il se réveilla, il était étendu sur le dos. Les premiers rayons du soleil filtraient par la fenêtre, teintant de rose le plafond. Christopher n'osait bouger, par crainte de rompre ainsi le dernier fil le rattachant encore à ce monde qu'il avait découvert mais où il n'avait pu demeurer. Puis, tout d'un coup, il se remémora la balustrade. Lentement, il ouvrit ses deux mains. Rien. Le désespoir l'envahit, non seulement parce qu'il avait rompu avec le passé, mais parce que, du même coup, il perdait Sarah Phillips.

Il avait été victime de son imagination, victime de rêves engendrés par tout ce qu'il renfermait en lui depuis trop longtemps.

Quittant le lit, il alla examiner la photo. Oui, la jeune fille était bien là, lui souriant, mais la photo jaunie estompait sa fraîche beauté. Quelle stupidité de s'éprendre ainsi du passé, au point de tomber amoureux d'une fille qui en faisait partie ! Enfin, Mme Nellie Hampton pouvait à tout le moins compter maintenant sur une restauration qui relèverait de l'œuvre d'art. Exhalant un soupir, Christopher se dit que le fait de se remettre au travail contribuerait à estomper un peu sa cruelle déconvenue. Il regarda la compte-minutes. Peut-être devrait-il renouveler la tentative sans plus attendre ? Comme il tournait machinalement les yeux vers le lit, il eut une exclamation de surprise.

Il venait de repérer une petite boule verte qui se confondait avec un des éléments du patchwork !

Serrant contre son cœur la photographie et ce précieux petit morceau du passé, c'est un Christopher Cadres euphorique qui gagna la boutique et s'assit à sa table de travail. Tout était réel. Il était bien retourné à l'époque où les photos avaient été prises. Alors, une pensée déchirante lui traversa l'esprit. Jusqu'à quand pourrait-il remonter ainsi le cours du temps ? Qu'adviendrait-il si le compte-minutes se détraquait ? Posant avec tendresse la photographie sur la table, il alluma le réflecteur qui surmontait celle-ci. À l'aide d'une loupe, il détailla l'adorable visage de Sarah, et, tout d'un coup, sa décision fut arrêtée.

Ce jour-là, il travailla d'arrache-pied pour satisfaire le plus possible de commandes en attente car, en dépit des folles pensées qui lui tournaient dans la tête, il se faisait un point d'honneur de donner toute satisfaction à ses clients. Et, de la sorte, à la tombée de la nuit, il serait recru de fatigue, comme il le souhaitait. Ainsi qu'il en avait l'habitude, Christopher ferma pendant une heure au moment du déjeuner. Il en profita pour monter à l'étage, où tout était rangé, catalogué, bien en ordre. Il flâna dans cette grande pièce mansardée où étaient conservés tous les souvenirs de famille. Avec admiration, il caressa le dossier sculpté d'un fauteuil, fit jouer dans la clarté de la fenêtre les facettes d'un verre de cristal taillé, détailla les incrustations de nacre d'un ravissant petit secrétaire. Au jour d'aujourd'hui, n'importe lequel de ces objets eût atteint un prix dépassant de beaucoup les possibilités de quelqu'un appartenant à la classe moyenne. Autrefois, ces si jolies choses étaient d'un usage courant. À l'idée de travailler parmi les artisans qui avaient mis toute leur habileté dans l'exécution de ces objets, il éprouva un trouble délicieux.

Quand vint l'heure de la fermeture, Christopher fut satisfait de sa journée et se sentit vraiment très fatigué. Il regarda à travers la vitrine, comme s'il espérait voir au-dehors autre chose que l'habituelle foule pressée des gens rentrant de leur travail. Esquissant un haussement d'épaules, il se détourna vers l'intérieur de la boutique, reprit la photo avec précaution, la considéra longuement et l'emporta avec lui dans la chambre. À présent, c'était devenu presque un rite. Il plaça de nouveau le cliché contre le vase sur la commode, exactement comme la veille. Sarah était toujours là, lui souriant depuis le passé.

Au-delà de la photo, Christopher pouvait se voir lui-même dans le miroir surmontant la commode. Il avait les cheveux tout ébouriffés et sa chemise présentait des taches de peinture ou de produits chimiques.

En se dépêchant, car il sentait une lassitude de plus en plus grande le gagner, il mit une chemise propre et se recoiffa. Puis, mains tremblantes, il régla le compte-minutes pour une heure. Il fut tenté de le faire pour une plus longue période de temps, mais craignit que cela bouleversât le processus. Poussant un petit soupir, il s'étendit sur le lit et ferma les yeux.

De très loin, il entendit sa voix l'appeler, puis elle se rapprocha presque jusqu'à son oreille. Il sentit que sa tête reposait sur quelque chose de doux et de tiède.

Ouvrant lentement les yeux, il vit penché vers lui le visage anxieux de Sarah Phillips et se rendit compte qu'il avait la tête posée sur les genoux de la jeune fille.

— Christopher ! Monsieur Cadres ? Vous sentez-vous mieux ?

— Sarah !

Il voulut se redresser, mais elle l'en empêcha :

— Non, restez tranquille un moment. Vous n'aviez pas l'air d'aller bien quand vous avez couru de l'autre côté de la maison. C'est là que je vous ai trouvé.

— Vous m'avez trouvé ?

— Oui.

— Je ... Je crois que ce doit être l'effet de la chaleur.

— Pensez-vous pouvoir vous relever maintenant ? Voulez-vous que j'aille vous chercher un verre de limonade bien fraîche ?

— Non, merci, à présent, ça va.

Ce fut à regret qu'il quitta son nid si douillet pour se remettre debout.

— Je crois que ça me ferait du bien si nous marchions un peu ...

Il voulait savoir si le passé s'étendait au-delà de la maison, du jardin, du groupe souriant sur les marches du porche. Il offrit son bras à Sarah, qui le prit en esquissant un sourire d'une exquise timidité.

Ils allèrent ainsi devant la maison, où il y avait une rue bordée d'arbres, avec de grandes maisons aux murs blancs. Ils s'y promenèrent

à pas lents, avec ravissement. Christopher n'arrivait pas à absorber toute la richesse de ce nouvel environnement. Deux cents mètres plus loin, ils débouchèrent sur la place centrale de la petite ville, bien propre et verdoyante, entourée de charmantes boutiques. Voilà où il aurait voulu vivre ... Oh ! Si seulement ...

Il entendit alors croître le bruit du tic-tic, qui annonçait ainsi l'imminence de la sonnerie.

— Sarah, j'ai décidé de m'installer ici. Est-ce que ... Cela vous ferait-il plaisir ? Je veux dire ...

— Oh ! Oui, Christopher, ça me ferait vraiment grand plaisir ... Mais je vous vois de nouveau changer de visage. Peut-être avons-nous marché trop loin ...

— Peut-être, oui. Retournons avec les autres mais ... Sarah, juste pour un moment, je vous demande de me tenir la main bien fort et de ne la lâcher sous aucun prétexte !

Elle le regarda d'un air inquiet et, dans sa tête à lui, le tic-tic devenait assourdissant. Il sentait la main si douce étreindre la sienne. Enfin, ils atteignirent la maison, la contournèrent ... Juste avant que n'éclate la sonnerie, il serra très fort la main de Sarah et ferma les yeux.

Trois jours s'écoulèrent avant que la police n'ait son attention attirée sur l'absence insolite de Christopher Cadres. Plusieurs clients, à qui le ponctuel M. Cadres avait promis leurs photos restaurées, s'émurent de son absence prolongée, et deux policiers vinrent sur place se livrer à une petite enquête. Rien ne manquait dans la maison, mais ils n'y trouvèrent rien non plus pouvant expliquer la disparition de Christopher Cadres.

L'un d'eux avisa la photographie sur la commode :

— Hé, Charlie ... Viens jeter un coup d'œil !

— Qu'y a-t-il ?

— Regarde cette photo ... Comme ça tu sauras quel air a celui que nous recherchons. Ce doit être un parent de ce vieux Chris, car il lui ressemble drôlement.

— Lequel ?

L'autre pointa le doigt :

— Là, sous le porche ... Celui qui tient la fille par la main.

TROP, BEAUCOUP TROP DE REQUINS ...

(Too Many Sharks)

par WILLIAM SAMBROT

La mer était calme et son immense étendue, d'une admirable teinte bleu turquoise, scintillait sous les premiers rayons du soleil matinal.

Allen Melton aspira à pleins poumons une grande bouffée d'air pur, évitant de jeter un regard en direction de sa femme, Martha, étendue près de lui sur le sable. Il savait trop bien que, sous leurs paupières mi-closes, les yeux gris-vert dont il connaissait la sévérité devaient détailler avec une expression de profond ennui l'ensemble de son corps musclé et bronzé par l'implacable soleil. Ces muscles dont Allen était si fier, ne les avait-elle pas comparés tout à l'heure, avec un ricanement dédaigneux, à des « câbles trop huilés » ? En y repensant, le mari ainsi nargué serrait les mâchoires en ravalant sa rancœur et, pour dissimuler sa rage, se mit à fixer avec attention les rochers à fleur d'eau se dressant un peu plus loin sur la plage, où une nuée de pélicans formaient des cercles en battant de leurs larges ailes.

— La pêche- sous-marine devrait être fructueuse par là aujourd'hui, dit Melton pour rompre le silence.

Plutôt qu'à son épouse, cette réflexion s'adressait plus particulièrement à Jim Talbot qui étalait au soleil, aux pieds de Martha, sa carcasse anguleuse, efflanquée et sans grâce. C'était du moins ainsi que le mari, sévère, jugeait ce corps que le manque de sport avait empêché de s'épanouir.

En prononçant ces quelques mots, Allen s'était brusquement retourné et avait pu surprendre le regard tout emplí de tendresse que son épouse, ne se sachant pas observée, échangeait avec Jim. À vrai dire, il y avait davantage de sensualité que de tendresse dans ce visage ainsi traqué par surprise et, sous son calme apparent, celui que cette révélation venait d'écorcher à vif eut peine à ravalier la haine féroce qu'il sentait monter en lui.

S'il ne s'était retenu, avec quelle joie vengeresse n'aurait-il pas aimé transpercer de ce harpon sous-marin qu'il serrait à son côté le sein ferme et doré que Martha offrait sans pudeur aux rayons du soleil ! Pour lutter contre cette envie forcenée qui étreignait son cœur, Melton

se retourna à nouveau et enfouit sa tête dans ses deux bras repliés. Il ne fallait pas — surtout pas ! — que sa femme puisse rien déchiffrer sur ses traits des sentiments qui l'oppressaient. Et Dieu sait si elle était habile à lire jusqu'au tréfonds de son âme !

Depuis sept ans qu'ils étaient mariés, Allen, hélas, n'avait jamais été capable d'en faire autant : sa femme était toujours restée pour lui une énigme ... jusqu'à cette seconde, cette seconde de vérité qui venait enfin de l'éclairer ! Maintenant il savait.

Il savait que l'homme qui lui avait ravi l'amour de Martha, c'était ce Jim Talbot, cet être falot — le bon copain de longue date, toujours prêt à participer à une sortie, à faire un quatrième au bridge, à se mettre en tiers dans leur ménage ... sûrement aussi toujours sous la main pour des rendez-vous galants sitôt que le mari avait le dos tourné !

Allen s'affaira à régler l'agencement de son fusil hydraulique et l'épouse, avec une bonne volonté complaisante, se mit à souffler dans l'engin qu'elle tournait et retournait tout contre sa bouche, faisant apparaître des bulles d'eau qui luisaient comme des diamants sur ses lèvres délicates. Lassée de ce jeu, elle reposa l'engin et, la main sur les yeux, se perdit dans la contemplation des grands oiseaux de mer qui tournoyaient toujours autour des récifs, piquant brusquement pour saisir, dans leur bec, les minces poissons argentés qui avaient eu l'imprudence de s'aventurer au fil de l'eau.

— Cela fait quinze jours que nous sommes ici, constata Martha, et tu n'as pas arrêté de te livrer à ta chère pêche sous-marine. Ne veux-tu pas, pour une fois, y renoncer et rester un peu sur la plage avec nous ?

L'invite était faite d'un ton peu convaincant. Bien sûr, Jim et Martha n'espéraient qu'une chose : qu'il les laissât seuls ce jour-là encore !... Melton promena son regard sur le corps de sa femme ... ce corps que maintenant il imaginait avec précision se donnant avec délices au dérisoire amant qu'elle s'était choisi, dérisoire à ses yeux, oui !... mais n'avait-il pas su éveiller en Martha une sensualité dont lui-même, époux trompé et bafoué, n'avait jamais été comblé ?... Toutes ces années, elle s'était livrée aux caresses de Jim Talbot alors que lui, beau, fort, ardent, n'avait jamais étreint qu'un corps sans âme !

— C'est vrai, admit-il d'un ton bonhomme, je t'ai quelque peu négligée, ma chérie. Mais tu as eu Jim pour te tenir compagnie, et tu ne t'es pas trop ennuyée, j'espère ?

Ce disant, Allen avait adressé au « vieux copain de toujours » un

sourire de toutes ses dents éclatantes de blancheur.

C'est avec une jubilation intérieure qu'il vit Talbot rougir et se troubler quelque peu. Se tournant vers Martha en masquant sa gêne par un clin d'œil qui se voulait innocemment complice, l'hypocrite ami s'écria avec un bon rire bien faux :

— Il fallait bien que quelqu'un garde le fort, vieux, pendant que tu raflais la moitié des poissons de l'océan !

— Il ne fait jamais rien à moitié, observa la jeune femme d'une voix un peu traînante.

Elle s'était relevée et, s'installant dans un transat, croisa très haut ses longues jambes fuselées.

— Quand il chausse ses skis, poursuivit-elle, c'est pour un cross-country d'au moins six jours, et quand il chasse l'ours grizzly, il le fait consciencieusement pendant des semaines ... N'est-ce pas, mon chéri ?

— Mettons que j'aime, en effet, aller jusqu'au bout des choses, lâcha Melton, flegmatique.

— Oui, mais y vas-tu vraiment ?

Les sous-entendus sournois que le mari devinait sous cette question apparemment anodine lui parurent insoutenables !

Et voilà que ce Jim, avec sa balourdise, se mettait à faire le malin, par-dessus le marché, en lui décochant à son tour une flèche !

— Je parierais, dit celui-ci après avoir échangé un sourire de connivence avec sa complice, qu'au cours de ses disparitions sous l'eau, il doit faire l'amour avec une sirène !

— Lui, s'interrompre dans un sport quelconque pour faire l'amour ? fit l'épouse, sarcastique. Non, je t'assure bien que la sirène la plus aguichante n'a pas la moindre chance si Al a une performance sportive à accomplir, n'est-ce pas, chéri ?

— Chaque chose-en son temps. Pourquoi faudrait-il que l'une interfère pour gêner l'autre ?

Melton avait pris un ton acide pour avancer cette justification du comportement qui lui était reproché. Il le tempéra par une bonasse cordialité en ajoutant :

— Alors, Jim, et si tu venais faire une belle petite plongée avec moi du

côté des récifs, qu'en dis-tu ? Tu m'avais promis de te joindre à moi au moins une fois avant que nous repartions.

— C'est-à-dire qu'aujourd'hui... j'avais plutôt envie ...

Il barbotait piteusement, implorant du coin de l'œil Martha dans l'espoir que celle-ci vienne à son aide.

— Allons, je suppose que ma chère épouse pourra quand même se passer de toi un après-midi !

Martha décela dans ce badinage apparent une sorte de menace sous-jacente, et une ombre d'inquiétude assombrit son visage. Ses yeux soudain avaient changé de couleur, et Allen, avec une joie mauvaise, se dit tout au fond de lui-même : « Voilà. ELLE SAIT ! En cette minute elle SAIT-que je SAIS ! »

L'époux frustré accentua son sourire, essayant d'oublier la vision affreusement pénible qu'il avait eue la veille lorsque, revenant vers la plage dans sa pirogue en fin d'après-midi, il avait surpris par hasard, en braquant ses jumelles sur la petite île déserte que peuplaient seulement les oiseaux migrateurs, les silhouettes enlacées de Martha et de Jim étendues au milieu des lys sauvages ... De Martha s'abandonnant dans les bras de Jim avec une ardeur frénétique que lui, son mari, ne lui avait jamais connue !

— Alors, mon pauvre vieux, qu'est-ce qui te prend ? poursuivit-il de plus en plus bon enfant. Tu ne vas pas me dire qu'une petite pêche au harpon dans cette mer étale te fait peur !

Il ponctua son propos d'un amical coup de poing dans le dos de l'autre qui, bien que s'étant arc-bouté en sentant venir la bourrade, ne put empêcher son maigre torse de basculer en avant. Affectueusement, Allen lui enserra alors l'épaule d'un bras protecteur, défiant Martha du regard tant il était conscient du contraste existant entre les deux hommes qui l'avaient possédée et qui maintenant se donnaient l'accolade sous son nez : lui-même avec sa haute taille, ses hanches fines, la splendide musculature de sa vigoureuse poitrine, son visage bien découpé où ses yeux d'un bleu d'acier devaient étinceler sous le soleil ... et l'autre, l'avorton au dos voûté et aux membres flasques, avec ses jambes maigrichonnes émergeant du slip de bain !... Et pourtant hier après-midi — et tous les autres après-midi sans doute ! — dans l'île aux oiseaux, le mâle comblé, ç'avait été lui ... LUI !

Le mari eut soudain une furieuse envie de se saisir de cet ersatz d'amant, de le prendre à bras-le-corps pour l'écraser sous son propre

poids, lui broyer les os en l'obligeant à crier et à pleurer de douleur, montrant ainsi à Martha lequel des deux appartenait à la race des vainqueurs, était l'homme véritable !

Mais au lieu de se livrer à cette voie de fait, il reprit tout au contraire son ton patelin pour dire à son rival :

— Tu sais, vieux, la pêche sous-marine n'a rien de dangereux. Même les gamins s'y adonnent par ici. Pas plus tard qu'hier, un môme de quinze ans a attrapé dans la petite Crique un poisson de plus de six livres.

— Mais pourquoi cette frénésie d'avoir à tout prix un compagnon aujourd'hui ? intervint Martha, se mordant nerveusement les lèvres en jetant un coup d'œil en direction des rochers. J'ai l'impression, avec cette nuée d'oiseaux qui tournoient par là-bas qu'il s'y passe quelque chose d'inquiétant. Tous ces bancs de poissons ne risquent-ils pas d'attirer des requins ?

— Cela se pourrait bien, fit Melton avec un haussement d'épaules. Et alors ?... On n'a qu'à se tenir tranquille et à les regarder passer ... Non, crois-moi, Jim, c'est une expérience stimulante, exaltante, et sans danger aucun !

À nouveau, l'autre avait rougi et, ravalant sa salive, balbutiait en amorçant déjà sa capitulation ...

— C'est ... c'est vrai que ... que je t'avais promis ...

— Ah ! Voilà qui est parler ! exulta Allen en pointant du doigt l'horizon. Nous ferons aussi bien d'y aller tout de suite. J'ai dans ma pirogue un second attirail complet pour toi, et aussi tout ce qu'il faut pour notre déjeuner ...

Il enserra plus fort le biceps fluet de son ami en commençant déjà à l'entraîner.

— Je nous transporte là-bas en moins de vingt-cinq minutes, ajouta-t-il, et crois-moi, Talbot, je te promets des sensations inoubliables !

— Jim !... Allen !

Le second cri de Martha, quoique moins angoissé que le premier, arrêta Jim dans sa velléité encore hésitante d'emboîter le pas à son compagnon. Celui-ci, à son tour, se campa en position d'arrêt.

— Sois ... soyez prudents ..., murmura la femme.

Ils se contentèrent d'opiner du chef et, lui tournant le dos, s'éloignèrent pour de bon. Allen savait bien que le conseil de prudence de son épouse s'adressait au seul Talbot ... C'était assurément un conseil avisé, songea-t-il, le cerveau en éveil : tant de choses pouvaient arriver dans une crique déserte, avec tellement de brasses de mer turquoise au-dessus de sa tête ... Tant de choses !...

Durant leur trajet en pirogue, Melton expliqua en détail à son compagnon le fonctionnement du coûteux appareil de plongée ultra-moderne qu'il avait fait venir d'Allemagne. Il lui désigna avec précision les valves qui contrôlaient l'afflux d'air comprimé dans le masque respiratoire et pour finir, tandis que leur frêle esquif tanguait en s'approchant du plus saillant des récifs — bien à l'écart de ceux où d'autres plongeurs s'ébattaient au loin —, il lui montra comment charger et amorcer le fusil hydraulique pour le lancer du harpon.

— Comme tu vois, c'est trois fois rien, conclut-il tandis que son œil froid se posait sur la maigre poitrine rentrée de son camarade, comme s'il cherchait à y repérer un endroit précis du sternum. Sous la poussée de l'air comprimé, l'arme a un impact suffisant pour percer à mort une proie jusqu'à une distance de trois mètres.

Il s'était mis à chausser ses palmes et fixait à ses épaules, par des crampons, la bouteille de plongée.

— Dernière recommandation, édicta-t-il finalement : méfie-toi de la direction dans laquelle tu vas pointer ton harpon. Un engin pareil est fichu de tuer un homme comme rien.

Ils plongèrent de concert, chacun lâchant un mince filet de bulles qui remontaient vers la surface dans les reflets moirés de l'eau. Melton évoluait avec une puissance mêlée de grâce, et la même facilité qu'aurait pu avoir un phoque lisse et ondoyant. Talbot, en revanche, donnait des coups de pied maladroits qui faisaient paraître plus gringalettes encore ses jambes au bout desquelles pesaient les lourds chaussants de caoutchouc en forme de nageoires.

L'observant sous l'eau avec la même sévérité qu'il l'avait fait précédemment sur la terre ferme, Allen se demanda une fois de plus et avec la même rage intérieure, ce que sa femme avait bien pu trouver à ce pauvre type, qu'est-ce qui, dans ce minus, avait pu éveiller ses sens au point de lui faire perdre toute pudeur et de l'inciter à se donner à lui bestialement sans honte, en plein jour ?

Il prit une longue aspiration et braqua d'une main ferme son lance-harpon. Un somptueux poisson-perroquet vint onduler près de lui, puis un autre, et un autre encore. Bientôt ce fut comme un fleuve aux mille couleurs que formèrent les myriades de poissons en un sinueux arc-en-ciel, un fleuve qui s'écoulait dans la mer avec une vitesse de plus en plus accrue. Les bancs formés par tous ces poissons, qui avaient été chercher leur pâture autour des rochers au ras du sol, affluaient à l'entour des deux hommes comme si un vent de tempête les avait poussés là ... Et puis les plongeurs aperçurent à quelque distance comme une grande ombre qui s'avavançait ... masse sinistre d'un énorme requin bleu avec, lui faisant escorte, trois ou quatre autres de ses frères nettement moins volumineux.

Melton regarda durant quelques secondes le monstre marin promener son épaisse et meurtrière carcasse, glissant, se retournant, virevoltant avant de taillader et dépecer les victimes repérées par son œil minuscule, hideusement impitoyable.

En hâte, Allen nagea jusqu'à son compagnon et lui toucha l'épaule, souriant à la constatation que l'autre, dans sa terreur, avait la chair de poule. Il se rapprocha encore au point de coller leurs deux masques face à face.

— Reste sans broncher, lui cri a-t-il à pleine voix.

Il vit à travers les hublots le visage décomposé de Jim roulant des yeux blancs tout en suivant les dandinements du requin qui, peu à peu, s'éloignait, pour finalement disparaître tout à fait. Melton sentit à ce moment quelque chose de solide le heurter et glisser le long de ses jambes. Baissant les yeux, il distingua avec netteté l'arme que son compagnon avait laissé tomber d'entre ses doigts inertes. L'imbécile avait oublié de rattacher le fusil à son poignet avec la cordelette prévue à cet effet.

Il revint vers le pleutre qui défaillait presque.

— Talbot, hurla-t-il, Talbot, m'entends-tu ?

L'autre fit oui de la tête, puis se mit à avoir des gestes désordonnés, pointant obstinément au-dessus d'eux l'endroit où leur pirogue faisait une tache sombre au milieu du cristal bleuté de l'eau.

Melton eut un lent hochement de tête, savourant la féroce satisfaction de savoir, avant que l'autre s'en doutât, qu'il n'y aurait plus de remontée pour lui, plus jamais de remontée pour Jim Talbot !

Ici même, sur ce miroitant rocher de corail, celui qui avait si bassement trahi leur amitié allait expier son forfait. Cet homme avait osé usurper le rôle qui, par des sacrements, devant Dieu et devant les hommes, avait été dévolu à lui seul, Allen Melton. Allen Melton allait donc avoir la joie de fermer à jamais ces yeux à présent implorants, après s'être moqués de lui avec une duplicité sarcastique ... Ces oreilles qui avaient entendu les roucoulements amoureux de Martha n'auraient plus rien à entendre désormais, et à cette bouche pleine de mensonges qui avait souillé de son baiser celle qui était à lui seul, il ne restait plus à présent qu'une seule possibilité : celle de hurler sa peur et sa honte !

Allen raconterait que ç'avait été un accident, un accident fatal. Il prétendrait avoir débusqué lui-même un magnifique poisson, l'avoir désigné à Jim et que, pendant que tous deux nageaient vers cette proie, son fusil, il ne savait trop comment, avait déchargé son harpon ... un accident regrettable, certes, très regrettable, mais comme il en arrive souvent à la chasse ou en n'importe quelle autre circonstance.

Toutefois Martha, elle, saurait la vérité.

Sous le masque, Melton serra les mâchoires avec volupté. MARTHA SAURAIT ! Et c'était là que la vengeance lui apportait sa jouissance la plus subtile.

Dans un élan violent, l'époux bafoué appuya de nouveau son masque contre celui de sa victime et se délecta à lire dans ses yeux affolés une terreur grandissante.

— Il va y avoir un accident, lui hurla-t-il en gardant tout son calme. Ce ne sera pas agréable, Talbot, beaucoup moins agréable que de faire l'amour à Martha dans l'île aux oiseaux !

Sa rage l'étouffait et le faisait suffoquer tandis que Jim s'accrochait à lui avec des mains d'où la force se retirait déjà. Seule sa bouche vivait encore, se tordant, suppliant, crachant des mots sans suite qui n'émergeaient du masque que par bouillons, en un borborygme déjà tout près du râle.

— Non !... Non !... Je t'en supplie ... Pitié !..., discernait-on à peine.

Mais le condamné soudain parut se ressaisir. Ce qu'il avait lu dans le regard de l'autre était si effroyable que l'intensité même de l'horreur dont il était saisi lui rendit quelque pugnacité.

Ce qu'il disait maintenant était articulé distinctement. Melton entendit

ces mots, vociférés dans un désarroi pathétique :

— Oui, c'est vrai, j'avoue tout !... Mais pourquoi me tuer, moi ? Je ne suis pas le seul !

Ses mains s'agrippaient au puissant torse musclé de son bourreau. Il voulait lutter, lutter jusqu'au bout, pour sauver sa peau. Et il avait trouvé cela :

— ET LES AUTRES ... TOUS LES AUTRES ... POURQUOI PAS EUX ?

D'un geste d'automate, sans que sa volonté y entrât pour si peu que ce fût, Melton repoussa Jim d'un coup de pied, ajusta son fusil et pressa la détente. Il vit la pointe acérée du harpon pénétrer avec force dans le corps de Talbot, juste à l'endroit où il l'avait prévu, au-dessus et un peu à gauche du sternum. C'était admirablement visé. Il resta là, immobile, regardant le petit ruisseau sanglant qui s'échappait de ce cadavre et montait en sinuant jusqu'à la surface cristalline des eaux.

Ce que ce mort lui avait dit n'était pas vrai.

Il observait maintenant les bulles qui s'échappaient de la bouteille de plongée, flottaient en s'éclatant, leur débit, s'amenuisant peu à peu pour finalement cesser.

Non, ce que Talbot avait dit ne pouvait être vrai.

C'était l'ultime tentative d'un être aux abois espérant par une ruse perfide échapper au juste châtiment qui allait être le sien.

Melton se pencha au-dessus du mort, puis se redressa en un geste plein de fierté. Il se sentait la tête froide, tous ses réflexes nerveux parfaitement contrôlés.

Il n'y avait jamais eu d'autres hommes. Jim Talbot avait été le seul à porter atteinte à son honneur viril, le seul à avoir serré Martha dans ses bras ... LE SEUL !

À présent, il allait falloir qu'Allen s'apprête à remonter en ramenant avec lui le corps. L'assassin savait qu'en s'attardant davantage, il risquait d'éveiller des soupçons. Cependant il demeurerait sur place, immobile, réfléchissant. Il avait du mal à rassembler ses pensées.

Toute sa vie, Allen Melton avait prouvé qu'il était un homme, en toutes circonstances: alpiniste, il avait réussi l'ascension de pics montagneux jusque-là invaincus ; nageur, il avait su remonter les rivières les plus torrentueuses ; chasseur, il avait abattu les bêtes les

plus ruées, déjouant toujours leurs traîtrises. Il était le champion accompli, le superman en tout, dominant tous les autres hommes et, pour ce qui était des femmes, il avait épousé la plus jolie, celle dont tous les autres avaient envie ... la plus jolie et la plus passionnée.

Trop passionnée peut-être, Martha, la belle Martha Melton ... Et son mari avait sans doute eu tort de partir si souvent en voyage en la laissant seule. Il n'aurait surtout pas dû s'éloigner d'elle trop longtemps ... Pourquoi l'avait-il fait ? Inconsciemment, cherchait-il à la fuir, à fuir cette soif inapaisée, inextinguible, qu'il devinait en elle ?... Non, non. Ce n'était pas cela. Simplement sa propre nature exigeait de mesurer sans cesse sa force en des compétitions toujours plus dures, plus brutales, dans toutes les disciplines, et de toujours dominer. Allen Melton était la virilité même, il était capable de combler n'importe quelle femme !

Il était temps pour Allen Melton de parachever sa dernière victoire. Se baissant, il prit dans ses bras la dépouille mortelle et, d'un coup de pied vigoureux, amorça sa remontée. De nouveau, il retrouva le visage mort de son rival tout près du sien et se dit : « Il sait maintenant que je suis un homme qu'on ne bafoue pas, ou alors on en paye le prix ... Dérisoire Jim Talbot qui avait cru pouvoir faire partie de la race des vainqueurs !... »

Brusquement, le plongeur vit revenir sur lui, en une horde effrayée, les bancs de poissons multicolores qui, se cognant à lui, s'agitaient en tous sens, dans une fuite éperdue devant un danger dont l'homme ressentit tout à coup, à travers les eaux bleutées, la redoutable présence. Il comprit qu'il s'était trop attardé et que le requin géant, flairant l'odeur du sang, revenait vers lui. Ce sang, le sang de Talbot, continuait à s'écouler de son corps en un mince ruban rouge qui, telle la fumée d'une cheminée polluée, l'air qui l'entoure, s'élevait sinueusement à travers la limpidité de la mer. Sans se presser, le monstre progressait toujours, masse ondoyante d'une épaisseur de plus en plus, opaque.

Melton avait lâché le cadavre, le laissant s'enfoncer.

Lui-même s'immobilisa une seconde, ou peut-être dix : en cet instant terrible, comment aurait-il pu mesurer le temps ? Sans le moindre mouvement, il restait là entre deux eaux, défiant la pesanteur. Au-dessus de lui, tout ce bleu avec, plus haut, le ciel. En bas, sombre et bouillonnant, c'était l'enfer.

Lentement, très lentement, le plongeur coulait dans le sillage du cadavre tourbillonnant avec toujours ce flot rouge qui en émanait, flot qui maintenant enveloppait l'assassin, imprégnait ses cheveux, sa

peau, teintait son slip de bain ... l'homme tout entier baignait dans le liquide sinistre dont la vue lui donnait la nausée.

Chaque fibre de son instinct lui criait de nager ... vite ... d'agiter ses bras musclés, ses jambes vigoureuses et, sans perdre une seconde de plus, d'atteindre la surface, la sécurité, la vie !... Mais en même temps son cerveau, logique et froid, lui commandait de rester immobile pour ne pas attirer l'attention du squalle ; alors il continuait de couler toujours plus bas.

Le requin, comme une torpille dont il avait à la fois la minceur, la fluidité et la fureur destructrice, pivota sur lui-même et fonça vers l'homme, attendant le premier mouvement qu'il ferait pour le happer, le mordre et le déchiqueter.

Le regard de Melton, qui humainement aurait dû s'élever vers le ciel, se posa au contraire sur le fond des eaux où il distingua, grâce à ses reflets métalliques, l'arme de Talbot qui était tombée là, son lance-harpon encore tout chargé, avec sa longue flèche meurtrière pointant à son extrémité. En un fragment de seconde, l'homme prit sa décision.

La terreur décuplant sa force, il lança un formidable coup de pied qui le catapulta vers le fusil. Mais du coin de l'œil, il vit le requin accélérer le mouvement dans sa direction.

Avec l'énergie du désespoir, Allen, frénétiquement, nageait vers l'engin qui peut-être pourrait encore le sauver. Mais le corps de Talbot, tournoyant toujours avec mollesse dans son nuage de sang, atteignit avant lui le fusil hydraulique et s'écrasa dessus. Au même moment, Melton perçut un bruit sec et sourd qui avait accompagné le heurt. Il comprit par l'éparpillement d'un panache de bulles d'oxygène que la bouteille de plongée de Talbot avait éclaté et qu'en heurtant le fusil, elle en avait désamorcé le harpon.

Melton se tapit contre le sol pendant la longue éternité d'une seconde et s'abîma dans la contemplation du visage sans vie de sa victime en se remémorant les ultimes paroles que cette bouche béante avait prononcées. Ces paroles étaient bien le reflet de l'exacte vérité.

Le meurtrier avait encore son couteau accroché à sa ceinture. Mais il n'esquissa pas le moindre mouvement. À quoi bon ? Il y avait trop de requins. Les océans, le monde en étaient pleins ... pleins de squales à l'appétit insatiable ... trop de requins, beaucoup trop ...

Alors, il demeura là, inerte, attendant, entièrement déshabité de sa

force, de son courage de tout ce qui avait si longtemps fait d'Allen Melton un être d'exception.

L'HOMME DE GUERRE

(I'd Know You Anywhere)

par EDWARD D. HOCH

16 novembre 1942

Du sommet de la dune on ne voyait rien, dans quelque direction que ce fût, rien, sinon le paysage monotone du désert africain toujours inchangé. Contrell essuya le mélange de sueur et de sable qui recouvrait son visage et fit signe aux autres d'avancer. Le char d'assaut, monstre triste et sale qui eût souhaité qu'on le laissât mourir, se remit lentement à vivre en grondant, et rejetant deux jets de sable de chaque côté de la piste.

— Vous voyez quelque chose ? demanda Grove en s'avançant derrière Contrell.

— Non. Ni Allemands ni Italiens. Pas même un Arabe.

Willy Grove décrocha la carabine de son épaule.

— Ils devraient être là. Nos avions les ont repérés alors qu'ils suivaient ce chemin-ci.

Contrell grommela.

— Avec notre vieux Bertha, dans l'état où il se trouve, il vaudrait mieux ne pas se rencontrer nez à nez avec eux. Six hommes et un vieux tank délabré contre le meilleur de l'*Afrikakorps* de Rommel ...

— Mais ce sont eux qui battent en retraite, pas nous, ne l'oubliez pas. Ils doivent être prêts à se rendre.

— Bien sûr, admit Contrell, avec un doute dans la voix.

Il ne connaissait Willy Grove — dont le nom tout entier était un invraisemblable Willoughby McSwing Grove — que depuis un mois, depuis qu'on les avait jetés ensemble devant l'invasion en Afrique du Nord. Au premier abord, il avait pensé que c'était un homme comme lui, entraîné à vingt ans dans une incroyable guerre menaçant de les envelopper tous de sang et de feu. Mais, au fur et, à mesure que passaient les semaines, un autre Willy Grove se faisait peu à peu jour,

celui qui se tenait maintenant à côté de lui, scrutant l'immensité des sables devant eux.

— Bon Dieu ! Où sont-ils donc ?

À vous entendre, on vous croirait prêt à vous battre. Diable, si je les voyais, je crois que je courrais de l'autre côté !

Contrell sortit de sa poche ce qui restait d'un paquet de cigarettes froissé et presque vide.

— Une dune sur la frontière tunisienne n'est pas une place pour deux caporaux.

Grove s'accroupit sur les talons, la carabine appuyée contre son genou.

— Vous avez raison ... du moins en ce qui concerne les caporaux. Vous savez, j'ai bien réfléchi ces dernières semaines ... Si je retourne entier aux États-Unis, j'entrerai à l'O.C.S. pour devenir officier.

— Vous trouvez que c'est une belle situation !

— Moquez-vous. Il y a des choses pires qu'un type ferait pour vivre.

— Sûrement. Il pourrait cambrioler une banque. Que diable deviennent donc les officiers, d'active quand il n'y a pas de guerre ?

Willy Grove réfléchit.

— Ne vous en faites pas. La guerre durera longtemps, peut-être tout le restant de notre vie.

— Croyez-vous qu'Hitler tiendra si longtemps ?

— Hitler, Staline, les Japonais. Il y aura toujours quelqu'un, vous pouvez en être sûr.

Contrell tira une autre bouffée de sa cigarette, puis soudain regarda vivement devant lui. Quelque chose bougeait en haut d'une dune, quelque chose ...

— Regardez !

Grove braqua ses jumelles.

— Bon sang ! Ce sont eux, droit devant nous. Cette puante armée allemande !

Contrell jeta sa cigarette et se laissa glisser sur le sable pour aller

prévenir les autres hommes. L'officier qui commandait le petit groupe était un capitaine au visage blême. Il conduisait le tank à l'agonie comme si celui-ci eût été sa tombe. Il se pencha pour regarder tandis que Contrell parlait, puis jeta un ordre bref.

— Nous allons faire monter Bertha sur le haut de la dune pour qu'ils nous voient. Ils croiront que nous sommes beaucoup plus nombreux et se tiendront tranquilles.

— Bien sûr, Capitaine. Mais Contrell pensa : Et de nouveau, ils nous canarderont.

Quand le monstre d'acier eut pris sa position, le premier des trois tanks allemands se trouva à portée de tir. Contrell regarda les longs canons se pointer l'un vers l'autre ... tels deux géants inutiles, capables seulement de détruire. Il se demanda alors ce que serait le monde si les armes avaient aussi le pouvoir de rebâtir. Mais il eut peu de temps à donner à cette pensée, ni à toute autre d'ailleurs, car le tank allemand cracha un jet de flamme, suivi un instant plus tard par un bruit de tonnerre. Du sable et de la fumée remplirent l'air sur leur gauche tandis que l'obus manquait son but.

— Raté ! hurla Grove. Mais ils nous ont repérés !

Le vieux tank répondit, marquant un point sur le char le plus proche, mais les chances et la supériorité du feu étaient contre lui. Le second obus allemand frappa la bande de roulement gauche, le troisième éclata dans la tourelle, et Bertha, le malheureux tank, devint comme mort. Quelqu'un poussa un cri ... Contrell pensa que ce devait être le capitaine.

Grove était étendu à plat ventre sur le sable à trois ou quatre mètres plus loin.

— Ça va mal, dit-il, le souffle coupé par l'odeur de la chair brûlée.

Contrell commença de se relever.

— Aucun d'eux n'est sorti ?

— Pas un seul. Couchez-vous ! Ils viennent par ici.

— Bon Dieu ! Sur les lèvres de Contrell c'était une prière. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ne pas bouger. Je m'arrangerai pour nous sortir d'ici d'une façon ou d'une autre.

Deux chars ennemis restaient sur leur position tandis que le troisième, fier de son tableau de chasse, s'approchait. Deux soldats allemands se tenaient à l'arrière. Ils sautèrent sur le sol pour courir devant le char. L'un portait un fusil, l'autre ce qui sembla à Contrell une mitrailleuse. Il raidit son corps dans l'attente des coups de feu, son visage presque enfoui dans le sable.

L'officier qui commandait le tank allemand parut hors de la tourelle et cria quelque chose. Le soldat à la mitrailleuse se retourna ... et, soudain, Willy Grove fut debout. Sa carabine crachant le feu comme une mitrailleuse abattit l'Allemand par derrière. De sa main gauche il lança avec violence une grenade en direction du tank, puis se jeta sur le second Allemand avant que l'homme ait pu lever son fusil.

La grenade explosa assez près pour mettre l'officier hors d'état de combattre. À ce moment-là Contrell bougea. En rampant il atteignit le char, conscient de la présence de Grove tout près derrière lui.

— Je les ai eus tous les deux, cria Willy. Restez là ! Il fit tomber l'officier mourant du haut de la tourelle et tira un coup de carabine à l'intérieur. Puis il grimpa sur l'engin dont il fit pivoter le canon de .50.

— Arrêtez ! hurla Contrell. Ils se rendent !

C'était vrai. Les hommes des deux autres chars quittaient leurs véhicules et venaient à travers le sable, les bras en l'air.

— Parierais qu'ils en ont assez de la guerre, dit Grove en pointant le canon sur eux.

— Ne sommes-nous pas tous comme ça ?

Grove attendit que les huit hommes fussent à moins de trente mètres, puis son doigt appuya sur la détente. Une rafale balaya l'étendue de sable devant le char. Les Allemands parurent surpris, essayèrent d'abord de se retourner pour fuir, et moururent ainsi, debout.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? cria Contrell en grimpant près de Grove ... Ils se rendaient !

— Possible. Mais ce n'est pas sûr. Ils avaient peut-être des grenades cachées sous leurs bras ou autre chose. On ne pouvait pas courir le risque.

— Vous n'êtes pas un peu fou, Grove ?

— Je suis vivant, c'est l'important. Il sauta du char, reprenant pied sur

le sable d'un mouvement aisé et sûr. On racontera ce qu'il faudra, mon vieux, et à la fin on nous décorera.

— Vous les avez abattus !

— C'est ce qu'on fait à la guerre, répondit tristement Grove. On tue les hommes et on collectionne les médailles.

30 novembre 1950

La Corée est un pays de collines et de coteaux, un pays fait pour l'agriculture et non pour la guerre. Dès son arrivée, le capitaine Contrell avait vu cela tout de suite avec un mélange de résignation et de désespoir, se rendant compte de la facilité avec laquelle une compagnie entière de ses hommes pourrait se trouver anéantie par une armée beaucoup mieux familiarisée avec le terrain.

Et, tandis qu'à la fin de novembre l'automne faisait place aux aigres prémices de l'hiver, il évoquait à juste titre ses premières impressions. Les Chinois étaient entrés en guerre et, à chaque instant, de nouveaux rapports en provenance des alentours de la vallée de Chongchon arrivaient, indiquant que leur nombre pouvait se compter non en milliers d'hommes, mais par centaines de mille. Un mot était dans tous les esprits, bien que sur aucune lèvre, « retraite ».

— Ils vont nous rejeter à la mer, Capitaine, dit un des sergents à Contrell.

— Ça suffit. Tenez les hommes prêts au cas où nous aurions à sortir rapidement. Surveillez la colline 314.

Les collines autour de cette vallée étaient si nombreuses que, ne portant pas de nom, elles avaient dû être numérotées d'après leur hauteur. Pour les hommes en attente derrière les canons, elles se ressemblaient toutes. Elles n'étaient que des endroits où ils pouvaient mourir.

Quelques chars, recouverts de plaques de boue gelée, roulaient à travers la brume matinale en direction de l'arrière. Contrell s'avança vers le premier d'entre eux et lui fit signe de s'arrêter. Il s'aperçut à ce moment-là qu'il s'agissait d'un Boffers à deux tourelles, un engin contre-avions effectivement utilisé comme soutien de l'infanterie. De loin, dans le brouillard, il ressemblait à un tank, et en réalité était utilisé comme tel.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Capitaine ? cria une voix.

— Pouvez-vous emmener quelques hommes avec vous ? demanda Contrell.

L'officier sauta à terre et quelque chose dans son geste évoqua soudain pour Contrell une scène du désert huit ans plus tôt.

— Willy Grove ! Quelle surprise !

Grove ferma à demi les yeux, semblant concentrer son regard sur Contrell qui remarqua à son col les insignes de commandant.

— Contrell, n'est-ce pas ? fit Grove. Content de vous revoir.

— L'Afrique est bien loin de nous à présent, Willy.

— Il fait diablement plus froid ici. Je vous croyais sorti de l'armée après la guerre.

— Je l'ai été. Pendant trois semaines. Et je n'ai pas pu le supporter. Je crois que, au bout d'un certain temps, on ne peut plus se détacher de cette vie militaire. Comment vont les choses là-haut ?

Grove fit la grimace.

— Si elles allaient tant soit peu bien, vous croyez que je prendrais cette direction-là ?

— Vous allez retraverser le défilé ?

— C'est le seul chemin qui nous reste. J'ai entendu dire que les Chinois se préparaient à le couper aussi.

— Pouvons-nous monter sur vos engins ?

Grove eut un petit rire.

— Bien sûr. Vous pourrez aussi attraper les grenades et les lancer. Il caressa le .45 qu'il portait au côté comme si c'eût été un portefeuille : Montez.

Contrell lança un ordre bref à son sergent et attendit que la majeure partie de ses quelques hommes éparpillés se fussent agrippés aux véhicules. Puis il grimpa à bord du « tank » du commandant Grove lui-même. Déjà, au loin, dans le matin glacé, on entendait les folles sonneries de clairon qui punctuaient habituellement une nouvelle avance chinoise.

— Le piège se referme, remarqua Contrell.

Grove hocha la tête.

— Je vous le disais bien. On ne finira jamais de se battre. Et pourtant on ne croyait pas à ce moment-là qu'on ferait la guerre aux Chinois.

— Vous n'aimez pas ça, n'est-ce pas ?

Le commandant haussa les épaules.

— Aucune différence. Ils meurent comme les autres. Plus facilement même, avec cette drogue qu'ils fument.

La colonne traversa le col, la seule route restée ouverte vers le sud. Mais, presque aussitôt, ils se rendirent compte que les collines et les bois de chaque côté de cette route étaient remplis d'ennemis qui les attendaient. Contrell venait de se retourner quand il vit son sergent dégringoler du véhicule, coupé en deux par une rafale tirée d'une mitrailleuse invisible. Devant eux, en feu, un camion chargé de troupes, bloquait la route. Grove se souleva de son siège pour regarder.

— Est-ce qu'on peut les contourner ? demanda Contrell, un peu haletant.

— Les contourner ou passer au milieu.

— Ce sont des Sud-Coréens.

Ceux qui vivaient encore se bousculaient pour quitter le camion en feu et courir vers le véhicule de Grove.

« Allez-vous-en ! » hurla celui-ci. « Arrière ! » D'un geste de son bras brusquement tendu il repoussa un Sud-Coréen qui roula dans la poussière du bas-côté de la route. Comme un autre grimpait à sa place, Grove sortit son A5 et logea une balle dans le crâne de l'homme.

Contrell regardait tout cela comme si devant ses yeux se fût déroulé un vieux film après des années d'horreur oubliée. J'ai déjà connu ça, se disait-il, en pensant dans le même temps aux décorations qu'on leur avait données après l'épisode nord-africain. Les hommes tels que Grove ne changent jamais ... du moins pas dans le bon sens.

— C'étaient des Sud-Coréens, Willy, dit-il doucement, sa bouche tout près de l'oreille du commandant.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fiche ? Se figureraient-ils par

hasard que je conduis un autobus ?

Ils n'en parlèrent plus tant qu'ils n'eurent pas rejoint l'armée américaine qui reculait. Où va s'arrêter cette retraite ? se demandait Contrell. À la mer ? À Tokyo ?... ou en Californie ?

Ils prirent alors le temps de fumer une cigarette, et Contrell dit :

— Vous n'auriez pas dû tuer ce soldat coréen, Willy.

— Pourquoi ? Fallait-il que je les laisse grimper sur le char pour nous tuer tous ? Allez, faites votre rapport si vous voulez. Quant à moi, je connais la loi militaire et ma conscience. C'était une question de vie ou de mort, comme sur un canot de sauvetage trop chargé.

— Je crois simplement que vous aimez tuer.

— Quel soldat n'aime pas ça ?

— Moi.

— Bon sang ! Pourquoi avez-vous rengagé alors ? Pour vous amuser ?

— Je croyais pouvoir faire quelque chose pour la paix du monde.

— La seule façon de sauver cette paix, c'est de tuer tous les fauteurs de troubles.

— Et ce soldat coréen en était un ?

— Pour moi, oui.

— Mais vous étiez heureux de le tuer. Cela se voyait presque sur votre visage. C'était de nouveau comme en Afrique du Nord.

Le commandant Grove se détourna.

— J'ai gagné une médaille là-bas, mon vieux. Elle m'a aidé à passer commandant.

Contrell hocha tristement la tête:

— On vous donne des médailles pour avoir tué d'autres hommes, sans, parfois, se soucier des circonstances.

Quelqu'un cria un ordre. Grove éteignit sa cigarette.

— Allez, mon vieux. Ne ruminez pas ça. On repart.

Contrell hochait de nouveau la tête et suivit Grove.

Une fois, une seule, il se retourna pour regarder le chemin qu'ils avaient suivi ...

24 août 1961

Le commandant Contrell n'était à Berlin que depuis trois heures quand il entendit citer le nom de Willy Grove dans une conversation au bar du Club des officiers. L'homme qui venait de prononcer ce nom était un capitaine légèrement ivre qui prétendait défendre Berlin tout seul contre les Russes depuis la guerre.

— Grove, dit-il avec une sorte de respect, colonel Willoughby McSwing Grove. Voilà son nom ! On dit qu'il sera général avant la fin de l'année. Si vous l'aviez vu tenir tête aux Russes la semaine dernière !

— On m'avait dit qu'il était à Berlin, déclara Contrell sur un ton de prudente réserve. Je l'ai connu naguère.

— En Corée ?

Contrell approuva d'un signe de tête.

— Et en Afrique ou Nord il y a près de vingt ans. À l'époque, nous étions tous joliment plus jeunes qu'aujourd'hui !

— Je ne savais pas qu'il avait combattu pendant la Seconde Guerre mondiale.

— Nous n'étions pas encore officiers.

Le capitaine eut un gros rire.

— Difficile d'imaginer le vieux Grove de ce temps-là. Si vous l'aviez vu la semaine dernière ... il était là, à les regarder monter sur ce satané mur et tout à coup il a marché vers la ligne de démarcation. Il y avait aussi un officier russe, et les deux hommes se tenaient l'un en face de l'autre, comme si l'un défiait l'autre de faire un mouvement. Bientôt le Russe tourna le dos et s'en alla. Et il s'en est fallu de peu que le vieux Grove ne sorte son .45 ! Une minute, on a tous cru qu'il allait descendre ce communiste, et s'il l'avait fait, je crois qu'on aurait tous été pour lui. Vous savez, on supporte longtemps ces détentes et ces durcissements continuels, et puis on en arrive à souhaiter que

quelqu'un comme le colonel Grove appuie sur la détente ou pousse un bouton, et remette tout en branle une fois pour toutes.

— Pour pouvoir tuer de nouveau ?

— Qu'y a-t-il d'autre à faire pour un soldat ?

Contrell finit son verre sans répondre. Au contraire, il questionna.

— Où Grove demeure-t-il ? Il est marié ?

— S'il l'est, on n'a jamais vu trace de sa femme. Il habite au BOQ, à la base aérienne.

— Merci. Contrell posa un billet froissé sur le bar. Les consommations sont pour moi. J'ai eu du plaisir à bavarder avec vous.

Il trouva le colonel Grove après une autre heure de recherches, non pas à son quartier mais au bureau donnant sur l'avenue principale de Berlin-Ouest. Ses cheveux avaient un peu blanchi. Ses manières étaient devenues plus cassantes. Mais c'était toujours le même Willy Grove. Un homme entre quarante et cinquante ans. Un soldat.

— Contrell ! Soyez le bienvenu à Berlin ! J'avais entendu dire que vous aviez été envoyé ici.

Ils se serrèrent la main comme de vieux amis.

— D'après ce que je comprends, dit Contrell, vous avez maintenant la situation bien en main.

— Je l'avais jusqu'à ce qu'ils aient commencé de bâtir ce damné mur la semaine dernière. J'ai failli tuer un officier russe.

— On m'a dit ça. Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Le colonel Grove sourit.

— Vous me connaissez trop bien, Commandant, pour vous attendre à ce que je vous mente. Nous avons vécu bien des événements ensemble. Vous avez toujours dit que j'aimais tuer ...

— Pas exactement.

— Ça ne fait rien. De toute façon, vous connaissez probablement mieux que quiconque mes sentiments actuels. Mais je me maîtrise. On parle de faire de moi un général, mon vieux, et je me garde bien en ce moment de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Pas de polémique.

— Et moi, je ne suis encore que commandant. Je n'ai sans doute pas fait ce qu'il fallait.

— Il n'y a pas d'instincts meurtriers en vous, Contrell. Il n'y en a jamais eu.

Le commandant Contrell alluma très lentement une cigarette.

— Je ne pense pas qu'un soldat ait besoin d'en avoir de nos jours, Willy. Nous avons déjà débattu la même question voici près de vingt ans, et à différentes reprises.

— C'est vrai. Willy Grove sourit. Je regrette de n'avoir personne cette fois que je puisse tuer pour vous.

— Qu'auriez-vous pu faire dans la vie civile, Willy ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais beaucoup pensé.

— Il y a cent ans vous auriez sans doute été un bandit du Far-West. Il y en a quarante, un bootlegger de Chicago avec mitraillette. Maintenant il ne vous reste que l'armée.

Le sourire de Grove se durcit, mais ne s'effaça pas. Le colonel se leva, quitta son bureau et marcha vers la fenêtre. En regardant la rue mouvementée, il dit :

— Peut-être avez-vous raison, je ne sais pas ... Ce que je sais, par contre, c'est que j'ai tué cinquante-deux hommes jusqu'ici dans ma vie, ce qui est une bonne moyenne. La plupart d'entre eux je les ai regardés droit dans les yeux avant de les abattre. Pour quelques autres j'ai tiré dans le dos, comme j'ai failli le faire pour ce Russe la semaine dernière.

— Vous pouviez déclencher une guerre.

— Je sais. Et peut-être un jour le ferai-je. Si j'avais le pouvoir de ...

Il ne termina pas sa phrase.

— Tout le monde n'est pas comme vous, dit Contrell. Dieu merci !

— Mais beaucoup sont de mon côté. Beaucoup, qui savent que le mot armée signifie guerre, et que celui de guerre signifie mort. Vous ne pouvez y échapper, quoi que vous fassiez. .

Contrell regarda le colonel aux cheveux blanchissants et se souvint du capitaine à qui il avait parlé au bar un peu plus tôt dans l'après-midi.

Peut-être avaient-ils raison. Peut-être était-ce lui qui avait tort. Avait-il alors gâché toute sa vie à la poursuite d'un rêve impossible ... une armée sans guerre ni tuerie ?

— Je continuerai de suivre la route que je me suis tracée, dit-il.

— Bonne chance, Commandant.

Une semaine plus tard Contrell apprenait qu'une sentinelle russe venait d'être tuée lors d'un échange de coups de feu avec la police de Berlin-Ouest. On racontait qu'un officier américain avait personnellement tiré le coup qui avait atteint la sentinelle, mais Contrell ne parvint pas à vérifier cette rumeur.

5 avril 1969

C'était la veille de Pâques à Washington qui, sous un chaud soleil, attendait le printemps. Les couloirs du Pentagone semblaient plus déserts que d'habitude ce samedi-là. Seuls, des bureaux sur la gauche gardaient quelque activité. Le général Willoughby McSwing Grove, récemment nommé général en chef des armées de Terre, de Mer et de l'Air, prenait possession de ses services.

Le colonel Contrell le trouva penché sur un tiroir dans lequel il plaçait le contenu d'une serviette bourrée. Il releva la tête, un peu surpris à la vue de son visiteur.

— Mais ... C'est Contrell, n'est-ce pas ? Je ne vous ai pas vu depuis des années, Colonel ? Ça marche ?

— Pas aussi vite que pour vous, mon Général.

Grove sourit légèrement. Il acceptait le commentaire comme des félicitations.

— Me voici arrivé au sommet. Jolie place pour un homme de mon âge. Mes cheveux sont blancs, mais je me sens parfaitement en forme. Ai-je changé, Colonel ?

— Pour moi, vous ne changerez jamais.

— Il y a beaucoup à faire ... une quantité de choses. J'ai attendu et œuvré toute ma vie pour cette place-là. Maintenant je la tiens. Notre nouveau Président m'a promis de me laisser carte blanche en ce qui concerne la situation internationale.

— Je le pensais bien, dit tranquillement Contrell. Vous avez déjà des plans ?

— J'en ai eu toute ma vie.

Il fit pivoter son fauteuil tournant et regarda fixement par la fenêtre la ville lointaine.

— Je vais leur montrer à quoi sert une armée.

Le colonel Contrell s'éclaircit la voix.

— Vous savez, Willy, cela m'aura demandé la majeure partie de ma vie, mais vous m'avez finalement convaincu que tuer quelqu'un pouvait parfois devenir nécessaire.

— Eh bien, je suis content de voir que vous êtes arrivé à ...

Mais au moment où le général Grove se retournait dans son fauteuil, Contrell lui tira un coup de revolver dans la tempe gauche.

Après quoi, il resta un certain temps à regarder fixement le cadavre, à peine conscient de ce que l'arme avait glissé de ses doigts. Une seule pensée, en lui, dominait toutes les autres. Comment expliquerait-il jamais cet acte devant la cour martiale ?

ADIEU, P'PA !

(Good bye, Pops!)

par JOE GORES

Je descendis du car et aspirai à pleins poumons l'air glacé du Minnesota. La veille, un car m'avait conduit de Springfield, dans l'Illinois, à Chicago, et un second car venait de m'amener là. En passant devant la vitrine de la vieille gare routière je vis mon reflet, celui d'un homme grand et sec, avec un visage très blanc à l'air sauvage, vêtu d'un pardessus qui lui allait mal. Je vis aussi un autre reflet, qui me fit froid dans le dos : celui d'un flic en uniforme. Savaient-ils déjà que ça n'était pas moi qui avait brûlé dans la bagnole ?

Puis le flic se détourna en se frictionnant les bras de ses mains gantées, et je me repris à respirer. Je gagnai rapidement la station de taxis. Deux chauffeurs étaient en attente et, comme je m'approchais, le premier abaissa sa glace.

— La propriété Miller, au nord de la ville, vous connaissez ? lui demandai-je.

— Je connais, répondit-il en me dévisageant. Cinq dollars ... payables tout de suite.

Je le payai en puisant, dans l'argent que j'avais fauché à un type ivre durant mon passage à Chicago, et m'installai sur la banquette arrière. Tandis qu'il décollait du caniveau gelé de la Deuxième Rue, mon poing se desserra. Je méritais de retourner en taule si je me laissais aller de la sorte parce que ma tête ne revenait pas à un chauffeur de taxi.

— Le vieux Miller est bien malade, à ce que j'ai entendu dire, remarqua-t-il en se tournant légèrement pour me lorgner du coin de l'œil. Vous avez affaire avec lui ?

— Oui, mais c'est *mon* affaire.

Cela mit un point final à la conversation. Ça me tracassa de constater que P'pa était malade au point que même ce clown en était informé. Mais cela venait peut-être du fait que mon frère Rod était vice-président de la banque locale. Je remarquai beaucoup de

constructions nouvelles et, à l'ouest de la ville, il y avait maintenant une autoroute, qu'une déviation latérale astucieusement conçue reliait à la vieille départementale.

À un mille au-delà d'un nouveau lotissement, je retrouvai les deux cents acres de collines boisées que je connaissais si bien.

Deux jours auparavant je m'étais évadé de la prison fédérale de Terre Haute, dans l'Indiana, et c'était grâce à des bois comme ceux-ci que j'avais réussi à échapper aux recherches. J'avais franchi les portes de la prison à bord d'un camion, planqué dans un grand paquet de déchets destinés à la ferme dépendant de la prison et où l'on élevait des cochons. Ensuite, je m'étais taillé à travers bois ; quand j'avais eu la certitude d'être passé au travers, j'étais parti en direction de l'ouest et j'avais franchi la frontière de l'Illinois. En pleine campagne, je me débrouille comme un chef ; aussi, lorsque l'aube arriva, j'étais confortablement installé dans un grenier à foin près de Paris (Illinois), à plus de vingt milles de la prison. Quand on veut, on peut.

Le chauffeur s'arrêta au bas de la route privée et me dit d'un ton hésitant :

— Ça m'a l'air drôlement glissant ... Je veux bien risquer le coup, mais si je m'en vais dans le fossé ...

— Non, inutile. Je vais continuer à pied.

J'attendis qu'il ait disparu, puis je laissai le vent du nord me porter à demi vers le haut de la colline, à travers les arbres sans feuilles. Les cèdres que P'pa et moi avions plantés en guise d'abri vent étaient plus hauts et plus épais ; je voyais dans la neige les traces laissées par des lapins en se faufilant à travers l'enchevêtrement des framboisiers sauvages. Au sommet de la colline, des chênes dominaient la maison, une maison ancienne à deux étages, mais je fis d'abord un détour par les chenils, à l'intérieur desquels je vis que la neige était vierge. Plus de chasses au renard. Il n'y avait pas non plus de graines dans la vieille mangeoire à oiseaux, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Je sonnai à la porte de devant.

Ma belle-sœur Edwina, la femme de Rod, vint ouvrir.

Elle avait trois ans de moins que moi qui en avais trente-cinq, mais elle portait déjà un corset.

— Mon Dieu ! Chris ! Nous ne ...

Sa bouche se pinça.

— Mère m'a écrit que le vieux monsieur était malade. Elle m'avait écrit, oui : *Ton père est très malade. Certes, tu ne t'es jamais soucié de savoir si nous étions vivants ou morts ...*

Edwina estima que mon intonation lui donnait le droit de monter sur ses grands chevaux.

— Je suis sidérée que vous ayez eu le front de venir ici, même s'ils vous ont libéré sur parole ou je ne sais quoi. (Donc, personne n'était encore venu poser des questions à mon sujet.) Si vous comptez traîner de nouveau la famille dans la boue ...

Je la repoussai à l'intérieur du hall :

— Qu'est-ce qu'a Père ?

Je l'appelais P'pa seulement dans mon cœur.

— Il est en train de mourir, voilà ce qu'il a.

Elle m'avait annoncé ça avec une sorte de satisfaction mauvaise. Ça me flanqua un coup, mais je me bornai à émettre un grognement et entrai dans le living-room.

C'est alors que ma vieille s'enquit, depuis le haut de l'escalier :

— Edwina ? Qui est-ce ?

— Oh ! Un ... un représentant, Mère. Il peut attendre jusqu'à ce que le docteur soit parti.

Le docteur. J'arrivais à pic. Quand il descendit, Edwina essaya de le faire filer avant que j'aie pu lui parler, mais je l'empoignai par le bras au moment où il mettait son pardessus.

— J'aimerais vous voir un instant, docteur. Au sujet du vieux Miller.

Il mesurait près d'un mètre quatre-vingts, ce qui le faisait un peu plus petit que moi, mais pour ce qui était du poids, il avait au moins vingt kilos à me rendre. D'une secousse, il libéra son bras :

— Dites donc, mon garçon, je ...

Je le saisis par les revers de, son pardessus, et le secouai au point que son visage se congestionna tandis que ses lunettes glissaient de guingois sur son nez.

— Je suis un vieil ami de la famille, docteur. Alors, quelle est la

situation là-haut ? fis-je avec un hochement de tête en direction de l'étage.

C'était stupide bien sûr, absolument stupide, de lui demander ça. À tout moment maintenant, les flics pouvaient s'aviser que le cadavre calciné à l'intérieur de la bagnole n'était pas le mien. J'avais bien arrosé le tout d'essence avant d'y foutre le feu, afin qu'ils n'aient pas la possibilité de relever une empreinte sur quoi que ce soit, sauf la chaussure que j'avais laissée à dessein. Mais dès qu'ils auraient été informés de mon évasion, ils auraient la puce à l'oreille et, pour être définitivement fixés, il leur suffirait de comparer la mâchoire du mort avec l'empreinte dentaire que leur procurerait mon dentiste. Alors ils viendraient par ici poser des questions, et le toubib comprendrait tout de suite qui j'étais. Mais je tenais à savoir si P'pa était aussi mal qu'Edwina le disait, et je n'ai jamais été très patient.

Le médecin rajusta ses vêtements, s'efforçant de recouvrer sa dignité.

— Il ... Le juge Miller est très affaibli, il n'a même plus la force de bouger. Il ne passera probablement pas la semaine ...

Ses yeux scrutèrent mon visage pour y déceler le chagrin, mais rien ne vaut une prison fédérale pour vous entraîner à ne rien laisser transparaître de vos sentiments.

Déçu, il dit alors :

— Ce sont les poumons. J'ai été appelé trop tard ... Mais il ne souffre pas.

J'eus de nouveau un hochement de tête, cette fois en direction de la porte.

— Vous connaissez le chemin. Je ne vous raccompagne pas.

Au bas de l'escalier, Edwina exprimait la plus vertueuse indignation. C'était un air de famille qui se transmettait même par le mariage. P'pa et moi étions les seuls à ne pas l'avoir ...

— Votre père est très malade. Je vous interdis ...

— Gardez ça pour Rod. Lui, peut-être que ça l'impressionnera.

Quand je pénétrai dans la chambre, je vis le bras de P'pa qui pendait mollement au bord du lit, la fumée d'une cigarette qu'il tenait entre ses doigts montait tout droit vers le plafond. Naguère, ce bras avait un solide biceps et m'avait flanqué des bourrades dont je me souvenais à

présent, il n'avait plus la force de tenir une cigarette en l'air. Cette vue me causa le même déchirement que lorsque je découvrais qu'une belle chienne de chasse s'était mésalliée avec un abominable corniaud.

Intensément pâle, ma mère quitta la chaise où elle était assise au pied du lit. Je la pris dans mes bras.

— Salut, M'man !

Elle demeura rigide sous mon étreinte, mais je savais qu'elle ne chercherait pas à se dégager. Pas dans la chambre de P'pa.

En entendant ma voix, il avait tourné la tête. La soyeuse blancheur de ses cheveux avait quelque chose de lumineux. Ses yeux, que l'imminence de la mort rendait translucides, étaient du même bleu très pâle que l'ombre des bouleaux sur la neige fraîche.

— Chris ... Ah ! Nom d'un chien, mon garçon ..., articula-t-il faiblement. Je suis rudement content de te voir ...

— On a des comptes à régler, vieux cossard, lui dis-je affectueusement. Quand je pense que t'es devenu fainéant au point de laisser vider le chenil !

— Ça suffit, Chris, dit Mère en essayant de se gendарmer.

— Je m'assieds juste un petit moment, Mère, lui répondis-je avec désinvolture.

Je savais que P'pa n'en avait plus pour longtemps, et je voulais profiter du peu qu'il lui restait à vivre.

Elle hésita un instant, sombre silhouette plantée sur le seuil de la pièce, puis disparut sans bruit, probablement pour aller téléphoner à Rod à la banque.

Au cours des deux heures qui suivirent, ce fut presque tout le temps moi qui alimentai la conversation. P'pa restait étendu, les yeux clos, comme s'il dormait. Mais, de temps à autre, ses lèvres esquissaient un vague sourire quand je lui parlais des collets que nous allions poser ensemble lorsque j'étais encore tout gosse, ou du grand daim qui, à la saison du rut, l'avait suivi partout dans les bois jusqu'à ce que, avec une branche, il lui flanque un coup sur le museau. C'était seulement après qu'il fut devenu juge que nous avions commencé à être de moins en moins proches l'un de l'autre. Je venais d'avoir vingt ans et je suppose que j'étais alors possédé par la fureur de vivre, pareil au garçon qu'il avait été trente ans auparavant. Mais, moi, j'avais

continué dans la mauvaise direction.

Vers sept heures, mon frère Rod m'appela du couloir. Je le rejoignis en fermant la porte derrière moi, Taillé en athlète, Rod était plus grand que moi et plus costaud, mais ce qui lui manquait, c'est du cœur au ventre. Il avait des yeux clairs, très rapprochés, et un menton fuyant.

— Ma femme m'a fait part de ton comportement grossier à son égard, me dit-il du ton qu'il devait prendre à la banque pour réprimander un de ses subordonnés. Nous en avons discuté avec Mère et nous voulons que tu t'en ailles d'ici, Nous voulons ...

— *Vous* voulez ? Jusqu'à ce que Père passe l'arme à gauche, cette maison est toujours la sienne, que je sache ?

Il voulut se jeter sur moi, mais je bloquai son élan d'un coup d'épaule, puis, d'un aller-retour, le giflai sur les deux joues, l'envoyant dinguer contre le mur du couloir. J'aurais pu lui décocher un coup de poing au plexus pour le plier en deux, puis alors lui frapper la nuque de mes mains nouées dans le même temps que mon genou serait monté lui écraser la gueule, et ça m'aurait fait bougrement plaisir. Mais le besoin de filer avant que les flics arrivent ne cessait de me ronger comme une belette ronge sa propre patte pour s'arracher d'un piège et recouvrer sa liberté. Aussi me contentai-je de faire un pas de côté.

— Espèce de ... de sale brute! me lança-t-il en plaquant ses deux mains sur ses joues comme l'eût fait une femme. Puis, de façon très théâtrale, je vis ses yeux s'agrandir à l'instant où il devinait ma situation. Je me demandai pourquoi ça lui avait demandé si longtemps.

— Tu t'es *évadé* ! haleta-t-il. *Évadé de prison* ...

— Ouais ... et je tiens à rester en liberté. Je vous connais, tous, et la dernière chose que vous souhaitiez, c'est de voir les flics s'arrêter ici. (Je m'efforçai d'imiter ses intonations.) *Oh ! Le scandale que ce serait !*

— Mais ils sont à ta recherche ...

— Ils me croient mort, l'interrompis-je. Dans l'Illinois, à bord d'une voiture que j'avais volée, j'ai dérapé sur une plaque de verglas. La bagnole a fait un tonneau et pris feu avec moi dedans.

Horrifié, il balbutia d'une voix étranglée :

— Tu ... Tu veux dire qu'il y a ... un cadavre dans ?...

— Exactement, oui.

Je savais ce qu'il pensait, mais je ne me donnai pas la peine de lui dire la vérité : celui qui avait dérapé sur la plaque de verglas, c'était le vieux fermier qui me conduisait à Springfield parce qu'il croyait que j'avais un revolver dans ma poche, alors que c'était seulement mon poing fermé que je braquais ainsi sur lui. Dans l'accident, il s'était embroché sur le volant et avait été tué sur le coup, tandis que je m'en tirais sans bobo.

Alors je lui avais ôté ses chaussures et mis une des miennes à un pied ... L'autre, abondamment marquée de mes empreintes digitales, je l'avais abandonnée à proximité ... Assez près pour qu'ils la trouvent, mais suffisamment loin pour qu'elle ne brûle pas avec la bagnole à laquelle j'avais mis le feu. De toute façon, cette vérité, Rod n'y aurait pas cru. D'ailleurs, qui la croirait si je me faisais pincer ?

— Monte-moi une bouteille de bourbon et une cartouche de cigarettes, dis-je à mon frère. Et veille bien à ce que Mère et Edwina la ferment, si quelqu'un vient demander après moi.

Après quoi, j'ouvris la porte de la chambre pour que P'pa pût entendre :

— Merci, Rod ... C'est bon, tu sais, de se retrouver à la maison.

Quand on est isolé dans une cellule, on apprend très vite à rester éveillé ou à dormir facilement, afin d'être toujours à la hauteur des circonstances. Je restai donc éveillé durant les trente-sept dernières heures que vécut P'pa, ne quittant le fauteuil près de son lit que pour aller pisser ou pour écouter en haut de l'escalier chaque fois que j'entendais la sonnerie du téléphone ou de la porte d'entrée. Et chaque fois, je pensais : « *C'est eux !* ». Mais la chance était avec moi. Tout ce que je souhaitais, c'était de pouvoir rester avec P'pa jusqu'à ce qu'il rende son dernier soupir. Après, je m'en foutais.

Lorsque la fin arriva, Rod, Edwina et Mère étaient là, avec le médecin qui restait aussi, comme s'il avait peur de ne pas être payé. Le bras blême de P'pa bougea un peu et Mère s'assit vivement au bord du lit ... Petite femme raide et indomptable, avec un de ces visages, qui semblent avoir été conçus pour la face-à-main. Elle ne pleurait pas encore, au contraire, elle semblait irradier une sorte de lumineuse sérénité.

— Tiens-moi la main, Eileen ...

P'pa s'arrêta, battant le rappel de ses forces pour continuer à parler.

— Tiens-moi la main... Comme ça, je n'aurai pas peur.

Elle lui prit la main, alors, il sourit presque et ferma les yeux. Nous attendîmes, écoutant sa respiration se faire de plus en plus lente, puis s'arrêter, comme cesse de battre le balancier d'une horloge qu'on n'a pas remontée. Personne ne broncha ni ne dit mot. Je les regardai l'un après l'autre et, les voyant si désarmés devant la mort, je me fis un peu l'effet d'un renard dans un poulailler. Puis Mère éclata en sanglots.

C'était une journée glacée, avec des flocons de neige épars. Je garai la jeep devant la chapelle funéraire et gravis les marches glissantes. Tandis que le vent cherchait à m'arracher mon pardessus, je me répétais pour la centième fois que j'étais dingue de rester assister à l'enterrement. Maintenant, ils devaient savoir que le cadavre du fermier n'était pas le mien, et, à la prison, il y avait certainement eu quelque gars de la censure pour se rappeler la lettre de Mère m'annonçant que P'pa était gravement malade. Cela faisait deux jours qu'il était mort et j'aurais dû me trouver au Mexique. Mais ça ne me semblait pas bien de partir avant qu'il soit enterré ... Ou peut-être me donnais-je ce prétexte pour continuer à défier les autorités, un petit jeu qui mène toujours à leur perte les gars comme moi.

De loin, P'pa semblait très naturel ; de près, on voyait le maquillage et aussi que son cou était devenu bien trop maigre pour l'encolure de sa chemise. Je touchai sa main ; une main de statue, où je ne retrouvais rien de familier, si ce n'est les ongles épais et légèrement spatulés.

S'approchant dans mon dos, Rod dit, de façon à n'être entendu que de moi :

— Aujourd'hui, tu fiches le camp. Je ne veux plus de toi dans ma maison.

— Honte à toi, mon frère ! Et avant même la lecture tu testament ? lui rétorquai-je sur le même ton.

Nous suivîmes le corbillard à pied, par des rues enneigées. Les croque-morts sortirent en souplesse le lourd cercueil, grâce à des rails bien huilés, puis le déposèrent sur des planches au-dessus du caveau, parmi les flocons de neige qui tourbillonnaient.

Je m'en allai quand le pasteur commença ses simagrées, poussé par le besoin de bouger, mais aussi par le désir que j'avais de sortir quelque chose de la maison avant que les gens du deuil y arrivent pour bâfrer.

Les armes et les cartouches avaient déjà été exilées dans le garage, car Rod n'avait jamais tiré une balle de sa vie, mais j'y dénichai vite le beau petit 22 long rifle. P'pa et moi avions passé des centaines d'heures avec lui, si bien que la crosse en était devenue toute lisse et que, pour avoir été exposé à toute sorte de temps, le métal avait perdu son bleuté.

Je filai avec la jeep jusqu'à un creux entre les collines, où je continuai à pied entre les arbres d'un bois. J'avancai lentement, en évoquant des souvenirs de Corée pour neutraliser la morsure glacée de la neige à travers mes chaussures usées. Un éclair brun : surgissant d'un enchevêtrement de bois mort, un garenne filait vers des bûches pourrissantes, que j'avais empilées là bien des années auparavant. Ma balle l'atteignit en plein dans le dos, lui paralysant les pattes de derrière. Il tressauta convulsivement jusqu'à ce que je l'achève à la nuque du tranchant de la main.

Le laissant sur place, je continuai d'avancer à travers le petit triangle marécageux qui s'étendait entre les collines. La nuit tombait rapidement mais, enfin, un oiseau émergea de la pénombre, un faisan à la longue queue flottante, qui agitait ses ailes pour arracher au sol son corps pesant. Il était légèrement sur ma droite et j'eus tout le temps de tirer. La balle le frappa en plein élan et je sus que j'avais fait mouche avant même qu'il ne retombe ...

Je les portai jusqu'à la jeep, un mince filet de sang gouttait du bec du faisan, et le lapin était encore tout chaud sous ses pattes de devant. Quand je me garai dans l'allée courbe du cimetière, j'avais dû allumer les phares. Ils n'avaient pas encore fermé le caveau, si bien que la neige avait couvert le cercueil d'un blanc manteau. J'y déposai le lapin et le faisan, puis restai immobile l'espace d'une minute ou deux. Le vent devait être fort, car des larmes brûlantes roulaient sur mes joues.

Adieu, P'pa ! Adieu à la chasse au daim dans le bois, de l'autre côté de la crique ! Adieu aux canards sauvages que l'on allait tirer le long de la rivière ! Adieu à l'odeur du feu de bois, dont la flamme donnait un si bel éclat au bourbon que nous buvions ! Adieu à toutes ces choses qui faisaient qu'une partie de toi était mienne, la partie qu'ils ne connaîtraient jamais ...

Je me détournai de la fosse pour regagner la jeep ... et me pétrifiai sur place. Je ne les avait même pas entendus approcher. Ils étaient quatre, qui attendaient patiemment, comme pour présenter leurs respects au défunt. Et, en un sens, c'était un peu ce qu'ils faisaient car, pour eux, ce fermer mort dans la voiture carbonisée, c'était un meurtre. Tendue,

je pensai au 22 long rifle qu'ils ne savaient pas être dans la poche de mon pardessus. Ouais ... Sauf qu'un pistolet comme ça ne vaut rien pour se défendre. Ah ! Si seulement P'pa avait eu des armes d'un plus gros calibre. Mais ce n'était pas le cas ...

Lentement, comme si mes bras étaient soudain devenus très lourds, je levai les mains au-dessus de ma tête.

TROIS FAÇONS DE VOLER UNE BANQUE

(*Three Ways to Rob a Bank*)

par HAROLD R. DANIELS

Le manuscrit était dactylographié avec soin. La lettre d'accompagnement avait été copiée presque mot à mot dans un de ces livres « Devenez auteur » ou « Comment gagner de l'argent en écrivant », car il n'y manquait même pas la formule « Soumis pour publication à vos conditions habituelles ». Miss Edwina Martin, secrétaire de rédaction de *Histoires à lire et à pâlir* fut la première à en prendre connaissance. Deux choses la frappèrent. Tout d'abord le titre : *Trois façons de voler une banque : Méthode n° 1* et puis le nom de l'auteur, Nathan Waite. Pour Miss Martin, qui connaissait presque tous les auteurs de romans policiers des États-Unis et avait eu affaire avec la plupart d'entre eux, ce nom n'évoquait rien.

La lettre n'avait pas l'habituelle verbosité des auteurs débutants mais, vers le milieu, un paragraphe retint son attention : « Il est possible que vous souhaitiez changer le titre, car ce qu'a fait Rawlings n'était pas véritablement du vol. C'est même probablement légal. Je travaille maintenant à une autre histoire que j'intitulerai *Trois façons de voler une banque : Méthode n° 2*. Je vous l'enverrai lorsque j'aurai fini de la retaper au propre. La seconde méthode est presque certainement légale. Si vous voulez vérifier en ce qui concerne la première, je vous suggère de vous adresser à votre banque. »

Rawlings se révéla être le héros de l'histoire, laquelle manquait de fini et versait dans la redondance ; les personnages n'étaient guère que des noms et servaient presque uniquement à expliquer la méthode n° 1, sans acquérir le moindre relief en cours de route. La méthode en soi était fondée sur les découverts que les banques consentent aux titulaires de comptes, ces « prêts d'amis » sur lesquels les banques fondent une partie de leur publicité (à vue, sans contrat ni intérêts !) et à l'égard desquels il ressortait de l'histoire que l'auteur éprouvait une extrême méfiance.

Miss Martin faillit renvoyer aussitôt le manuscrit avec une lettre de refus poli. (Elle ne se servait jamais des formules tout imprimées, qu'elle disait « dénuées de cœur ».) Mais l'assurance avec laquelle l'auteur décrivait sa méthode la fit hésiter. À l'aide d'un trombone, elle

joignit au manuscrit une feuille de bloc-notes sur quoi elle traça un grand point d'interrogation, et fit suivre le tout au rédacteur en chef. Le manuscrit lui revint le lendemain et, en travers du point d'interrogation, le rédacteur en chef avait griffonné : « *Ça n'a ni forme ni style, mais la méthode donne l'impression de se tenir. Voyez donc ça avec Frank Wordell.* »

Frank Wordell était un vice-président de la banque où la société éditrice avait son compte. L'ayant invité à déjeuner, Miss Martin lui tendit le manuscrit avec la lettre d'accompagnement, et se mit à corriger des épreuves pendant qu'il le lisait. Elle releva la tête en l'entendant émettre une exclamation étouffée, et vit qu'il était devenu d'une pâleur verdâtre.

— Ça pourrait marcher ? questionna-t-elle.

— Je n'en suis pas absolument certain, dit le vice-président d'une voix quelque peu tremblante. Je vais demander leur avis à ceux qui sont spécialement chargés de ces transactions, mais j'en ai la nette impression ... Seigneur ! Ça pourrait nous coûter des millions ! Dites-moi ... Vous n'envisagez sûrement pas de publier ce truc ? Si le public en était informé ...

La mentalité des banquiers n'inspirant pas grande admiration à Miss Martin, elle préféra ne pas se prononcer :

— Nous n'avons pas encore pris de décision, car l'histoire a besoin d'être remaniée et le style sérieusement revu.

Le banquier repoussa son assiette de côté :

— Et il dit en avoir une autre en préparation ... Sa Méthode n° 2. Si elle est du même calibre, il y a là de quoi ruiner toutes les banques.

Une pensée le frappa soudain :

— Il a intitulé ça *Trois façons de voler une banque* ... C'est donc qu'il a encore une troisième méthode en réserve. C'est terrible ! Non, non, nous ne pouvons vous laisser publier un texte pareil, et il nous faut voir cet homme sans délai !

Parler ainsi était d'une extrême maladresse en ce qui concernait Miss Martin, qui s'empressa de récupérer lettre et manuscrit en déclarant d'un ton glacial :

— C'est à nous d'apprécier ce qui convient ou non à notre publication.

Ce fut seulement parce qu'il lui fit entrevoir la ruine éventuelle de toute l'économie du pays, qu'elle consentit à lui laisser emporter le manuscrit à la banque. Il était si bouleversé qu'il partit en oubliant de régler l'addition.

Quelques heures plus tard, Wordell téléphonait à Miss Martin :

— Nous nous sommes réunis de toute urgence. Les gens des Crédits personnalisés pensent que la méthode n° 1 *pourrait* marcher. Elle leur semble aussi presque légale, mais, même si elle ne l'est pas, les procès qu'il nous faudrait engager nous coûteraient des millions. Écoutez, Miss Martin ... Nous désirons que vous achetiez cette histoire afin d'en avoir le copyright. Aurons-nous ainsi la garantie qu'elle ne pourra être vendue à personne d'autre ?

— Sous cette forme, oui. Mais rien n'empêcherait l'auteur d'écrire une histoire différente fondée sur la même méthode.

Se rappelant qu'il l'avait laissée payer leur déjeuner, Miss Martin ne se sentait guère encline à lui faciliter les choses.

— De toute façon, nous n'achetons pas des textes pour les garder dans un tiroir.

Mais, après une entrevue qui eut lieu le soir même entre une délégation de la Chambre syndicale des Établissements bancaires — réunie en session extraordinaire — et le comité de rédaction, il fut décidé d'acheter la nouvelle de Nathan Waite, qu'on enfermerait ensuite dans un coffre de la chambre-forte de la plus importante des banques, pour sauver l'économie nationale.

Un vieux saurien de capitaliste, qui « valait » plusieurs dizaines de millions de dollars, grommela :

— Oui, je crois que nous ne pouvons faire autrement que l'acheter. Combien paye-t-on ce genre de chose ?

Sachant que l'auteur n'avait encore jamais été publié et qu'il n'était donc pas un « nom », Miss Martin avança un chiffre, mais ajouta aussitôt :

— Toutefois, il convient de tenir compte de certains éléments: comme ce texte ne sera jamais publié, il n'aura aucune chance d'être vendu à l'étranger ni de figurer dans une anthologie, et encore moins d'être adapté au cinéma ou à la télévision. (Le vieux crocodile ne put réprimer un frisson.) J'estime donc qu'il convient de proposer à l'auteur un peu plus que la somme habituelle.

— Non, non, pas question ! protesta le crocodile. Songez que nous ne rentrerons jamais dans nos fonds. Et que nous allons devoir acheter aussi la seconde et la troisième méthode ! Sans compter qu'il nous faut trouver un moyen de l'empêcher d'écrire d'autres histoires en utilisant ces mêmes méthodes. Alors tenons-nous-en strictement au chiffre habituel, sans aucun extra !

Étant donné que la Chambre syndicale comptait trente banques, qui n'auraient à déboursier ainsi que dix dollars chacune, Miss Martin ne jugea pas nécessaire de compatir.

Miss Martin adressa sur-le-champ une lettre et un chèque à Nathan Waite. Dans la lettre, elle expliqua qu'aucune date n'avait encore été fixée pour la publication, mais que le rédacteur en chef n'en souhaitait pas moins lire au plus vite les nouvelles racontant la seconde et la troisième façon de voler une banque. Ce fut avec une certaine répugnance qu'elle signa cette lettre, sachant très bien que, pour un auteur débutant, un chèque n'existe pas comparé à la gloire de connaître enfin les honneurs de la publication. Publication qui n'aurait jamais lieu.

Une semaine plus tard, une autre lettre arriva avec le manuscrit de *Trois façons de voler une banque : Méthode n° 2*. L'histoire était aussi lamentable que la précédente mais, de nouveau, la méthode paraissait se tenir. Il s'agissait cette fois d'encre magnétique et de saisies de données. Comme ils en étaient convenus, Miss Martin porta aussitôt le manuscrit à Frank Wordell, qui en prit rapidement connaissance et balbutia :

— Cet homme est un génie ... Évidemment, vu ses antécédents, il possède une grande pratique du milieu ...

— Comment ça ? D'où vient que vous connaissez ses antécédents ? s'étonna Edwina.

— Oh, expliqua-t-il d'un ton très détaché, aussitôt après que vous nous avez eu soumis le premier texte, nous avons chargé une des meilleures agences de détectives privés d'effectuer une enquête.

La voix unie de Miss Martin avait quelque chose d'orageux :

— Vous avez fait *enquête* sur M. Waite ? Un homme dont vous n'aviez appris l'existence qu'à travers sa correspondance avec nous ?

— Bien sûr, confirma Wordell en laissant paraître une légère surprise. Un homme ayant connaissance de choses aussi dangereuses ... On ne

pouvait se contenter de souhaiter qu'il n'en fasse pas un usage autre que littéraire. Oh ! Non, nous ne pouvions pas rester dans l'ignorance ! Pendant des années et des années, il a été employé de banque, dans une petite ville du Connecticut. Ils se sont privés de ses services voici un an environ, parce qu'ils avaient besoin de son poste pour le neveu de leur président. Mais, bien entendu, ils lui ont assuré une retraite ... représentant environ dix pour cent de son salaire.

— Des années et des années, dites-vous ... Combien exactement ?

— Oh ! Je ne me rappelle pas au juste ... Il me faudrait relire le rapport ... Vingt-cinq, je crois.

— Alors, bien entendu, il n'a éprouvé aucun ressentiment de se voir congédier, dit Edwina d'un ton sec, avant d'ajouter : Laissez-moi jeter de nouveau un coup d'œil à cette lettre.

Dans la missive qui accompagnait le second manuscrit Nathan Waite remerciait le rédacteur en chef d'avoir accepté son premier texte, ainsi que du chèque. Il disait aussi : « Je présume que vous avez, comme je vous le suggérais, consulté votre banquier au sujet de la méthode n° 1. J'espère que vous lui soumettrez aussi la méthode n° 2, pour être bien sûr que ça pourrait marcher. Comme je vous le disais dans ma précédente lettre, je suis presque certain que le procédé est légal.

— Est-ce légal ? s'enquit Miss Martin.

— Quoi donc ?

— La méthode n° 2, celle que vous venez de lire.

— Comment vous dire ? Elle n'est pas contraire à la loi ... Pour qu'elle le devienne, il faudrait que toute banque utilisant l'informatique procède à d'importantes modifications ... Cela prendrait des mois et, entretemps, cette méthode n° 2 pourrait nous coûter encore plus de millions que la précédente. C'est terrible, Miss Martin ... absolument terrible !

La méthode n° 2 provoqua une véritable panique à la Chambre syndicale des Établissements bancaires. Tout le monde tomba d'accord qu'il fallait aussi acheter immédiatement cette seconde histoire et la retirer pour toujours de la circulation. Et l'on fut également unanime à estimer que, la méthode n° 3 pouvant être encore plus catastrophique, il fallait agir sans attendre que M. Waite l'ait couchée noir sur blanc.

Miss Martin, qui était présente, suggéra qu'on augmentât le prix de cette seconde nouvelle vu que, ayant maintenant reçu un chèque pour

sa production littéraire. M. Waite pouvait être désormais considéré comme un auteur professionnel. Le vieux crocodile lui rétorqua aussitôt qu'on ne peut être considéré comme un auteur professionnel quand on n'a jamais rien eu de publié, et qu'il n'y avait donc aucune raison d'augmenter le tarif.

Un plan fut adopté. Miss Martin inviterait M. Waite à faire le voyage depuis le Connecticut, sous prétexte d'avoir un entretien avec son éditeur. En réalité, il comparaitrait devant un comité de membres de la Chambre syndicale des Établissements bancaires.

— Nos avocats seront présents, dit le crocodile, et lui flanqueront une sainte frousse. Ils lui feront dire ce qu'est sa méthode n° 3 et, si besoin est, nous lui verserons le prix d'une troisième nouvelle. Après quoi, nous chercherons un moyen de lui clouer le bec.

Miss. Martin et son rédacteur en chef acquiescèrent à contrecœur. Edwina regrettait de n'avoir pas cédé à sa première impulsion, qui était de retourner son texte à Nathan Waite. L'attitude des banquiers la mettait en boule : ils considéraient vraiment ce malheureux comme un criminel de droit commun.

Elle lui téléphona à son domicile dans le Connecticut, l'invitant à leur rendre visite. Elle était bien décidée à ce que la Chambre syndicale paie toutes les dépenses que cela entraînerait.

Au bout du fil, la voix parut à Edwina étonnamment jeune, avec un très léger accent yankee.

— Il me semble que je suis drôlement veinard d'avoir réussi à vendre ainsi deux nouvelles coup sur coup. Je vous en suis extrêmement reconnaissant, Miss Martin, et je serai très heureux de faire votre connaissance. Vous souhaiterez, je suppose, que je vous parle de la prochaine histoire ?

Tourmentée par sa conscience, Edwina dit :

— Ma foi, oui, monsieur Waite. Vos deux premières méthodes témoignent d'une telle intelligence, que nous sommes évidemment très intéressés par la troisième.

— Appelez-moi donc Nate, je vous en prie. En ce qui concerne la méthode n° 3, il y a une différence primordiale et c'est que sa légalité ne fait absolument aucun doute. Comparée aux méthodes 1 et 2, elle est d'une honnêteté totale. Au fait, avez-vous discuté des deux premières méthodes avec votre banquier ? Je me suis bien douté que

vous lui aviez soumis la première avant d'acheter mon histoire. Je me demande seulement s'il a été impressionné par la seconde ?

— Oh ! Oui, pour ça, il a été impressionné, balbutia Miss Martin.

— Alors, je crois que la méthode n° 3 retiendra aussi toute son attention.

Ils convinrent d'un rendez-vous pour deux jours plus tard et raccrochèrent.

Waite se présenta au bureau de Miss Martin à l'heure dite. C'était un petit quinquagénaire, qui coiffait ses cheveux d'une éclatante blancheur avec une raie sur le côté. Son visage bronzé faisait un étonnant contraste avec ses yeux d'un bleu lumineux. Il témoigna d'une si charmante courtoisie à l'égard de Miss Martin que celle-ci eut encore plus remords du rôle qu'on lui faisait jouer.

— Monsieur Waite ..., commença-t-elle en se levant et contournant son bureau. .

— Nate.

— D'accord, Nate. Je suis écœurée par cette affaire et je n'arrive pas à m'expliquer que nous nous y soyons laissés entraîner. Nate, nous n'avons pas acheté vos nouvelles en vue d'une publication. Pour vous parler franchement — et il est temps de manifester un peu de franchise, Dieu sait ! — elles étaient très mauvaises. Nous vous les avons achetées parce que la banque — ou plus exactement les banques — nous ont demandé de le faire. Elles ont peur que, si vos histoires sont publiées, des gens mettent vos méthodes en pratique.

Il fronça le sourcil :

- Vous avez dit très mauvaises ... Je suis déçu d'apprendre cela. Je pensais que celle concernant la méthode n° 2 n'était pas trop mal venue ...

Edwina posa une main sur le bras de son interlocuteur en un geste de sympathie et, levant les yeux, fut surprise de voir qu'il souriait :

— Bien sûr qu'elles sont exécrables ! C'est de propos délibéré que je les ai voulues ainsi. Et je suis prêt à parier que c'est presque aussi difficile que d'écrire quelque chose de bien. Ainsi donc, les banques ont estimé que mes méthodes pouvaient marcher, hein ? Je n'en suis pas surpris. Elles sont le fruit de longues réflexions.

— Ces messieurs sont encore plus intéressés par la méthode n° 3, dit Miss Martin. Ils désirent vous rencontrer tantôt et discuter avec vous l'achat de votre prochaine nouvelle. À vrai dire, ils sont disposés à vous payer pour que vous ne l'écriviez pas ... ou écriviez autre chose.

— Ce ne serait pas une grande perte pour la littérature. Qui vais-je rencontrer ? Une délégation des membres de la Chambre syndicale des Établissements bancaires ? Y a-t-il parmi eux un vieux type qui ressemble à un crocodile !

Après avoir lu des milliers de nouvelles policières, miss Edwina Martin avait acquis une sorte de sixième sens qui la fit s'écrier :

— Vous êtes au courant de tout !

Il secoua la tête :

— Pas de tout, non. Mais j'ai en quelque sorte voulu ce qui se produit. Et j'avais eu le sentiment que mon plan déraillait quand ils ont chargé des détectives privés d'enquêter sur moi.

— Ils n'avaient pas à faire ça et je le leur ai vivement reproché ! dit Edwina avec colère. Je tiens à ce que vous sachiez que nous n'y sommes pour rien. Nous n'avons été mis au courant qu'après coup. Et je ne vous accompagnerai pas à cette réunion. Je me lave les mains de toute cette affaire ! Qu'ils vous achètent donc eux-mêmes votre nouvelle!

— Je souhaite que vous veniez, dit-il. Il se pourrait que ça soit amusant, vous savez !

Elle finit par accepter, à condition qu'il exige une plus forte somme que celle que le magazine lui avait versée.

— C'était mon intention, acquiesça-t-il. J'ai tout de suite pensé à leur demander un peu plus quand j'ai appris qu'ils s'intéressaient tellement à la méthode n° 3.

Ils déjeunèrent ensemble et, pendant le repas, il lui parla un peu de la carrière qu'il avait faite dans la banque, et beaucoup plus de la vie qu'il menait dans une petite ville du Connecticut. Elle apprit ainsi que cet homme, à l'air quelconque et parlant si simplement, était un mathématicien amateur qui jouissait d'une réputation considérable. Astronome très écouté, il faisait également autorité en matière de cybernétique.

Au moment du café, il laissa percer un peu de sa philosophie

personnelle.

— Je n'ai pas été tellement bouleversé lorsque la banque m'a remercié. Le népotisme a toujours sévi. J'aurais pu, je suppose, devenir un cadre important dans une grande banque de New York, mais il me suffisait de gagner ma vie gentiment, en ayant ainsi le temps de faire les choses qui m'intéressent vraiment. Je suis très porté à la paresse. Ma femme est morte quelques années après notre mariage, et je n'ai eu dès lors personne pour me pousser à aller plus loin que je ne voulais aller.

» Et puis, une petite banque dans une petite ville a quelque chose de très particulier. On y connaît les problèmes de tout un chacun, qu'ils soient d'argent ou autres, et l'on peut de temps en temps faire des entorses au règlement pour venir en aide à tel ou tel. Dans une petite ville, le banquier est, en un sens, presque aussi important que le médecin.

Waite marqua une pause, puis enchaîna :

— Mais, maintenant, ça n'est plus pareil. Tout a été mis sur ordinateurs et déshumanisé. Vous n'avez plus affaire comme naguère à votre banquier, mais à une sorte de délégué régional qui doit s'en tenir strictement aux règles édictées par les « huiles » du siège central et ne jamais laisser aucun facteur humain entrer — c'est le cas de le dire — en ligne de compte.

Fascinée par son interlocuteur, Miss Martin, du geste, redemanda du café.

— Par exemple, quand vous faisiez un versement ou une remise de chèques, poursuivait Waite, vous vous rendiez à votre banque, remplissiez un bordereau avec votre nom, votre adresse, et la somme que vous déposiez à votre compte. Ça vous procurait une satisfaction. C'était comme si vous disiez: « Voilà je m'appelle John Smith, j'ai gagné cet argent et, comme c'est ici que j'habite, je viens vous demander de le mettre de côté pour moi. » Et quand vous voyiez le caissier compter les billets que vous lui donniez, vous connaissiez un instant de grand bonheur.

Nate mit un sucre dans son café.

— Bientôt, il n'y aura même plus de caissiers. Déjà, dans la plupart des banques, vous ne pouvez pas remplir de bordereau. Ils vous donnent des cartes perforées sur lesquelles il y a votre nom et un numéro. Il vous suffit d'y inscrire la date et le montant du versement. L'argent qu'ils économisent ainsi sur le personnel, ils le consacrent à des

publicités débilés qui passent à la télévision. C'est une de ces pubs pour une banque qui m'a inspiré ces nouvelles.

Miss Martin sourit :

— Nate, vous vous êtes servi de nous !

Le sourire s'effaça :

— Mais même si vous leur tenez la dragée haute pour la méthode n° 3, ça ne fera de mal qu'à leur amour-propre. L'argent ne sortira pas de leurs poches et même plusieurs milliers de dollars, pour eux, ça n'est rien.

— L'important, dit-il doucement, c'est de leur faire comprendre que n'importe quel système mécanique inventé par un homme, peut être mis en échec par un autre homme. Si j'arrive à leur mettre dans la tête que l'on ne peut se passer de l'élément humain, je m'estimerai satisfait. Cela dit, je crois le moment venu de nous rendre à cette réunion.

Jusqu'alors, Miss Martin s'était inquiétée pour Nathan Waite. Mais à présent elle n'avait plus aucune crainte en ce qui le concernait : même s'il lui fallait affronter une douzaine de crocodiles, il sortirait vainqueur du combat.

Une délégation de douze membres de la Chambre syndicale, présidée par le crocodile et flanquée d'une douzaine d'avocats, les attendait. En entrant dans la salle de conférences, Nathan les salua vaguement de la tête.

— C'est vous, Waite ? lui lança aussitôt le crocodile.

— Monsieur Waite, rectifia posément Nate.

Vêtu d'un costume gris impeccable, un jeune avocat prit la parole :

— Ces histoires que vous avez écrites et que nous vous avons achetées ... Vous rendez-vous compte que les méthodes que vous y décrivez sont illégales ?

— Mon garçon, j'ai collaboré à l'élaboration des règlements bancaires dans le Connecticut, et il m'arrive de temps à autre d'être appelé en consultation par le ministère des Finances. C'est vous dire quel plaisir ce sera pour moi que de discuter banque avec vous.

Un vieil avocat intervint avant que son cadet ait pu répliquer :

— Taisez-vous, Andy.

Puis se retournant vers Nate :

— Monsieur Waite, nous ignorons si vos deux premières méthodes sont délictueuses ou non. Ce que nous savons, c'est qu'il nous faudrait dépenser beaucoup d'argent et nous donner beaucoup de mal pour acquérir une certitude dans un sens ou dans l'autre. Entre-temps, si le public avait connaissance ne fût-ce que d'une de ces méthodes, les conséquences en seraient incalculables. Nous voudrions donc avoir l'assurance que ça ne se produira pas.

— Vous m'avez acheté, les nouvelles décrivant les deux premières méthodes. Je suis généralement considéré comme un homme honnête. Je n'utiliserai donc pas les mêmes histoires.

— Pas cette semaine peut-être, rétorqua Complet Gris avec cynisme. Mais la semaine prochaine ? Vous pensez nous avoir à votre merci ...

L'avocat plus âgé l'interrompt de nouveau avec colère :

— Je vous ai dit de vous taire, Andy ! Je suis Peter Hart, précisa-t-il ensuite à l'adresse de Nate. Je vous prie d'excuser mon confrère. Je ne doute pas que vous soyez un homme honnête, monsieur Waite.

— Tout cela est sans importance, trancha le crocodile. Cette méthode n° 3 ... cette troisième façon de voler une banque, est-elle aussi retorse que les deux autres ?

— Comme je l'ai dit à Miss Martin, tint à préciser Nate, « voler » n'est pas en l'occurrence le terme qui convient. Les méthodes 1 et 2 sont des moyens de soutirer de l'argent à une banque certainement amoraux, et peut-être illégaux. Mais la méthode n° 3 est absolument légale, je vous en donne ma parole d'honneur.

Douze banquiers et autant d'avocats se mirent à parler simultanément. Le crocodile les fit taire en levant la main, avant de s'enquérir :

— Et vous pensez qu'elle serait aussi efficace que les précédentes ?

— C'est une certitude.

— Alors nous vous l'achetons. Au prix des deux autres et sans même que vous ayez besoin de l'écrire. Dites-nous simplement en quoi consiste cette méthode n° 3, et nous vous donnerons cinq cents dollars contre votre promesse de ne pas l'utiliser pour écrire une histoire.

Le crocodile se rassit, n'en revenant pas lui-même de sa générosité. Peter Hart parut écœuré.

Nathan Waite secoua la tête :

— J'ai ici un papier ... C'est un contrat établi par un des meilleurs juristes du Connecticut, que je compte au nombre de mes amis. Si Me Hart veut bien en prendre connaissance ... En gros, il y est dit que votre association me versera vingt-cinq mille dollars par an jusqu'à la fin de ma vie, après quoi ces versements seront faits à perpétuité au profit d'œuvres charitables que je mentionnerai dans mon testament.

Ce fut un tollé général, un hourvari infernal. Miss Martin se retint avec peine d'applaudir et surprit un sourire admiratif sur les lèvres de Peter Hart.

Nate attendit patiemment que le tumulte s'apaisât.

Quand il eut de nouveau la possibilité de se faire entendre, il dit :

— Cela représente évidemment beaucoup trop d'argent pour juste une histoire. Aussi est-il spécifié dans le contrat que je serai attaché comme expert à la Chambre syndicale des Établissements bancaires ... Expert en relations humaines ... Je trouve que ça sonne agréablement. Et, bien sûr, devenu expert, je serai bien trop occupé pour avoir le loisir d'écrire d'autres nouvelles. C'est également précisé dans le contrat.

Complet Gris se leva d'un bond, réclamant impérieusement la parole :

— Et la méthode n° 3 ? Est-elle aussi décrite dans ce contrat ? Nous avons absolument besoin de la connaître.

Nate acquiesça :

— Je vous l'expliquerai dès que le contrat aura été signé.

Peter Hart leva la main en un geste apaisant.

— Si vous voulez bien attendre dans l'antichambre, monsieur Waite, nous aimerions pouvoir étudier ce contrat entre nous.

Nate sortit en compagnie de Miss Martin, qui lui dit :

— Vous avez été formidable ! Pensez-vous qu'ils vont marcher ?

— J'en suis convaincu. Ils discuteront peut-être la clause 7, qui me donne le droit d'approuver ou interdire toute publicité à la TV concernant les banques ... (Ses yeux brillèrent malicieusement.) Mais ils ont une telle peur de la méthode n° 3 que je crois qu'ils acquiesceront même à cela.

Cinq minutes plus tard, Peter Hart vint les chercher pour les introduire de nouveau devant une délégation plus calme.

— Nous avons estimé que la Chambre syndicale avait le plus grand besoin d'un expert en relations humaines, dit-il. M. Graves (hochement de tête en direction du crocodile) et moi-même avons donc signé votre contrat au nom de la Chambre syndicale. Soit dit en passant, ce contrat a été magistralement conçu ... Il ne comporte pas la moindre échappatoire légale. Il ne vous reste plus qu'à signer, monsieur Waite.

Complet Gris bondit de nouveau en criant :

— Hé ! Attendez ! Il ne nous a encore rien appris de la méthode n° 3 !

Nate prit le contrat et dit, tout en signant :

— Ah ! Oui, très juste ... *Trois façons de voler une banque. Méthode n° 3* ... Eh bien, c'est tout simple ... La méthode n° 3, c'est ça.

DEVINEZ !

(*Guessing Game*)

par ROSE HEALEY

Le petit garçon à l'innocent visage rond et aux cheveux blonds s'assit jambes ballantes et observa Martha au travail.

— Ne voulez-vous pas savoir pourquoi je suis monté ici ? lui demanda-t-il.

Martha ne se détourna pas de son ménage et ne prit pas la peine de lui répondre. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule avec le petit-fils de Mrs. B. Martha ne l'aimait guère. Si elle en avait su davantage sur lui, pensa-t-elle, elle n'aurait peut-être pas accepté la place. Elle soupirant, elle se baissa pour épousseter les pieds du piano. Ce n'était pas qu'elle n'aimât pas les enfants. Elle en avait eu elle-même deux et aurait pu être grand-mère si la guerre ne lui avait pris John Joseph, et si le Seigneur avait voulu que la jeune Martha ait ce qu'il faut pour trouver un mari. Non, ce n'était pas de la froideur à l'égard des enfants en général, se dit-elle en se redressant lentement pour passer délicatement son chiffon sur les touches. C'était plutôt quelque chose qui, chez le petit Jeffrey, l'indisposait et la mettait mal à l'aise. Il était indéniable qu'il ne ressemblait pas aux autres enfants. Il était très sage, mais cela n'expliquait rien. Les garçons ne sont pas nécessairement turbulents. Il n'était pas non plus effronté. « Je pourrai facilement venir à bout d'un vaurien », pensa-t-elle. Il y avait quelque chose de bizarre chez Jeffrey Belton III, en tout cas. Quelque chose qu'elle avait du mal à définir. Il avait une façon de vous regarder fixement, yeux mi-clos, quand il pensait que vous ne le remarquiez pas. Il y avait même sur ses lèvres un léger sourire qui était loin d'être enfantin et doux.

Martha pivota pour tenter de surprendre cette expression sur son visage. Mais ce n'était pas elle qu'il regardait. Il fixait une boîte en carton posée sur ses genoux.

Sentant que Martha l'observait, il leva les yeux.

— Je parie que vous ne devinerez jamais ce que j'ai là-dedans ! dit-il.

Il tint la boîte en l'air et la secoua de façon provocante. À l'intérieur,

quelque chose fit un bruit de grelot. Martha s'efforça de trouver une réponse aimable. Après tout, il n'était qu'un bébé.

— Que gagnerai-je, si je tombe juste ? demanda-t-elle.

Le petit garçon la regarda gravement.

— Vous ne devinerez jamais. Jamais, même en un million, un trillion d'années, lui dit-il.

— Mais si j'y parviens ?

— Je vous donnerai mon argent de poche de la semaine prochaine, déclara Jeffrey après un moment d'hésitation.

Martha rougit.

— Non, non, je ne veux pas de votre argent, dit-elle en déplaçant un vase sur le dessus de la cheminée qu'elle épousseta soigneusement. Si je devine, vous m'aidez à essuyer la vaisselle demain matin. Si je ne trouve pas, je vous donnerai quelque chose de joli.

— Quoi ? demanda le petit enfant.

— Oh ! Je ne sais pas. Quelque chose de joli.

— Me donnerez-vous ce que je veux ?

— Ça dépend, dit Martha en promenant son chiffon sur la glace au cadre doré.

— De quoi ? De quoi cela dépend-il ?

— Si j'ai ou non ce que vous me demandez.

— Oh ! Vous l'avez, assura Jeffrey. C'est d'accord ?

Martha sourit. Il était vraiment comme les autres enfants, seulement plus difficile à connaître. Jouant le jeu, elle esquiva la question ...

— Ah ! Pas si vite ! Quelle est cette chose que j'ai et que vous pourriez gagner ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Elle ne s'était pas attendue à cela et demanda :

— Est-ce une chose dont il me serait égal de me séparer ?

— Cela ne vous ferait rien. Vous en avez plusieurs autres.

Il devait s'agir d'une de ces autos miniatures qu'avait collectionnées son fils quand il était petit, pensa Martha. Elle les avait montrées à Jeffrey pendant sa première semaine dans la maison pour tenter de gagner son affection. Comme elles n'avaient pas paru l'intéresser sur l'instant, elle en avait déduit qu'il était timide. Bon, une voiture parmi tant d'autres n'aurait pas d'importance. Et puis, pourquoi les avait-elle gardées, sinon pour faire le bonheur d'autres petits enfants ?

— C'est d'accord ? demanda à nouveau Jeffrey.

— Oui, oui, répondit Martha. D'accord.

— Vous le jurez ?

— Certainement.

— Dites-le.

— Je le jure, dit Martha. Elle surprit le reflet du petit garçon dans la glace. Ses yeux étaient deux fentes bleu pâle et l'ombre d'un sourire jouait sur sa bouche.

Péniblement, elle s'efforça de dire gaiement :

— Voyons, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Elle fit face au petit enfant et regarda la boîte qu'il étreignait à deux mains.

— Est-ce ...

— Attendez ! ordonna Jeffrey. Il dégringola de la chaise. En combien de fois devez-vous trouver ?

— C'est juste, convint Martha, il faudrait une limite. À combien de tentatives estimez-vous que je devrais avoir droit ?

— À trois. Comme dans les contes.

Martha caressa la tête blonde. Il s'écarta sur le champ, puis se rapprocha.

— Vous pouvez caresser mes cheveux si vous voulez, Martha, murmura-t-il.

Tout à coup, Martha n'en eut plus envie. Elle fit semblant de ne pas

l'entendre. Parcourant des yeux la pièce, elle dit :

— Il me semble que j'ai terminé ici. Il vaudrait mieux que je m'occupe des chambres.

— Pourquoi ne faites-vous pas la cuisine ? suggéra le petit garçon. Il ajouta malicieusement : Je peux boire mon lait pendant que vous essaieriez de deviner.

Ce n'était pas facile de lui faire boire son lait, elle le savait, aussi prit-elle docilement le chemin de la cuisine.

L'enfant se jucha sur la table, au centre de la pièce.

De là, il voyait parfaitement Martha où qu'elle aille. Gênée d'être ainsi fixée, Martha lui versa son lait et lui tendit le verre. En se détournant de lui, elle trébucha légèrement, ce qui le fit rire.

— Maladroite, Martha. Maladroite, Martha ! chantonna-t-il d'une voix de soprano joyeuse et claire.

Il aimait voir les gens en difficulté ou se faire mal. Elle l'avait déjà remarqué. Elle eut un frisson.

Elle commença à s'occuper des tasses du petit déjeuner. Espérant en finir le plus vite possible avec le jeu afin que Jeffrey la quitte pour s'amuser dans le living-room avec son puzzle ou dehors sur sa balançoire, elle dit :

— Est-ce un jouet ?

— Non, non, non ! hurla l'enfant.

— Est-ce que je brûle ? demanda-t-elle.

— Vous ne brûlez pas du tout. Vous gelez, vous êtes glacée. Je grelotte, tellement vous êtes froide. Devinez encore.

Martha fit pleuvoir du détersif dans une casserole.

— Est-ce ...

Elle essaya de se rappeler les objets qu'elle lui avait vus récemment. Pour quelque raison obscure, elle en venait réellement à vouloir gagner le jeu. Ce n'était pas pour la petite auto, elle la lui donnerait de toute façon. Mais, d'une manière ou d'une autre, elle sentait qu'elle devait essayer de l'emporter à tout prix. Pour se remettre en tête la taille de la boîte que tenait l'enfant, elle reporta son regard dans sa

direction. Il la dévisageait à nouveau, et avec une telle expression d'attente cruelle qu'elle faillit laisser tomber la soucoupe qu'elle tenait.

— Devinez, devinez ! la pressa-t-il.

La boîte avait environ dix centimètres de large sur quinze de long et elle était probablement haute de dix centimètres. De nombreuses hypothèses traversèrent l'esprit de Martha qu'elle repoussa aussitôt : un jeu de cartes, une écharpe, des timbres de sa collection ? Mais cela faisait un bruit de grelot ... Martha se mordit les lèvres.

— Eh bien ? la pressa l'enfant.

— Je suis en train de réfléchir, dit-elle.

Elle devina qu'il était satisfait de l'avoir indisposée, et ne se calma qu'avec difficulté.

— Laissez-moi soupeser la boîte, suggéra-t-elle.

— Pourquoi ? demanda le petit garçon. Il se recula sur la table hors de sa portée.

— Il faut que je sache le poids de la chose, expliqua Martha.

L'enfant sembla peser soigneusement sa décision.

— Non, répondit-il enfin.

— Pourquoi ?

— Vos mains sont toutes mouillées, fit-il observer, et, de plus, quand nous avons commencé à jouer, ça n'était pas dans nos conventions.

Martha éprouva une vive déception.

— Ce n'est pas loyal, dit-elle, revenant à ses tasses. Comment puis-je avoir des chances de deviner si je ne dispose d'aucun élément ?

— Oh ! Je vous en fournirai un.

— Ah bon !

Martha se rendit compte que son empressement était sot et qu'elle était en train de prendre beaucoup trop au sérieux une partie de devinettes avec un enfant, mais elle était incapable de se maîtriser.

— Je vous accorderai trois questions, annonça Jeffrey, magnanime, et Martha se sentit soulevée d'espoir.

— Quelle grosseur cela a-t-il ? demanda-t-elle.

— C'est aussi gros que ...

Le petit garçon renversa la tête et roula les yeux vers le plafond.

— Aussi gros que votre doigt, dit-il enfin, souriant à quelque astuce secrète.

Martha réfléchit : une boîte d'allumettes, un sucre d'orge, un crayon ?

— De quelle couleur est-ce ?

L'enfant examina la question en fronçant les sourcils.

Puis il sourit.

— C'était rose, dit-il.

Distraitement, Martha récurait une casserole. Des perles, un bâton de rouge à lèvres ? Oh ! Pourquoi ne trouvait-elle pas ? S'interrompant un instant, elle demanda :

— Vous n'êtes pas en train de m'induire en erreur, n'est-ce pas ? Ce n'est vraiment pas un jouet ?

Jeffrey eut l'air choqué.

— Je ne raconte pas de craques, dit-il avant d'ajouter, impatient : Pourquoi ne devinez-vous pas ?

— C'est un ... un penny, lâcha Martha en désespoir de cause. Le garçon se mit à danser de joie.

— Faux ! cria-t-il. C'est faux ! Faux ! Faux !

Il sauta à terre et courut de long en large en secouant la tête et en disant : Faux, faux, faux ! jusqu'à ce que, d'un ton tranchant, Martha lui ordonne de s'arrêter.

Docilement, il s'immobilisa près d'elle à côté de l'évier. Il s'appuya contre le buffet en haletant, baissant les yeux, elle put voir ses cheveux fins et son petit cou duveté. Elle retrouva presque la maîtrise de soi.

Presque.

Il dit alors dans un chuchotement rapide :

— Vous n'avez plus droit qu'à une seule tentative, Martha.

L'avertissement avait une résonance vaguement sinistre et Martha eut froid au creux de l'estomac.

— C'est un jeu stupide, dit-elle. Je ne veux plus jouer. Allez vous amuser dehors.

Au lieu de protester comme Martha s'y attendait, le petit garçon demeura silencieux. Il prit un torchon qui séchait près du poêle et, plaçant sa boîte sous son bras, entreprit d'essuyer les couverts en argent. À la fin, Martha ne put y tenir.

— En ai-je déjà vu ? demanda-t-elle.

Sans la regarder, les yeux rivés sur le couteau qu'il tenait, Jeffrey fit observer :

— C'est votre dernière question.

Martha eut l'impression d'être sur un bateau en train de sombrer, regardant disparaître le dernier canot de sauvetage.

— Vous en avez un, dit-il. En fait, vous en *possédez* quelques-uns. C'est même ce que j'exigerai de vous si je gagne.

— Mais vous avez dit que ce *n'était pas* un jouet ! s'écria Martha,

— Ce n'en est pas un, dit l'enfant, continuant de tourner le couteau dans sa main. Il avait abandonné toute idée de l'essuyer. Un rayon de soleil étincela sur la lame et Martha demeura comme hypnotisée, la regardant scintiller et s'assombrir tour à tour.

Le petit garçon poursuivit d'une voix basse et monotone :

— On y tient beaucoup, à ce que j'ai dans la boîte, ou plutôt, *ça tient* beaucoup. Et d'habitude, c'est rose, mais maintenant c'est tout gris et violet. Je l'ai obtenu de Lilian. Elle travaillait ici avant vous.

Martha avala avec difficulté. .

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous devez deviner.

— Je ne peux pas. Je ne vois pas.

— Vous ne voyez vraiment pas ? Il la regarda en face. Martha, vous

avez de si jolies mains. Vous ne devriez pas les laisser devenir toutes rouges en lavant la vaisselle. Vous devriez porter des gants de caoutchouc.

Le petit garçon s'avança comme pour la toucher et Martha s'éloigna de lui, cachant ses mains mouillées dans son tablier.

— Qu'y a-t-il dans la boîte ? demanda-t-elle.

Le regard fixe de Jeffrey se dirigea vers les mains cachées.

— Vous le savez, dit-il.

— Je ne vous crois pas, déclara-t-elle péremptoirement.

— Lilian non plus. Et elle disait que je ne le ferais jamais. Que je ne pouvais pas. Mais un jour, pendant qu'elle dormait dans sa chambre et que grand-mère était absente ...

— Qu'avez-vous dans cette boîte ? demanda Martha.

— C'est à moi de le savoir et à vous de le découvrir, dit l'enfant, gentiment taquin.

Martha se rua sur la boîte. Le couteau glissa dans la main de Jeffrey. Du sang apparut sur celle de Martha et elle poussa un cri. Saisissant le garçon aux épaules, elle dit :

— Qu'y a-t-il là-dedans ? Qu'y avez-vous mis ?

Le couteau tomba bruyamment sur le sol et la boîte que l'enfant serrait fortement sous son bras s'écrasa.

— Montrez-moi ce que vous avez là-dedans ! Ouvrez cette boîte. Ouvrez-la !

— Martha !

Mrs. Belton se tenait sur le seuil. Elle était impeccable et élégante dans son ensemble de haute couture. Sa chevelure argentée venait d'être lavée et coiffée. Elle portait quelques petits paquets. D'intriguée, son expression devint irritée quand Martha leva les yeux sur elle.

— Martha ! Que faites-vous ? s'exclama-t-elle.

Martha s'assit sur ses talons et regarda autour d'elle d'un air hébété. Elle réalisa qu'elle s'était agenouillée devant le petit garçon, lui étreignant les épaules et scrutant son visage telle une folle.

Comme à un signal, l'enfant se mit à pleurer. Deux énormes larmes roulèrent sur ses joues et, en se débattant, il se libéra de Martha. Il se précipita vers sa grand-mère et geignit :

— Oh ! Mammy, elle est si méchante ! Si effrayante ! Si vilaine !

Mrs. Belton se pencha vers son petit-fils qui agrippait sa jupe et pleurnichait de façon pitoyable.

— Que signifie tout ceci, Martha ? demanda-t-elle du ton de quelqu'un qui se fait violence pour rester raisonnable et réfléchi.

— Je ... il... oh ! Mrs. Belton ! fit Martha dans un hoquet.

— Je rentre à la maison et vous trouvez en train de maltraiter Jeffrey. Avez-vous une raison ? Était-il méchant ?

— Je n'étais pas méchant. Je ne lui ai rien fait ! protesta le petit garçon, pressant le visage contre la cuisse de sa grand-mère qui lui caressa les cheveux.

— Eh bien, Martha ? questionna-t-elle en haussant les sourcils.

— Demandez-lui ce qu'il y a dans cette boîte, dit Martha. Obligez-le à vous le montrer.

— Quelle différence cela peut-il faire ?

— Obligez-le seulement à vous le montrer, c'est tout, dit Martha, en se relevant péniblement. Faites-lui ouvrir la boîte.

Repoussant légèrement son petit-fils, Mrs. Belton interrogea :

— Jeffrey ?

L'enfant leva la tête et regarda innocemment sa grand-mère :

— Oui, Mammy ?

— Qu'avez-vous là-dedans ?

— Rien, Mammy.

— Il ment, dit Martha. Faites-lui ouvrir la boîte.

Accentuant son froncement de sourcils, Mrs. Belton regarda successivement l'enfant et Martha. Elle tendit la main et Jeffrey, lentement (ô combien lentement !) lui donna la boîte.

Tandis que la vieille dame ôtait le couvercle écrasé, Martha retint sa respiration. Elle attendait l'exclamation de dégoût ou d'horreur. Elle ne vint pas. Surprise, elle rencontra le regard interrogateur de Mrs. Belton.

— La boîte est vide, dit Mrs. Belton.

— Ce n'est pas possible ! Martha s'élança à travers la pièce et saisit la boîte. Une simple boîte en carton.

Vide.

— Mais ça faisait du bruit ! s'exclama-t-elle. Un bruit de grelot !

Elle leva les yeux et vit que Mrs. Belton la considérait d'un air étrange.

— Je crains de devoir vous demander de partir, Martha.

Martha eut le souffle coupé.

— Mais je n'ai rien à me reprocher, protesta-t-elle. La boîte ...

— Vous pouvez constater par vous-même, il n'y a rien dedans.

— Alors, il ... il l'a vidée, pendant que nous ne l'observions pas. Regardez dans ses poches, insista Martha.

Le petit garçon eut un mouvement de recul et Martha s'en aperçut.

— Fouillez-le ! lança-t-elle. Fouillez-le !

Mrs. Belton se raidit. Elle se plaça entre Martha et le petit enfant.

— Maîtrisez-vous, dit-elle à Martha. Je dois vous demander de partir immédiatement.

— Je ...

— Cela suffit ! dit Mrs. Belton. Sa voix était aimable mais résolue.

Une heure plus tard, les valises de Martha étaient faites, et elle se tenait près du bureau de Mrs. Belton pour recevoir son dernier chèque.

— Je suis désolée, pour tout ceci, dit Mrs. Belton.

— Moi aussi.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui vous a pris. Si encore Jeffrey

était un garçon qui donne du trac. Mais c'est un enfant modèle. Il ne me cause jamais le moindre souci.

— Non, madame, dit Martha. Elle avait pris sur elle de ne rien dire de plus sur la question. À quoi bon ? Sans compter qu'il était possible après tout qu'elle se soit trompée. Peut-être se faisait-elle vieille et fantasque. Peut-être, les enfants la rendaient-ils nerveuse ...

— Un enfant si affectueux, si gentil, disait Mrs. Belton. Il a reporté sur moi tout l'amour qu'il vouait à ses parents avant leur disparition. Quelquefois, j'ai peur qu'il m'aime trop. Il veut tout le temps être seul avec moi. Il me le disait encore la nuit dernière : « Mammy, je désire pouvoir être avec toi, seul pour toujours et à jamais. Tu es la seule à m'aimer dans le monde entier. » Cela peut-il venir d'un mauvais enfant ?

— Je crois qu'il est en train de réaliser son vœu, dit Martha, sans répondre à la question. Elle plia le chèque et le mit dans son portefeuille.

Devant l'évidente rebuffade, Mrs. Belton serra les dents. Elle voulait que Martha reconnaisse son erreur. Une vague gêne put se lire dans son regard. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit son petit-fils sur la balançoire du jardin. L'éclat du soleil dans sa blonde chevelure avait quelque chose de rassurant.

Sur le seuil, Martha marqua un temps d'arrêt.

— Pour quelle raison la femme qui m'a précédée est-elle partie ? demanda-t-elle soudain.

— Lilian ? dit Mrs. Belton d'un air rêveur. Elle a eu un accident.

— Quel genre d'accident ?

— Le sabre hara-kiri que mon fils avait rapporté du Japon est tombé du mur de sa chambre et lui a coupé un doigt. Ou plutôt, il le lui a tranché complètement. Elle en est devenue hystérique et s'est enfuie, comme une folle. C'était infiniment regrettable. J'ai été désolée de la perdre" :

Sur la balançoire du jardin, le petit garçon allait et venait, de l'ombre à la lumière, tel un poisson doré.

IL NE FAUT PAS TOUT RÉVÉLER

(Only So Much to Reveal)

par JOAN RICHTER

Lorsque les policiers furent partis, les deux hommes blancs venus en voiture de Nairobi et les deux Africains venus à pied du commissariat de l'autre côté de la rivière, Matua ferma la maison principale à clef et regagna son logement derrière la ligne des poivriers. Il ajouta quelques morceaux de charbon de bois au feu qui avait baissé durant son absence, raviva la flamme et remit le pot de cassoulet à cuire. Puis il s'assit sur les marches de pierre pour réfléchir.

Le ciel était d'un bleu pastel avec de petits nuages blancs. En levant les yeux, il pouvait voir la cime des arbres près de la rivière dont les fleurs écarlates et les grandes feuilles vertes cachaient les tuiles orange du poste de police du village.

Les policiers, blancs ou noirs, étaient toujours semblables. Gonflés par l'autorité que leur donnait leur uniforme, ils se croyaient plus importants qu'ils n'étaient en réalité. Son ami Tano était comme les autres. Depuis que Tano était policier, il n'avait plus de gentillesse, il ne riait plus avec la même bonne humeur qu'autrefois. Lorsqu'il avait retiré ses lourdes bottes et les avait rangées, lorsqu'un bol de *pombe* [1] bien frais glougloutait dans son ventre et coulait dans ses veines, alors seulement le visage de Tano se détendait, ses lèvres esquissaient un sourire. Mais plus comme avant qu'il ne devînt policier.

Aujourd'hui Tano n'était pas venu en ami. Comme les trois autres, il était venu en policier. Avec ses bottes. Un coup de pied et la victime tomberait à genoux. Matua l'avait vu maintes fois. Et chaque fois son cœur se serrait.

La première fois, ç'avait été dans son village, voici bien des années, quand Tano et lui étaient jeunes garçons. Les policiers étaient tous des Blancs à cette époque, et ils étaient venus avec leurs uniformes, leurs bottes et leurs bâtons. Ils recherchaient un homme.

Matua ne se souvenait plus de quel crime l'homme était accusé mais il se rappela comment lui-même et Tano avaient regardé, à l'ombre d'une cabane, tandis qu'ils trouvaient l'homme, lui donnaient des

coups de pied, le battaient et, enfin, l'entraînaient avec eux.

Matua cessa d'y penser et s'adossa contre la marche de pierre en poussant un soupir. Les choses avaient changé, mais pas de la manière espérée. L'Indépendance acquise, les Africains portaient l'uniforme de la police à côté des Européens. Tano en faisait partie. Matua était encore plus gêné quand il voyait un Africain donner un coup de pied à un frère de race.

Aujourd'hui, Tano s'était montré d'une timidité qui l'avait surpris. Les deux Noirs étaient mal à l'aise devant le grand Anglais roux de Nairobi, dont l'uniforme était plus élaboré que le leur, et qui était arrivé en voiture avec un policier indien pour chauffeur. Le visage de l'Anglais était gonflé et décoloré, avec des stries pourpres sur les joues. Les sourcils roux se fronçaient au-dessus des yeux d'un bleu dur, et les moustaches épaisses se crispaient autour d'une bouche humide, comme les houppes sur le maïs mûr. L'Indien portait le turban empesé des Sikhs à la place du casque habituel et regardait Matua de ses yeux brillants et durs, mais lui aussi se tint coi quand l'interrogatoire commença.

— Quand avez-vous vu le *Bwana* vivant pour la dernière fois ? demanda l'Anglais.

Matua ouvrit la bouche mais ne parla pas. Il avait appris qu'il valait mieux pour un Africain de son rang ne pas montrer qu'il comprenait la langue des Blancs. Une feinte ignorance lui permettait de moins parler et d'apprendre davantage. Son silence fut récompensé. On répéta la question en Swahili, ainsi qu'il l'avait espéré.

— Après le dîner, répondit-il. Le *Bwana* m'a dit qu'il n'avait plus besoin de rien, alors je suis allé dormir dans ma chambre. Il n'était pas plus tard que neuf heures.

— Quels bruits avez-vous entendus dans la nuit ?

Avait-il entendu quelque chose ? Un petit cri ? Ou peut-être même un hurlement ? Comment être certain ?

Ce pouvait être celui d'une rainette, ou d'un hibou, ou le cri rauque d'une civette dont la proie s'était échappée. Peut-être même que ce qu'il croyait avoir entendu n'était que le bruit de ses propres ronflements. Mais sa réponse à l'Européen roux ne témoigna d'aucune incertitude.

— Je n'ai rien entendu, dit-il.

— Rien !

Les moustaches se crispèrent, les joues injectées de sang s'empourprèrent.

— Comment se fait-il que vous n'avez rien entendu ? Regardez-moi ça !

Ils avaient gagné le salon où le kapok s'entassait à terre et sur le tapis de sisal que Matua avait bien brossé la veille. Une poudre blanche ternissait le parquet ciré. Chaque siège était tailladé, chaque meuble renversé et démonté. Dans la chambre, il en était de même — le matelas en lambeaux et les oreillers effilochés, des plumes, telles des feuilles mortes, partout dans la pièce, qui ressemblait à un poulailler après un combat de coqs.

— Mon logement est derrière les arbres, indiqua Matua de la fenêtre. Il faisait très froid hier soir. (C'était vrai — il avait même souhaité avoir une autre couverture.) Ma fenêtre était fermée. Je n'ai rien entendu.

L'Indien se tourna vers l'Anglais, son visage olivâtre avait une expression sournoise.

— Ils dorment comme des morts. Mais je crois que celui-ci ment.

Matua ne trahit pas sa compréhension de l'aparté en anglais, mais son estomac se noua d'une vieille colère. Il s'adoucit un peu lorsqu'il vit le regard que Tano dirigea vers l'Indien. Il renfermait toute sa propre haine cachée, et il se sentit plus près de son ami parce que ce visage olivâtre représentait pour eux tous les Indiens qui les avaient volés dans leurs boutiques.

Jadis les Britanniques avaient amené des Indiens en Afrique orientale — des centaines avec leurs familles — pour travailler à la construction du chemin de fer. Quelques-uns retournèrent ensuite dans leur patrie, mais les autres s'établirent sur la côte de l'Afrique orientale et dans l'intérieur. Ils devinrent commerçants et marchands, et arrivèrent à contrôler tout le commerce de l'Afrique de l'Est. Dans les villages et les petites villes, le *duka* indien était le seul magasin. Dans les communes plus grandes, les *dukas* se trouvaient côte à côte, reliés comme les perles d'un collier par des passages privés, où l'on fixait les prix et se prévenait dès l'arrivée d'un acheteur africain. Si les prix d'une boutique paraissaient élevés, inutile de passer à la suivante. Le prix fort était fixé pour tout achat — du riz, du thé, du sucre, du tissu, même une seule aiguille. Il est facile de haïr un homme qui ne vous

donne que la moitié du poids de riz pour le prix indiqué, alors que la moitié n'est pas suffisante pour nourrir votre famille, et que la pièce de monnaie dans votre main représente tout l'argent que vous possédez.

Le policier britannique se renfrogna au commentaire de l'Indien mais ne répondit pas. Matua avait rapidement appris qu'eux non plus ne s'aimaient pas beaucoup. Le policier continua l'interrogatoire de Matua.

— Quand êtes-vous revenu travailler ?

— À 6 h 30 ce matin.

— C'est votre heure habituelle ?

— Oui.

— Mais vous n'avez pas téléphoné au commissariat avant 7 h 15. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Pourquoi n'avez-vous pas téléphoné aussitôt ? Qu'avez-vous fait de 6 h 30 à 7 h 15 ?

— Des galettes.

Les moustaches se crispèrent.

— De quoi parlez-vous ? Des galettes ? Alors qu'on avait assassiné votre patron ?

— Je ne savais pas que le *Bwana* était mort. Je ne suis pas entré tout de suite dans la chambre.

— Pourquoi ? Toute cette pagaille ne vous disait-elle pas qu'il y avait quelque chose d'anormal ?

Matua fit non de la tête.

L'Indien avança d'un pas.

— Ne secoue pas la tête ! Parle !

L'ordre en Swahili apporta une odeur d'ail à la figure de Matua.

— Tu cherches à gagner du temps pour inventer des mensonges !

Matua avala sa salive et regarda droit dans les petits yeux noirs de l'Indien.

— Je ne sais pas ce que vous entendez par mensonges. C'est moi qui ai appelé la police.

Matua jeta un coup d'œil à Tano pour voir s'il allait confirmer son affirmation mais Tano regarda fixement devant lui. L'Anglais dit avec colère :

— Je veux savoir quand vous avez découvert que le *Bwana* était mort.

— Il était 6 h 30 lorsque je suis entré par la porte de la cuisine. Je vais toujours au salon pour tirer les rideaux mais ce matin je devais faire les galettes et je n'y suis pas allé. J'y serais allé plus tard, quand les galettes auraient été au four, en apportant au *Bwana* sa première tasse de thé.

» À sept heures la porte était fermée. J'ai frappé et je suis entré. Il faisait noir, j'ai posé le plateau sur la petite table, à l'intérieur, et je suis allé ouvrir les stores. J'ai appelé « *Bwana* », mais il n'y a pas eu de réponse. J'ai reculé et j'ai allumé. Le *Bwana* était là, par terre, mort.

— Comment savez-vous qu'il était mort ? Vous l'avez touché ?

Matua fronça les sourcils.

— Je n'avais pas besoin de le toucher pour le savoir. Il y avait beaucoup de plaies et beaucoup de sang. Il était mort.

— Quand avez-vous appelé la police ?

— À ce moment-là.

La réponse était presque vraie. Il n'avait pas besoin de dire qu'il s'était enfui de la maison jusque dans sa chambre, qu'il avait tremblé de terreur, assis sur son lit en se demandant ce qu'il fallait faire et qu'il avait même songé à se sauver.

Mais pourquoi se sauver ? Il n'avait rien fait de répréhensible. Où aller ? Son village était éloigné et il n'avait pas assez d'argent pour se payer le car. Et le plateau de thé abandonné dans la chambre ? Et les galettes qui cuisaient dans le four ? Il ne pouvait pas partir sans nettoyer la cuisine ; lorsque la police viendrait — il le savait — on saurait qu'il avait été dans la maison et qu'il s'était sauvé. On croirait que c'était lui l'assassin du *Bwana*, et on le poursuivrait jusqu'à son village. On le traquerait comme un cochon sauvage.

Matua avait caché ses yeux dans ses mains, avait essayé de chasser les visions qui se succédaient dans sa tête : ses enfants se cramponnant l'un à l'autre dans l'ombre de sa cabane ; sa femme debout avec les autres femmes tandis qu'on le battait et l'entraînait. Ce n'était pas le *Bwana* mort qui l'avait terrorisé, mais le *panga* à côté de lui, avec sa lame maculée de terre séchée qui était tachée de sang frais.

— J'ai téléphoné au commissariat où travaille mon ami Tano. Il n'était pas là mais les autres sont venus. Ils ont emporté le corps et m'ont dit de ne pas nettoyer la pièce. Maintenant vous voilà.

Il n'était pas obligé de leur dire qu'il avait failli se sauver. Un homme n'est pas tenu de tout révéler à ses semblables.

— Et le *panga* ? Où est-il ?

— Ils ont emporté le *panga* en même temps que le *Bwana*.

Il pensait encore au couteau, là, à côté du mort. Tout Africain avait un *panga*, quelquefois deux. Il servait pour se défendre dans la forêt ; c'était aussi une houe dans les champs, une hache pour couper du bambou ou du bois ; un couteau pour diviser en deux une papaye et extraire les graines. Tous se ressemblaient avec leurs manches solides en bois dur et leurs lames larges. On pouvait les acheter, dans un *duka* indien pour quinze *shillings* pièce. On avait peine à les distinguer les uns des autres. Pourtant, un homme connaissait son *panga* autant qu'il connaissait sa femme.

— Le *panga* était à moi, dit Matua.

L'Anglais leva la tête et le regarda. L'Indien le regarda aussi, ainsi que Tano et le policier africain.

— J'avais travaillé dans mon *shamba* hier, j'ai sarclé des haricots. Quand j'ai eu terminé, j'ai laissé mon *panga* à côté de la porte de mon logement, avec de la terre dessus. Il était là quand je suis allé dormir hier soir, mais ce matin il n'y était plus. J'aimerais qu'on me le rende lorsque l'affaire sera terminée.

— Quel toupet ! s'écria l'Indien. Il veut qu'on lui rende son *panga* !

Le policier africain qui accompagnait Tano s'avança et parla pour la première fois. Matua ne le connaissait pas de nom. Mais il l'avait vu en ville de temps en temps avec Tano.

— Un *panga* coûte quinze *shillings*. Matua a le droit qu'on le lui rende.

— C'était l'arme du crime, idiot ! cria l'Indien.

— Qu'est-ce qu'on en fera quand l'enquête sera terminée ? demanda Tano doucement.

— Comment veux-tu que je le sache ? dit l'Indien.

— Vous le savez.

Tano haussa le ton.

— Vous le prendrez ! Et vous le vendrez à quelqu'un pour plus de quinze *shillings*. Le *panga* est à Matua. Il faut le lui rendre.

La haine qui brillait dans les yeux de Tano réjouit Matua. Une fois encore ils redevenaient copains.

— Assez ! commanda l'Anglais, et il porta son attention sur Matua. Vous n'avez entendu personne près de votre logement la nuit ?

— Je n'ai rien entendu.

— Que cherchait l'assassin ?

Matua fronça les sourcils, pas certain d'avoir bien compris.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— L'assassin cherchait quelque chose. Sinon, pourquoi aurait-il fait tout ça ?

L'Anglais indiqua le mobilier endommagé.

— Je ne sais pas. De l'argent, peut-être ?

— Mais le *Bwana* ne gardait-il pas son argent dans le coffre-fort de la chambre ?

— Oui, mais je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'argent. À la fin du mois, le *Bwana* allait toujours à la banque.

— Il est vide maintenant, constata l'Anglais.

— Le *Bwana* disait que ce n'était pas un très bon coffre-fort. C'est pour cela qu'il n'y gardait pas beaucoup d'argent.

— Que gardait-il à la maison ?

Matua fronça encore les cils.

— Je ne comprends pas.

— L'assassin voulait autre chose que ce qu'il a pu trouver dans le coffre-fort. Il a fouillé toute la maison pour le chercher. Qu'est-ce que c'était ?

Matua secoua la tête :

— Je ne sais pas.

L'interrogatoire continua encore un peu et soudainement s'arrêta. Matua en fut heureux car il n'avait rien d'autre à dire. L'Anglais lui demanda de ranger la maison. On avait informé le propriétaire du décès du *Bwana*, et il avait déjà trouvé un nouveau locataire. On viendrait de Nairobi le lendemain.

Matua se leva de la marche et alla regarder son pot. En sentant la bonne odeur du cassoulet, il se rendit compte qu'il avait faim. Il songeait qu'il serait agréable d'avoir un compagnon pour partager son repas lorsqu'il entendit des pas sur le sentier au-delà des poivriers. Il n'était pas certain que ce ne fût pas dû à son imagination. Et puis, soudain, son haleine se gela dans sa poitrine. Il se rendait soudain compte que si l'assassin n'avait pas découvert ce qu'il cherchait, il pourrait revenir.

— *Jambo*.

On le saluait depuis les arbres.

— *Jambo*, répondit Matua, son cœur battant dans sa poitrine comme celui d'un oiseau pris au piège.

— *Habari gani*. Comment ça va ?

Matua sentit son cœur se calmer. Il reconnut la voix.

_ Ah, Tano ! Tu as flairé mon cassoulet, même de l'autre côté de la rivière ?

Ils s'assirent sur les marches et mangèrent avec leurs doigts, trempant des boules de blé cuit dans le plat. Ils parlèrent d'abord des affaires sans importance, puis Matua demanda :

— Que pense la police de l'assassinat du *Bwana* ? Sait-on qui est le coupable ?

— Un voleur.

— Un voleur ? Mais qui ?

— Comment savoir ? Il n'a pas laissé son nom.

Matua fronça les sourcils, n'appréciant pas la plaisanterie de Tano.

— Mais la police est intelligente. Elle a des moyens pour tout découvrir.

— Quoi ? Que peut-on découvrir dans la maison ? As-tu découvert quelque chose ?

Matua secoua la tête.

— Je n'ai rien découvert. Seulement je trouve étrange qu'on ait tué le *Bwana* avec mon *panga* et pris un autre couteau pour faire le reste.

— Comment sais-tu cela ?

— Le sang aurait disparu de mon *panga*, ainsi que la terre de ma plantation de haricots, si l'on s'en était servi pour effiloche le matelas et déchirer les coussins.

Tano le regarda d'un air bizarre, paupières mi-closes.

— Et que penses-tu que cela veuille dire ?

Matua secoua la tête.

— Je ne sais pas. Peut-être que l'assassin n'était pas à son aise avec un *panga*. Il a fallu du temps pour mettre tout le mobilier dans cet état.

Tano fronça les sourcils.

— C'est bien pensé, Matua. Je suis certain que le policier anglais de Nairobi n'y a pas songé. Dis-moi, alors, pourquoi lui as-tu dit que le *panga* était à toi ? Tu n'as pas tellement besoin de quinze *shillings*.

Matua leva la tête.

— Pourquoi le laisserais-je à l'Indien ?

— Mais ce n'est pas à cause de ça que tu as parlé.

— Il me valait mieux dire à la police que le *panga* était à moi car, si l'on s'en était aperçu plus tard, j'aurais eu des ennuis.

— Comment aurait-on pu s'en apercevoir ? Un *panga* est un *panga* ; tous se ressemblent ...

— Il y a des différences. Et la police est habile.

Matua marqua un temps, se rendant compte qu'il parlait de la police comme si Tano n'en faisait pas partie.

— De toute façon, il est plus facile de dire la vérité que de mentir. On peut oublier un mensonge. Mais la vérité, jamais.

Tano rit et suça sur ses doigts le jus de viande.

— Alors pourquoi n'as-tu pas dit la vérité sur ce que cherchait l'assassin ?

Matua leva la tête, surpris.

— Je ne comprends pas.

— Tu dis qu'il est plus facile de dire la vérité que de mentir. Alors pourquoi me mentir, à moi, ton vieux copain ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles, Tano.

— Il y a longtemps, quand tu es venu travailler pour le *Bwana*, lorsque la *Memsab* était encore en vie, tu m'as dit qu'ils t'avaient fait voir des diamants — des diamants que le *Bwana* avait volés au Congo. Il t'avait même dit que, si on les trouvait, il serait mis en prison. Voilà pourquoi ils devaient les garder dans la maison, soigneusement cachés. Mais où, Matua ? Où le *Bwana* cachait-il les diamants ?

— Des diamants.

Matua entendit Tano répéter le mot et se dit que c'était idiot d'avoir oublié cette conversation. Il vit trop tard que Tano s'était aperçu que la mémoire lui revenait.

— Tu te rappelles, maintenant ?

— Il y a des années que je n'y avais pas pensé.

— Alors penses-y maintenant ! Où se trouvent-ils ?

Matua fronça les sourcils — seul un sot, ou un vieillard, peut oublier ce qu'il a su. Pourquoi est-ce que je ne me souviens plus ? La *Memsab* m'en a parlé une fois, le *Bwana* aussi. Ils m'ont dit que si, un jour, la récolte de café n'était pas bonne il y aurait les diamants. Pourtant, ce

n'était pas un genre de conversation courant entre un Européen et son domestique. Pourquoi fallait-il que je sache ? Et pourquoi ai-je été assez bête pour m'en vanter à Tano ? Mais il y avait longtemps de cela, c'était avant que Tano ne portât l'uniforme de policier.

— Allez, Matua. Nous sommes copains. Dis-moi où se trouvent les diamants.

— Je ne sais pas où ils sont.

Matua avait parlé avec brusquerie, en regardant Tano droit dans les yeux. Puis il prit le plat vide et l'emporta, sous le robinet pour le laver.

— Il faut que je retourne à la maison. Il y a beaucoup à faire, avec les gens qui arriveront demain.

Tano se leva.

— Je t'aiderai. Peut-être te rappelleras-tu, peut-être les trouverons-nous ensemble. Prête-moi une chemise, Matua. Je ne pourrais pas retourner au commissariat en ayant l'air d'avoir fait le ménage.

Matua regarda l'uniforme raide, les bottes noires cirées, et la nouvelle montre en or étincelant au poignet de Tano. Il n'imaginait pas que la solde d'un policier fût si élevée. Sans dire un mot, il alla dans sa chambre chercher la chemise que Tano avait demandée. Il voulait que Tano parte, qu'il puisse nettoyer seul, mais il ne pouvait pas le dire, sinon Tano penserait qu'il voulait être seul pour chercher les diamants. En un sens, c'était vrai, mais pas polir la raison que supposait Tano. Tout comme les vêtements se trouvaient dans la penderie, la viande dans le réfrigérateur, l'argent dans le coffre-fort, les diamants aussi étaient quelque part. Mais ils n'étaient pas à lui, et il n'y avait pas songé. Qu'eût-il fait d'une poignée de diamants ? Si c'était pour finir comme le *Bwana* ...

Tandis que Matua balayait, nettoyait et portait la bourre des sièges sur le monceau de détritrus du jardin, Tano examinait le mobilier, explorant tous les recoins avec un couteau pliant sorti de sa poche.

Matua l'appela :

— Aide-moi pour le tapis, Tano. Je ne peux pas le nettoyer ici. Il me faut le mettre sur le fil dehors et le battre.

D'un tour de main, Tano lança le couteau sur l'accoudoir en bois d'un fauteuil, où il se ficha en vibrant. Matua fit semblant de ne pas le remarquer. Depuis qu'il était policier, un *panga* n'était plus assez bon

pour Tano. Mais à quoi pouvait servir un couteau comme celui-ci ? Pas à sarcler ni à couper le bambou. Matua se pencha sur le tapis roulé et Tano prit l'autre extrémité.

— Le coffre-fort dans la chambre ..., commença Tano, tandis qu'ils jetaient le grand tapis sur le fil à côté de la porte de la cuisine. Pourquoi le *Bwana* ne gardait-il pas les diamants dans son coffre ?

— Il n'était pas assez solide.

Matua loucha sous le soleil qui le frappait obliquement à travers le rideau de poivriers et regarda par-dessus le tapis formant une barrière entre eux. Comment Tano pouvait-il être sûr que le tueur n'avait pas fini par trouver ce qu'il cherchait ?

Ils rentrèrent dans la maison ; le tapis enlevé, il était plus facile de nettoyer le salon. Tano l'aida à porter les meubles brisés sous la véranda et à les empiler dans un coin. Puis Matua mit ses chaussons en peau de mouton et commença à patiner sur les planches larges enduites d'huile de coco pour les faire briller.

— J'ai soif après tout ce travail, dit Tano lorsqu'il se trouva près du placard où le *Bwana* gardait son whisky. On boit un coup ?

Matua secoua la tête. Il aimait la *pombe*, la bière africaine de son village, mais le whisky des Blancs n'était pas à son goût.

— Qu'est-ce ?

Tano soulevait une petite bouteille verte.

— C'est la première fois que je vois cette marque de whisky.

De l'autre bout de la pièce Matua regarda la bouteille que Tano examinait.

— Ce n'est pas du whisky. Ça s'appelle *ginger-ale*, une boisson au gingembre, que l'on mélange avec du whisky. Quand la *Memsab* était en vie, elle et le *Bwana* buvaient ça avec un peu de glace. Mais après son veuvage, le *Bwana* ne buvait plus que du whisky sec, ou, plus exactement, du *bourbon*.

— Prépare-moi à boire, Matua. Quelque chose que le *Bwana* aurait aimé. Fais comme si j'étais le *Bwana* de la maison et toi, mon domestique.

Matua le regarda.

— Je vais te préparer à boire. Et après tu partiras. Tu m'empêches de travailler. Il reste beaucoup à faire si d'autres gens viennent demain. S'ils trouvent la maison à leur goût, ils me demanderont peut-être de rester et de travailler pour eux.

Il prit la bouteille de *ginger-ale* et celle de *bourbon*, puis se dirigea vers la cuisine.

Tano lui cria :

— Je vais boire ici pendant que tu feras le reste de la maison. Je ne suis pas convaincu que tu ignores où se trouvent les diamants.

Matua se retourna.

— Je t'ai dit que je ne le savais pas. La *Memsab* et le *Bwana* en ont parlé, il y a longtemps. Et jamais plus depuis. Que t'apporteraient-ils, de toute façon ?

— Des diamants valent beaucoup d'argent, Matua.

— Qui te donnerait de l'argent pour ces diamants ?

— Des marchands, au bazar.

— Des Indiens !

Tano haussa les épaules.

— Si j'ai des diamants et que j'en veuille tirer de l'argent, il me faut m'adresser à quelqu'un qui ait de l'argent et qui veuille des diamants. Oui, les Indiens.

Matua secoua la tête.

— Ils te voleraient, et après ils te dénonceraient à la police.

Tano rit en renversant la tête :

— Tu oublies, Matua, que je fais partie de la police.

Matua sourit tristement :

— Oui, parfois je l'oublie.

Il passa dans la cuisine où il prit deux grands verres dans un placard. C'était automatique. Pour le whisky et la *ginger-ale*, on prenait deux grands verres. Un pour la *Memsab*, et un pour le *Bwana*. Il y avait longtemps de cela. Il remit un verre en place et alla dans le

réfrigérateur chercher des glaçons.

Il prit le petit bac à droite. Cela aussi était automatique. Toujours le bac à droite. Pourquoi jamais l'autre ? Il resta un instant à regarder fixement l'intérieur du réfrigérateur et un petit sourire effleura ses lèvres. Il prit également le bac de gauche et porta les deux à la cuisine où il les posa près de l'évier. Il faudrait aussi nettoyer le réfrigérateur.

Tano s'adossa à l'encadrement de la porte et le regarda, en caressant pensivement la lame de son petit couteau.

— Ce que tu as dit au sujet du marchand indien est vrai. Si, *toi*, tu allais chez lui avec les diamants, il te dénoncerait à la police mais sans dire que tu lui avais apporté beaucoup de diamants ... Juste un ou deux. Un ou deux diamants suffiraient pour te faire mettre en prison pendant des années. Et l'Indien garderait tous les autres diamants pour lui.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je veux que tu saches que, sans mon aide, les diamants ne t'apporteraient rien.

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'avec ton aide ils m'apporteraient quelque chose ? Qu'ont-ils apporté au *Bwana* ? Je n'ai pas besoin de tes conseils, Tano.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que, si je savais où se trouvaient les diamants, je n'y toucherais pas. Et s'ils me tombaient entre les mains, je m'en débarrasserais.

— Ou tu es idiot, ou tu mens !

— Idiot, peut-être, Tano, mais je ne mens pas. Voici ton *bourbon*.

Deux glaçons tintèrent contre le verre lorsqu'il le lui tendit.

Tano le prit de la main gauche, tandis que sa main droite brandissait soudain le couteau vers son ami.

— Si j'apprenais un jour que tu m'as menti, Matua, que les diamants sont déjà en ta possession ...

Matua fixa les yeux, de l'homme qui, adolescent, avait été son copain, et puis regarda calmement le couteau dans sa main. Il n'avait pas peur. Tano ne lui ferait pas mal. Deux assassinats dans la même maison

éveilleraient les soupçons du policier-européen aux moustaches comme des houppes sur le maïs mûr. Peut-être en avait-il déjà ? Matua avait reconnu que c'était avec son *panga* qu'on avait tué le *Bwana*, mais à qui appartenait l'autre couteau, celui avec lequel on avait tailladé les meubles ? A qui ? Impossible que l'Anglais fût aussi stupide que Tano le croyait.

Leurs regards se rencontrèrent au-dessus du couteau, et Matua se surprit à se demander si c'était l'uniforme qui était la cause de tout. Il pensa qu'il avait été indifférent au *Bwana* de mourir. Il avait beaucoup vieilli depuis la mort de la *Memsab*. Que Tano l'ait tué, c'était mal, mais qu'il se soit servi pour cela du *panga* d'un copain était plus mal encore.

Tano porta le verre à ses lèvres et but longuement.

— C'est bon. Pourquoi ne bois-tu pas ?

Matua secoua la tête.

— J'ai du travail, dit-il, et il se tourna vers l'évier.

Il y vida les deux bacs et laissa couler l'eau sur les glaçons. A mesure qu'ils diminuaient de grosseur, il les poussait dans le conduit pour s'en débarrasser. Il laissa l'eau couler pendant qu'il rinçait les bacs et les mettait à sécher. Plus tard, lorsqu'il aurait nettoyé le réfrigérateur il les remplirait à nouveau d'eau fraîche et les remettrait en place. Pendant quelque temps, il continuerait encore à prendre le bac de droite. Sans toucher à celui de gauche, bien que cela n'eût plus désormais d'importance.

Derrière lui, Tano fit du bruit en achevant de vider son verre, puis jeta les glaçons dans l'évier.

Matua détourna les yeux et tendit la main en direction du robinet pour chasser ces deux derniers glaçons dans le trou du conduit. Il sourit intérieurement. Ça avait été une bonne cachette.

TABLE DES MATIÈRES

DEMANDE DE RANÇON (<i>Ransom Demand</i>)	Jeffrey M. Wallmann
HÉ ! VOUS ... LÀ EN-BAS ! (<i>Hey You Down There</i>)	Harold Rolseth
L'HOMME À LA DÉCAPOTABLE (<i>The One Who Got Away</i>)	Al Nussbaum
UN TUEUR SUR L'AUTOROUTE (<i>Killer On The Turnpike</i>)	William P. McGivern
DETTE ACQUITTÉE (<i>Payment Received</i>)	Robert L. McGrath
TABLEAU ! (<i>Who's got the Lady?</i>)	Jack Richtie
POST MORTEM (<i>No Loose Ends</i>)	Miriam Allen deFord
DANS L'ANTRE DU LION (<i>The Strange Case of Mr. Pruyn</i>)	William F. Nolan
LE PUIT (<i>The Man in the Well</i>)	Berkely Mather
M. MAPPIN MET UN POINT FINAL (<i>Mr. Mappin Forecloses</i>)	Zena Collier
CADRES (<i>Christopher Frame</i>)	Nancy C. Swoboda
TROP, BEAUCOUP TROP DE REQUINS ... (<i>Too Many Sharks</i>)	William Sambrot
L'HOMME DE GUERRE (<i>I'd Know You Anywhere</i>)	Edward D. Hoch
ADIEU, P'PA ! (<i>Good bye, Pops!</i>)	Joe Gores
TROIS FAÇONS DE VOLER UNE BANQUE (<i>Three Ways to Rob a Bank</i>)	Harold R. Daniels
DEVINEZ ! (<i>Guessing Game</i>)	Rose Healey
IL NE FAUT PAS TOUT RÉVÉLER (<i>Only So Much to Reveal</i>)	Joan Richter

[1] Bière africaine.